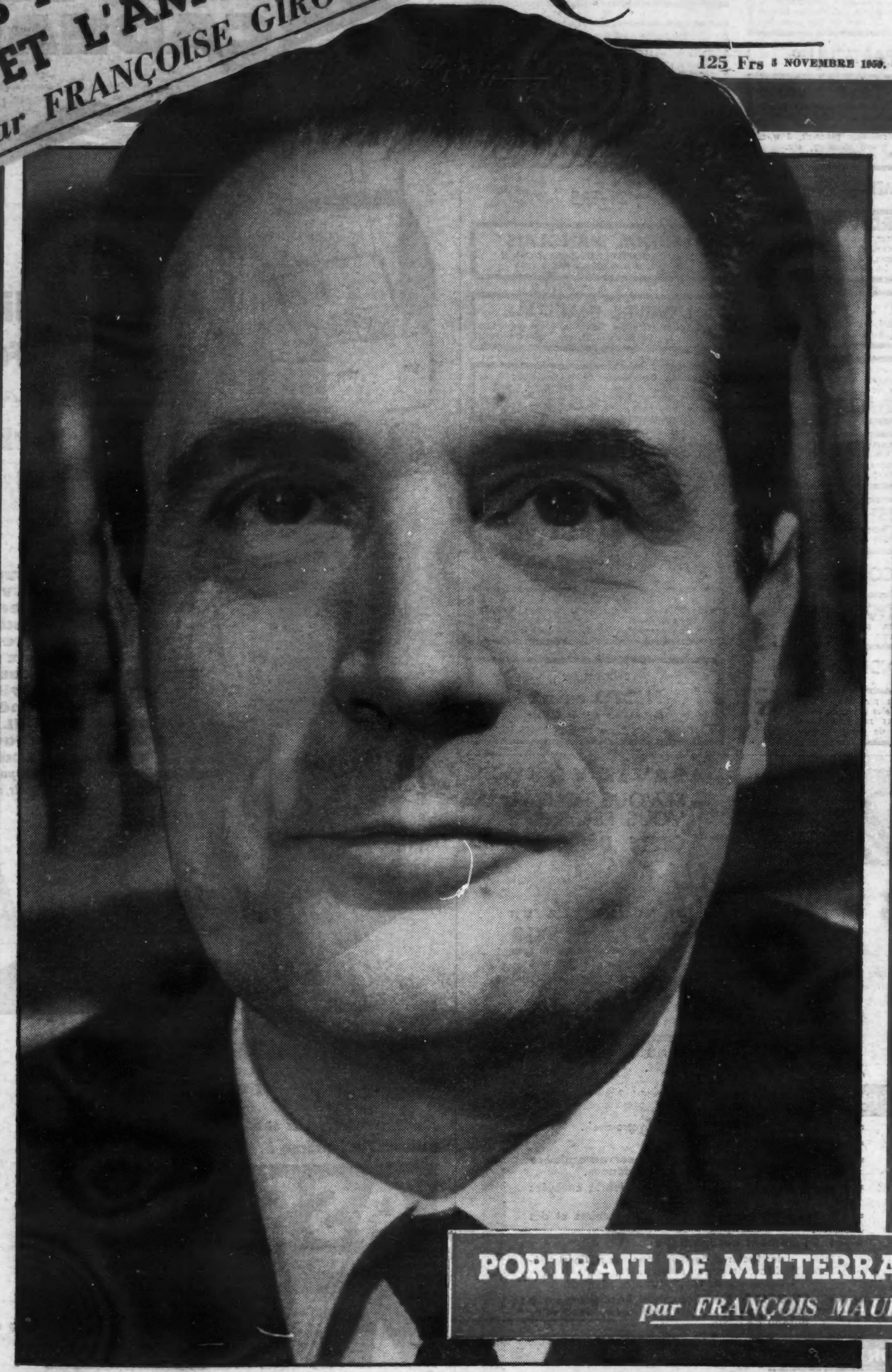
L'EXPRESS

ES FRANÇAISES
ET L'AMOUR
par FRANÇOISE GIROUD

125 Frs 5 NOVEMBRE 1959. — N° [illegible]



PORTRAIT DE MITTERRAND
par FRANÇOIS MAURIAC

(Charpentier)

M. FRANÇOIS MITTERRAND.
« On aime bien achever les blessés, dans notre joli monde. »
(François Mauriac - Bloc-Notes, p. 40.)

B1-6

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 450 fr. le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

DEMANDES D'EMPLOIS

SECRETAIRE Grande habitude direction (adm., rédact., relat. ext., etc.) cherche poste collaboration active, préfér. publicité - édition Ecr. n° 4796 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

HOTEL PARTICULIER

NEUILLY St-James Madrid
A vendre libre : hôtel particulier sur jardin, calme, soleil, 3 étages, tout confort, 7 p. princip. Parfait état. Cuisine, office, 2 salles de bains, 2 cabinets toilette. Nombreux placards, 3 w.-c. Aménagements grand standing, etc.
Ecrire HAVAS, 1357-590, rue Vivienne, 17 - PARIS

APPARTEMENTS (Vente)

BOULEVARD HENRI IV
5e étage, sans ascenseur, 5 pièces, 120 m2, salle de bains, chauffage central, 9 M 5 — 4e étage, sans ascenseur, 4 pièces, 90 m2, salle de bains, ch. central, 8 M — « LA GENERALE RIC. 45-99 »

MAIRIE XVe 2 pièces, cuisine, bains tout confort très ensoleillé. Pour visiter : Bureau de vente 285, RUE VAUGIRARD, 9-12 h.

YERRES (17 min. gare de Lyon) dans immeuble neuf, rez-de-chaussée, 3 pièces, cuis., salle douches, ch. centr. conf., avec 1 M 5 comptant, le reste en 20 ans plus prime 1.000 fr. ou LEC. 73-94 (9 à 12 h.)

PORTE DE VERSAILLES 4 p., cuis., Bains, chambre de bonne, tout confort, 7e étage, tr. ensoleillé. Tél. de 9 à 12 h. à LEC. 73-94.

MALESHERBES
Appartement neuf, 3 pièces plus grande lingerie 92 m2, 2e étage, tout confort. - RIC. 45-99

LOCAUX COMMERCIAUX

Cède BOUTIQUE moderne
bail tous commerces, plein centre de Paris. Ecrire n° 4720 L'Express, 29, rue de Marignan-8e.

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

APPARTEMENTS (Construction)

10 BIS, RUE DU PAVE-DES-GARDES
SEVRES En constr. Fondations terminées. Livr. sept. 60 - 4 pièces, tout conf., verdure, vis. sur place vendr., samedi, dim. lundi (14-17 h.), bus 179 ou LEC. 73-94 (9-12 h.)

CHATILLON-sous-BAGNEUX dans imm. en constr., de 3 ét. Reste quelques app. à souscr. Studios 2-3-4 p. Act. 2e ét. Livr. juillet 60. Vis. sur pl. jeudi, samedi, dim. (14. h. 30-17 h.). 3, RUE PIERRE-BROSSOLETTE ou tél. de 9 à 12 h. à LEC. 73-94

RUEIL-MALMAISON
290, avenue Napoléon-Bonaparte, bus 258 arrêt « Le Parc » 10 min. Pont de Neuilly, appartem. grand standing 45 à 70 m2 livrables fin 1959. Avec **2 M 2 Cpt** Prime 600 + prêt C.F. et compl., cuis., s. de bains, complètement équipée, revêtem. marbre, grand balcon, groupe scolaire. Visitez l'appartem. modèle (autre programme 280 appart. à Choisy-le-Roi). Vente et renseignem. LAMARO Philippe 5, rue Renaissance, Paris (8e). ELY. 10-86 tous les après-midis

DIVERS

LEÇONS D'ANGLAIS
Mme THOMPSON, Diplômée d'Oxford
7, square Delambre - PARIS (14e)

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) De RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

Randonnée Orient-Tahiti touristique 1960 ; 40.000 km. en voit., 7 à 8 mois ; ch. pers. apte, trentaine pour m'accomp. Frais part. à 2. Ecr. M. Eugène Blouin, villa Inch Allah, St-Palais-s/Mer (Ch.-M.)

FONDS DE COMMERCE

Vends directement **Magasin de disques** plein centre Paris. Ecrire n° 4713 L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

TRAVAUX A FAÇON

CHAUFFE-EAU-SERVICE
Spécialiste chauffe-eau toutes marques. Conseils et devis gratuits. Trav. rapide à prix honnête, 8, r. Fontaine-au-Roi (Mo République) OBE. 39-15

DECORATION
PHOTO au m2
Photothèque noir et couleur
CHEVOJON, 9, rue Cadet - PARIS (9e)

SAVEZ-VOUS SI VOUS POUVEZ VOUS PERMETTRE CETTE DÉPENSE ?

OUI !

Si vous avez un COMPTE COURANT POSTAL

Avec un compte courant postal vous savez toujours ''où vous en êtes'' - Les chèques postaux tiennent votre "caisse", et vous connaissez à tout moment le montant exact de votre compte.

CHÈQUES POSTAUX

- **Contrôle permanent** de votre avoir.
- Virements **gratuits.**
- **Volet réservé pour une correspondance gratuite** sur tous les chèques postaux.
- **Franchise postale** pour les lettres envoyées aux centres de chèques postaux.
- **Encaissement** des chèques bancaires et des effets de commerce.
- **Paiement automatique**
  - des factures de téléphone, de radio et télévision, de gaz et d'électricité,
  - des effets de commerce tirés sur vous.
- **75.000 F.** constamment et immédiatement à votre disposition, sur votre avoir, dans votre bureau de poste.

N'IMPORTE OÙ

- Rédigez votre chèque postal
- Mettez-le dans une enveloppe non affranchie à l'adresse de votre centre. Jetez l'enveloppe à la boîte. **C'est tout.** Sans dérangement de votre part les P.T.T. feront le reste.

CHÈQUES POSTAUX
une organisation sans défaut à votre service
RENSEIGNEZ-VOUS AUPRÈS DE VOTRE BUREAU DE POSTE

ASSiMiL vous offre *gracieusement* **un matériel d'essai**

Le matériel : disque et brochure que vous recevrez sont bien de véritables cadeaux ! Vous les conserverez. Ne laissez pas passer cette occasion unique de vérifier par vous-même combien ASSIMIL est une méthode facile pour apprendre : *anglais, allemand, italien, espagnol, portugais, russe.*

Mais attention !
Ni en dimension, ni en matière, le disque souple offert ici n'est semblable aux microsillons "normaux" 33 ou 45 tours des Cours complets ASSIMIL.
De même, la brochure n'est qu'un simple extrait des Manuels ASSIMIL (350 à 500 pages).

Remplissez, découpez et adressez **aujourd'hui même à ASSIMIL** *le bon ci-dessous.*

ASSiMiL
LA MÉTHODE FACILE
5, RUE St-AUGUSTIN
PARIS (BOURSE)
TÉL. RIC. 48-36 ET 37

V. de Mendez 2023

BON pour recevoir gratuitement et sans engagement le matériel d'essai ASSIMIL (disque et brochure).
Ci-joint : 4 timbres à 25 francs pour frais.

NOM :
ADRESSE :
LANGUE ?
9

SUIVEZ LEURS TRACES

*«R*USH sur les sports d'hiver », « les hôtels sont déjà complets », « réservez vos places dans les trains de neige, il n'est que temps. »* Voilà les informations que l'on peut lire depuis quelques semaines dans la plupart des journaux. Ces informations, Jean-Claude Roussel les a lues aussi. Il a vingt-cinq ans, un métier, une saine indépendance et huit jours de vacances « à prendre ». Il aime le soleil (à la folie), la neige (passionnément), le ski (beaucoup) et il ne veut surtout pas renouveler l'expérience qu'il a faite l'année dernière. Il avait décidé de s'offrir les sports d'hiver et s'était cru (naïvement) un génie d'organisation.

Il avait :

● RÉCOLTÉ une moisson de prospectus tentants et polychromes dans plusieurs agences spécialisées.

● ETUDIÉ les dépliants en détail et rêvé devant les « ensoleillements prolongés », les « remontées mécaniques nombreuses », les « moniteurs diplômés » et les « hôtels tout confort, ambiance familiale ».

● ECRIT plusieurs lettres dans plusieurs stations.

● ATTENDU.

● REÇU quelques réponses : *« Il ne nous reste plus qu'une chambre à grand lit... », « pour deux personnes... », « à 3.000 F... », « à 4.000 F... »*, etc.

● RÉCRIT plusieurs lettres.

● TROUVÉ enfin une petite chambre à 1.500 F par jour (raisonnable, pensait-il).

● FAIT la queue à la gare. Il n'y avait plus de couchettes... Il s'était résigné à prendre une place de première.

● CÉDÉ cette place conquise de haute lutte à une dame agressive et à son petit garçon pleurnichant. Il avait passé la nuit dans le couloir, coincé dans une forêt de skis.

● ATTEINT son but, mort de fatigue.

Jean-Claude Roussel n'était cependant ni au bout de ses peines, ni au bout de ses frais ! Ces vacances « raisonnables » lui ont coûté plus de 5.000 F par jour.

Le compte est simple : chambre, repas, location de skis et de bâtons, leçons, téléphérique et, bien entendu, l'inévitable verre de cinq heures du soir que l'on sirote au bar pour éviter de se retrouver seul dans sa chambre d'hôtel.

Bronzé, mais ruiné

Si bien qu'il avait dépensé, avec le voyage — 16.000 F aller et retour — plus de 60.000 F pour huit jours.

Cette énumération de chiffres est peut-être sordide, mais Jean-Claude n'est pas un cas unique. Des milliers de Français, influencés par les campagnes de « démocratisation » des sports d'hiver, séduits par la théorie du morcellement des vacances, s'en sont ainsi allés à l'aventure et sont revenus « de la neige » bronzés... mais ruinés.

Alors, que faire ? Revenons à Jean-Claude Roussel. Il a rencontré par hasard, la semaine dernière, un ami de lycée ; le contact étant évidemment quelque peu rompu, ils ont parlé du dernier film, du dernier livre, de la pluie qui a succédé au beau temps... Ces considérations originales les ont ramenés à leurs vacances.

Devenir G. M.

Le copain de lycée était dithyrambique : *« Les miennes ont été formidables grâce au Club Méditerranée. J'ai passé trois semaines paradisiaques à Ipsos, en Grèce, cet été, et comme le club fonctionne aussi en hiver je suis déjà inscrit au « village » de Serre-Chevalier. Si tu veux, je t'enverrai un exemplaire du « Trident », le journal du club. Tu verras, tu n'auras plus qu'une seule envie, devenir G. M. »*

— G. M. ?

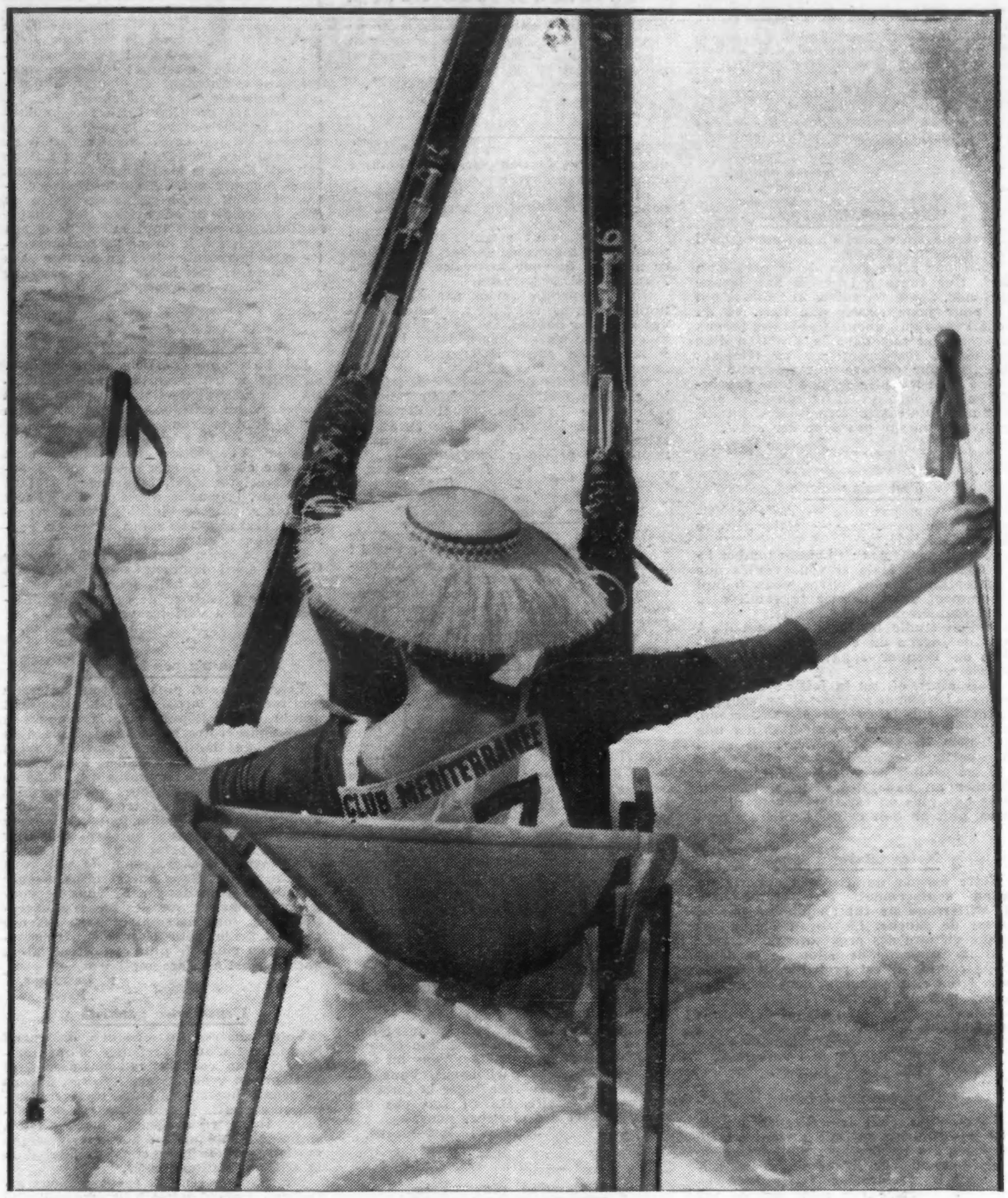
— *Oui, Gentil Membre du Club Méditerranée. Là-bas il n'y a plus de Jean-Claude ou de Bernard, il n'y a que des G. M. »*

Jean-Claude a contemplé son excondisciple d'un œil où le mépris se teintait de pitié et il est rentré chez lui, bouillonnant d'indignation.

— Ah ! ça jamais... Les voyages organisés ? Plutôt mourir. Etre obligé de vivre en troupeau, de manger, de dormir, de rire et de se taire à heure fixe, c'est la négation des vacances, c'est l'aliénation de toute liberté, etc.

Le lendemain, il recevait « Le Trident ». Il l'a lu, très attentivement, très honnêtement. Voici le fruit de cette lecture.

Le Club Méditerranée met cet hiver à la disposition de ses « gentils membres » trois « villages » de neige :



UNE DES 100.000 « G. M. »
Elle a aussi le droit de ne rien faire.

● ENGELBERG (Suisse), 1.200 m. Un funiculaire, trois téléphériques, deux grands téléskis, deux téléskis d'école, cinquante kilomètres de pistes. Curling. Piste de luge de trois kilomètres.

● SERRE-CHEVALIER : 1.500 m. Deux téléphériques, une télécabine, sept téléskis, plus de cinquante kilomètres de pistes.

● LEYSIN-BELVÉDÈRE et LEYSIN-CHAMOIS (Alpes vaudoises), 1.500 m. Une télécabine, quatre téléskis, piste spéciale pour skieurs débutants. Patinoire. Vingt-six moniteurs.

Même le vin à table...

● Une fois payé leur forfait pour une ou plusieurs semaines (en un ou plusieurs versements), les G. M. n'ont plus un (nouveau) centime à débourser. Pas de « faux frais » ; plus de « taxes » ou de « suppléments ». Ils ont à leur disposition gratuitement les remontées mécaniques (sans limitation), les leçons de ski, l'assurance accident, la bibliothèque, les jeux, la danse... et même le vin à table.

● Les G. M. voyagent en couchettes *chauffées*, disposent de chambres *chauffées* avec eau courante *chaude*, dans des hôtels luxueux (et non de dortoirs glacials dans des refuges branlants). Ils se restaurent dans de vastes salles à manger, par petites tables (et non dans des réfectoires surpeuplés).

● Les G. M. trouvent sur place pour la durée de leur séjour (pour un léger supplément versé au moment de leur inscription) : skis avec fixations de sécurité, bâtons en duralumin, chaussures à double laçage que des spécialistes règlent, essayent, entretiennent pour eux.

● Les G. M. choisissent en toute liberté le style de leurs vacances. Ils font ce qu'ils veulent et *seulement* ce qu'ils veulent : ski, promenade, bridge, lecture, danse... ou rien du tout.

● Les G. M. calmes et mélomanes n'ont pas lieu de s'inquiéter. Il y a pour eux (à Leysin-Belvédère) « un grand salon tranquille, réservé exclusivement à la musique classique et aux bridgeurs » et une « petite salle de musique diffusant en fin d'après-midi des concerts sur chaîne de haute fidélité » (à Leysin-Chamois)... Quant aux soirées « animées », elles ne dérangent pas les « couche-tôt »... Elles ont lieu dans des caveaux au soussol (Engelberg).

● Les « Gentilles Membres » mères de famille peuvent emmener leurs enfants à Serre-Chevalier, sans pour cela être obligées de les surveiller et de passer des vacances « laborieuses ». Un excellent « home », « La Louvetière », situé à proximité du village, accueille garçons et filles dans de bonnes conditions.

● Au retour des sports d'hiver, les G. M. peuvent prolonger leurs vacances en profitant de tous les avantages que leur offre le club : réunions, piscines, stade, gymnase, judo, ciné-clubs, etc.

La lecture du « Trident » a tenté, séduit, convaincu Jean-Claude Roussel, il ne lui reste plus qu'à « suivre les traces » de 100.000 G. M. déjà inscrits et à signer au plus vite son premier « bulletin d'évasion ».

Quelques prix «tout compris»

● ENGELBERG, de Paris à Paris : 28.350 F (une semaine). Semaine supplémentaire : 19.350 F.

● SERRE-CHEVALIER, de Paris à Paris : 28.350 F (une semaine). Semaine supplémentaire : 19.350 F.

● LEYSIN-BELVEDERE, de Paris à Paris : 26.550 F (une semaine). Semaine supplémentaire : 18.450 F.

● LEYSIN-CHAMOIS, de Paris à Paris : 23.850 F. (une semaine). Semaine supplémentaire : 16.650 F.

Skis et bâtons : 1.800 F par semaine.
Chaussures : 630 F par semaine.
Cotisation annuelle : 1.000 F.
Droit d'entrée pour les nouveaux membres : 500 F.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par le « Club Méditerranée », 8, rue de la Bourse, Paris. RIChelieu 78-00.

Je sais ce que je dis

Bravo pour l'article de Françoise Giroud. Honte à ceux qui seraient tentés de marchander leur sympathie à François Mitterrand dans les circonstances actuelles. Comme s'il pouvait être question de « peser ». Je sais ce que je dis. Je n'ai été que maire d'une petite ville. Je sais de quoi « on » est capable quand il s'agit d'abattre un honnête homme qui s'avise d'être, aussi, courageux politiquement.

Maurice Lefebvre,
ancien maire,
Caudry.

Mitterrand, intoxiqué...

François Mitterrand dit lui-même qu'il s'est laissé intoxiquer.

C'est une faute grave de la part d'un chef. Une faute qui révèle une lacune profonde. Comment suivre un homme qui n'a pour juste excuse que l'art. 64 du Code Pénal, qui, ancien Garde des Sceaux et avocat, se met dans la situation d'un justiciable réunissant sur sa tête des charges pour outrage à magistrat ?

Une telle maladresse, une telle gaucherie, surtout chez un leader considéré plutôt comme un dialecticien froid et intelligent, n'encourage pas à se fier à lui.

Fernand Costa,
Marseille.

J'en suis malade

Je ne peux pas dire — l'affaire Mitterrand me passionne — cette histoire me rend malade.

Je ne vous dis pas : « Laissez tomber ! » Au contraire ! Mais si vous voulez que l'on continue à vous suivre, vous, il faut absolument nous donner la lumière la plus complète sur cette affaire.

Si l'on étudie les deux colonnes d'« A vous de juger » du « Figaro », la fabulation de Pesquet apparaît flagrante et grossière.

Mais alors, où est la faille ? Pourquoi même « Le Monde » jette-t-il un soupçon de doute sur le cas de M. Mitterrand, pour qui j'aimerais tellement garder non seulement de la sympathie, mais aussi mon entière confiance ?

Il est pénible de voir M. Mitterrand se justifier au banc des accusés, mais je crois que plus on est sincèrement de ses amis, plus on doit exiger l'entière clarté.

D. M.

Notre affaire à tous

Votre dernier numéro m'a apporté un grand soulagement. J'ai craint que M. Mitterrand ne fût abandonné par la presse de gauche. Là aurait été la suprême victoire des provocateurs.

Si la campagne de calomnie se développe comme il est probable, il faudra faire front et que chacun, dans la mesure de ses moyens, informe l'opinion.

L'« affaire Mitterrand », c'est désormais notre affaire à tous.

Gérard Lebrun,
agrégé de l'Université,
Rennes.

Mauriac m'a éclairé

« J'avoue que c'est le « Bloc-Notes » de François Mauriac qui m'a surtout éclairé au sujet des circonstances du drame de F. Mitterrand, car il corrobore magnifiquement les déclarations faites dans votre hebdomadaire par celui qui en est le « Dreyfus moderne ».

A cet égard, je puis vous assurer d'une chose : depuis dimanche dernier, c'est-à-dire depuis que nous nous sommes aperçus que les amis de notre ancien Garde des Sceaux se groupaient courageusement autour de lui, depuis lors, dis-je, nous avons l'impression que « son cas » est devenu bien meilleur que durant les premiers jours de cet imbroglio fantastique.

René Cantoni,
Bruxelles.

Pas sérieux !

...S'excuser, comme le fait M. Mitterrand, d'être mêlé à cette trouble affaire en confessant que le sieur Pesquet le plongea dans un affreux climat d'intoxication... ce serait déjà lamentable de la part d'un petit-bourgeois, mais prétendre faire figure dans la politique et ne pas savoir mieux encaisser et donner si légèrement des armes à ses adversaires, non ! ce n'est pas sérieux.

Lucie C.,
Paris.

Oui, mais c'est irritant

Françoise Giroud veut rester fidèle à un ami dans le malheur. Tout homme d'honneur approuvera son attitude.

Et le témoignage de M. Mitterrand, dans le même numéro, paraît digne de foi.

Cependant, vous semblez ne pas voir pourquoi l'homme de la rue éprouve en ce moment quelque mauvaise humeur à l'égard de M. Mitterrand.

On ne reproche certes pas à l'ancien ministre d'avoir été dupe : cela peut arriver aux plus habiles. On ne le blâme pas non plus de n'avoir pas dénoncé Pesquet à la justice puisqu'il croyait que cet homme lui avait sauvé la vie.

Mais l'homme de la rue est irrité par le glorieux récit que M. Mitterrand fit d'abord de l'attentat. Etant donné ce qu'il savait, l'ancien ministre aurait dû faire preuve de plus de modestie dans sa manière de présenter les faits.

Edmond Lescare,
Genève.

Laisser tomber Mitterrand ?

Ainsi des gens vous demandent de « laisser tomber » François Mitterrand !

Qu'on sache que d'autres gens comptent bien, ou plutôt comptaient bien que vous ne l'abandonneriez pas. Qu'on sache que beaucoup de gens comme moi espèrent beaucoup de François Mitterrand et lui gardent leur confiance. Enfin, si vous parlez dans votre journal de ceux qui attaquent M. Mitterrand, il faut parler aussi de ceux qui sont prêts à le défendre.

T. C.,
Paris.

Oh yes !

Quel dommage que la France ait toujours des calomniateurs d'extrême-droite comme dans les affaires Dreyfus, Salengro, Action Française, Daudet, « Gringoire », etc.

Notre grand-père nous rappelle que Clemenceau (« Père la Victoire ») fut accusé de trahison, de toucher de l'argent de l'Angleterre, et que quand il voulait parler à la tribune, l'extrême droite s'écriait : « Oh yes ! ». Vous connaissez la suite...

F. Delgrange.

Barrages et planches pourries

A travers Mitterrand c'est la gauche qui se trouve attaquée. Bon. Il faut la défendre, dites-vous. Pas d'accord.

Quand la gauche est politiquement battue, ce n'est pas grave. C'est une péripétie. Mitterrand la ridiculise. Vous lui faites des politesses parisiennes. Vous devriez venir en province juger la force du courant de droite. On ne fait pas des barrages avec des planches pourries.

Johannès Desgouttes,
avocat,
Lyon.

Mitterrand, plus proche

La machination odieuse menée contre Mitterrand lui gagnera beaucoup de dévouements sincères et absolus : le temps des épreuves fait beaucoup plus pour l'attachement réel des militants à un homme politique que le temps des triomphes. Oui, cet homme-là nous devient soudain infiniment plus proche qu'aux temps heureux le séduisant ministre au sourire ironique. Nous sentons mieux maintenant la solidarité qui nous unit.

Mlle Vuillemot,
Nièvre.

Se « mouiller » ou pas...

En dépit de ne connaître ni la personne de M. Mitterrand ni sa doctrine, je me permets cependant de prendre parti sans l'aide d'aucune plaidoirie. Les journaux m'ont appris l'attentat manqué — je les ai crus — puis la radio française m'a exposé que c'était un truquage de la « victime » elle-même. Je l'ai crue... Cependant, j'ai maintenant la ferme conviction d'une machination diabolique. Qui peut maintenant en douter, à quelque horizon qu'il appartienne ?

Il est une position facile : celle d'attendre le mûrissement, la production, les preuves et les contre-épreuves qui ne pourront rien prouver ! Il est une autre : celle de François Mauriac et de quelques rares hommes qui, bien que d'idées contraires, n'ont pas hésité à se mettre du côté de celui qu'on avilit. Moi, simple employé, qui aurais tout intérêt à ne pas « me mouiller », je donne ici caution contre cette ignominie : tuer un homme dans son honneur (et je ne crains pas que vous publiiez ces quelques lignes).

René Ybert,
B.-P.

Ce qu'a apporté de Gaulle

J'ai bien aimé l'article de J.-J. S.-S. au sujet du troisième tome des « Mémoires » du général de Gaulle. Cependant, à travers votre critique, j'ai cru lire enfin quelle était la grandeur de de Gaulle.

Ce que de Gaulle a apporté, ce qu'il appelle « l'ambition nationale », c'est quelque chose de très simple : « Ma politique est un idéal, la France ». Il faut le savoir, le peuple a besoin d'idéal ; et vouloir remplacer l'idéal par une répartition plus équitable des biens de consommation, c'est méconnaître l'homme.

C'est, je crois, le coup terrible que de Gaulle, aussi bêtifiant soit-il dans ses discours, a porté à la gauche qui se disait seule détentrice de ce sens de l'histoire. Il lui a volé les vraies clefs.

J.-P. Chartier,
Lyon

On n'a pas le choix

Vous qui avez, plus que tout autre, le sentiment des menaces qui bouillonnent autour de la République, je renonce à comprendre votre hostilité vis-à-vis d'un homme, de Gaulle, qui cherche, envers et contre toutes les factions, à la protéger. Reconnaissez au moins que, dans ce cas, on n'a pas toujours le choix des moyens. Vous oubliez trop, dans le délire de votre conclusion, que cet homme reste, malgré que vous en ayez, le dernier rempart de vos principes : ses remplaçants éventuels sauraient assez vite vous le faire savoir. Dans une certaine mesure la patrie est en danger. Si vous ne voulez pas admettre que des mesures exceptionnelles sont nécessaires à sa défense et qu'il faille, pour le moment, s'en remettre au guide le plus compétent, alors que les destins s'accomplissent.

F. Descamps,
Paris.

L'entreprise gaulliste

Votre analyse du « Salut » du grand homme est d'une exactitude, d'une lucidité et d'un courage extraordinaires, et je tiens, en venant vous féliciter, à vous en rendre hommage. Votre jugement implacable sera la terrible sanction de l'histoire. Il ne restera rien du gaullisme, sinon le témoignage d'une anachronique entreprise politique sous l'égide d'un attardé du nationalisme.

Sans doute de dures épreuves nous attendent, mais il ne saurait être question pour nous, qui avons dès le 13 mai dénoncé l'opération, de nous taire et de suivre les opportunistes du socialisme-national...

Docteur Jean Bastide,
Médecin-Chef Directeur,
Sanatorium Maritime,
Le Grau-du-Roi (Gard).

J.-J. S.-S., raciste

Je voudrais demander à M. Servan-Schreiber si c'est parce qu'il fait généralement preuve de « mâles » vertus, qu'il s'autorise à se servir du mot « femelle » comme d'une injure ? En quoi, ou pourquoi le fait d'appartenir au genre femelle est-il honteux ou méprisable ?

Cette curieuse façon d'utiliser un caractère anatomique comme une insulte me semble relever d'une théorie — hélas ! fort vigoureuse — que l'on nomme généralement : racisme. Je suis déçue que M. Servan-Schreiber en soit un adepte.

Néanmoins, salut et admiration pour l'ensemble du journal.

Geneviève Blum-Gayet,
Grenoble.

Cette « chose » que nous sommes

Le secret du prestige du général, n'est-ce pas précisément de tenir compte de cette « chose mouvante » que nous nous trouvons être.

Albert Fouillet,
Seine-et-Oise.

Le plus grand Claudel

Le Père Bruckberger souhaite faire connaître à nos lecteurs son opinion sur « Tête d'Or ». Nous lui donnons volontiers l'occasion de le faire ici.

J'ai peu de choses à dire. Je suis allé voir « Tête d'Or », ayant lu la pièce depuis bien longtemps, un peu braqué à l'avance, car je ne suis pas un fanatique de Claudel. Le prêchi-prêcha de beaucoup de ses pièces m'assomme. « Tête d'Or » m'a submergé d'admiration. Ce n'est pas une tragédie entre tant d'autres, c'est un cataclysme théâtral et, dans notre tradition nationale, une révolution réussie qui se cherchait sans se trouver depuis « Hernani » jusqu'aux Surréalistes. Jamais encore, dans notre langage, on n'avait vu le jeu du théâtre prendre avec autant d'aisance et de liberté, sur quatre planches et dans un décor de carton, toutes ses dimensions cosmiques. (...)

On n'en revient pas qu'une tradition littéraire aussi ancienne que la nôtre se paie le luxe de donner un Eschyle, trois siècles après Euripide.

Car je vais dire une monstruosité, mais je la dis tranquillement ici pour prendre date tant je suis sûr d'avoir raison : à ceux qui préfèrent Eschyle à Euripide et Sophocle, qu'il soit désormais permis de préférer le Claudel de « Tête d'Or » — mais celui-là seul — à Racine, au cher et précieux Racine. Voilà.

Je dis ce Claudel seul, car il est de beaucoup le plus grand. Il n'a pas de message, aucun, ni moral, ni politique, ni confessionnel. Et le public est tellement accoutumé aux messages qu'on le sent déconcerté à tel ou tel moment du drame par cette candeur absolue. C'est l'art, l'art nu, dans sa barbarie superbe, joyeuse et raffinée. (...)

C'est à Barrault, à ce sorcier que nous devons cela. Lui seul a deviné et découvert toute l'œuvre comme un sculpteur sort une statue de son bloc de marbre. « Tête d'Or » dormait dans un livre depuis près de sept décades. Grâce à Barrault, ce sommeil enchanté est définitivement exorcisé.

Bien sûr, il y a les acteurs, les costumes, les décors, la musique. Pour être juste, il faudrait parler de tout. Il y a ce qu'on aime et ce que l'on n'aime pas. Mais ce que l'on n'aime pas n'a aucune importance ; réellement aucune, on n'a pas le temps de l'apercevoir, tant l'œuvre est torrentielle. Il n'y a qu'à se laisser porter en retenant son souffle.

Il y a aussi que, lorsqu'on se place si haut, il est fatal qu'on attire la foudre.

R. P. Bruckberger.

Le contrat Soustelle-Sérigny

M. Soustelle nous écrit, à propos d'articles parus dans le numéro saisi de « L'Express », « qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'écrivent MM. Jean Daniel et Jean Cau » sur le rôle qu'il a joué dans les événements politiques d'octobre. Il ajoute que sa lettre à M. de Sérigny, qui était mentionnée dans l'article de Jean Cau, pour montrer qu'il avait cru devoir promettre l'intégration au nom du général de Gaulle, est « un faux pur et simple ».

Nous prenons acte de ce double démenti, et, comme le demande M. Soustelle, nous en faisons part à nos lecteurs.

Pour leur permettre d'en juger la valeur, nous les renvoyons à un ouvrage de M. de Sérigny lui-même (« La Révolution du 13 Mai ») que M. Soustelle a sans doute oublié, et que nous avons retrouvé. Ils pourront y lire, en page 9, cités par l'auteur, d'importants extraits du texte exact de la lettre de M. Soustelle. Celui-ci écrit que le général de Gaulle « estime que la pacification doit être menée énergiquement et accompagnée d'un grand effort social, éducatif, psychologique, politique. *Cet état devant aboutir à une intégration qu'il souhaite,* mais qui devrait résulter des aspirations réelles des populations musulmanes ».

Ainsi se trouve établi sur quoi MM. Soustelle et Sérigny avaient fondé leur contrat politique, et confirmé sous la plume de M. de Sérigny lui-même, l'article de Jean Cau.

« Les Amis de « L'Express » de la région parisienne

organisent le jeudi 12 novembre, à 20 h. 45, petite salle des Horticulteurs, 84, rue de Grenelle, une réunion où Jean-Marie Domenach parlera de l'Information et Jean Daniel de la politique algérienne.

Les cartes d'invitation peuvent être demandées aux « Amis de « L'Express », 91, Champs-Elysées, Paris. (Téléphone : BAL. 70-94.)

Le réseau Fournier

— *Lecteurs de l'Allier :*
Responsable : M. Maurice Franc, 4 ter, avenue de la Libération, Moulins.

— *Lecteurs des Hautes-Alpes :*
Responsable : Dr Géraud, 3, boulevard Lamartine, Gap.

— *Lecteurs des Alpes-Maritimes :*
Responsable : M. Maurice Musso, 24, place du XV[e]-Corps, Nice.

— *A l'attention des lecteurs de Lot-et-Garonne :* une association groupant les lecteurs de « L'Express » vient de se constituer dans votre département. Une permanence est assurée et des réunions sont prévues tous les samedis, à 21 heures, à Marmande.

S'adresser à Jean Buffandeau, 12, route de Beyssac, Marmande. Téléphone : 643.

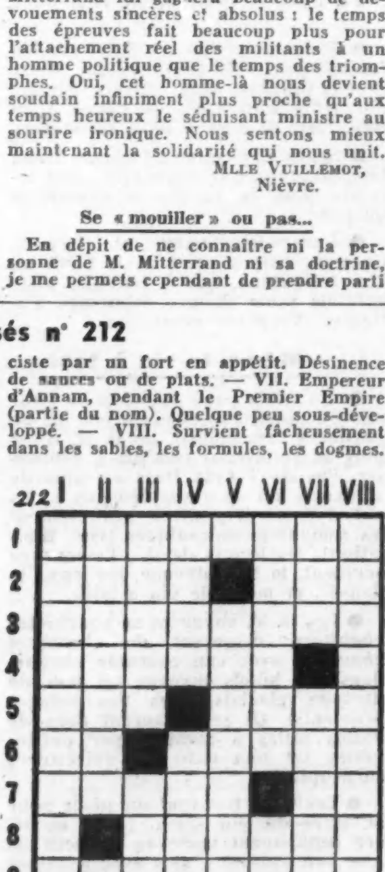
Mots croisés n° 212

HORIZONTALEMENT. — 1. Entraîne une consommation de patience et de sucre. — 2. Fit de petits morceaux en frottant. Esprit d'outre-Manche. — 3. Elan d'un vieux pays français. — 4. Très bien vu par la troupe d'amateurs. — 5. Désinence de sels. Vont eux aussi devenir lourds. — 6. Jeté avec espoir et émotion. S'en aille. — 7. Reine-marguerite, s'il est de Chine. Termine le nom de deux fameuses villes de Palestine, séparées par une frontière sévère. — 8. Sel qui dérive d'un acide gras. — 9. Ronge en Amérique, peut réchauffer en toutes parties du monde. — 10. Exposent, altèrent, découvrent, empêchent.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	G	A	L	O	P	A	D	E
2	A	M	E	■	A	G	E	N
3	L	O	R	G	N	A	N	T
4	A	L	E	A	■	V	E	R
5	N	L	■	G	R	E	G	E
6	T	I	S	S	E	■	A	L
7	E	R	E	■	P	E	T	A
8	R	E	V	A	S	S	E	R
9	I	N	R	I	■	S	U	D
10	E	T	A	L	I	E	R	E

Solution du n° 211

VERTICALEMENT. — I. A de quoi satisfaire le superstitieux, par simple contact. — II. Gibier du cousin Pons. Va dans l'autre sens. — III. Assez relevé. N'a malheureusement pas toujours vu s'incliner les armes devant elle. — IV. Qui satisfait le confesseur, la maman ou le mari. Le mou a pris sa place, naguère. — V. Ce que font (ou ne font pas) les rédacteurs en chef. — VI. Traité de belliciste par un fort en appétit. Désinence de sauces ou de plats. — VII. Empereur d'Annam, pendant le Premier Empire (partie du nom). Quelque peu sous-développé. — VIII. Survient fâcheusement dans les sables, les formules, les dogmes.



Samedi 7 novembre 1959
Première Grande Nuit des Jeunes de la LICA
De 21 h. 30 à l'aube
à l'HOTEL GEORGE-V
31, avenue George-V
Deux orchestres dont Bill COLEMAN
ATTRACTIONS

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

COMPLOT

Et si M. Pesquet avait raison...

● *Le Sénat est appelé maintenant à se prononcer sur la levée de l'immunité parlementaire de M. François Mitterrand, accusé d'outrage à magistrat. Il s'agit de répondre à la question : « Qui se moque de la justice ? »*

M. PESQUET a produit cette semaine — outre sa mitraillette — les deux lettres — l'une adressée à Dahuron, l'autre à lui-même — datées des 14 et 15 octobre. De ces lettres, il apparaît que M. Mitterrand a monté le coup de « l'attentat-bidon » en établissant « un plan d'action » préparé de main de maître. Ces lettres que j'ai lues, les précédentes déclarations de M. Pesquet que j'ai relues m'ont conduit à opérer sur l'affaire une « révision déchirante » de mon jugement. La thèse de M. Pesquet, à ces nouvelles lumières, m'est apparue solide. Je la fais mienne et l'expose :

La mitraillette

1) M. Mitterrand est le seul sénateur non communiste à avoir voté « non » au référendum. Il est considéré comme l'un des leaders de la gauche oppositionnelle et n'a pas manqué, en mille occasions, de manifester cette opposition. C'est évidemment avec lui que M. Neuwirth et de nombreux députés U.N.R. (à ce que M. Pesquet laissait entendre dans sa première déclaration a « Rivarol ») vont monter « une opération très spectaculaire » contre les ultras. C'est avec Mitterrand, anti-gouvernemental n° 1, que des gaullistes gouvernementaux vont s'acoquiner. Ça tombe sous le sens.

2) Reste à Mitterrand à accepter. Il le fait d'enthousiasme. Ça retombe sous le sens.

3) Ayant accepté, M. Mitterrand repère l'homme qu'il lui faut. Un type remarquable, un tombeau de silence, un lascar sur qui il peut compter comme sur lui-même, le contraire d'un ultra qui, lui, risquerait de manger le morceau. Cet homme, entre tous, ça ne peut être que Pesquet. Topons-là ! Pesquet tope ! Ça continue de tomber sous le sens.

4) M. Pesquet a besoin d'une mitraillette. Il la trouve. D'où vient-elle ? Il la tient d'un tiers, mais il a donné sa parole. Le juge s'impatiente: la mitraillette ou la prison. Lors de la confrontation de mardi, M. Pesquet exhibe enfin l'arme. D'où vient-elle ? « Elle m'appartient, dit Pesquet, je l'ai toujours possédée à la campagne en Normandie. » Pourquoi l'a-t-il à Paris au moment de l'attentat, alors qu'il n'a pas eu le temps matériel d'aller la chercher une fois que cet attentat a été décidé ? « C'est que, dit Pesquet, l'hiver, je la ramène à Paris et la dissimule dans un cagibi de mon appartement où personne, même pas ma femme, ne fouille. » Sous le sens !

Un soin maniaque

5) Mais Mitterrand est un rusé, un méthodique, un « minutieux », dit-on. Il organise le fameux « plan d'action », s'occupe de tout : du lieu, du moment, de l'itinéraire. Il donne le numéro, la marque de la voiture... Il décide, avec un soin maniaque, de tout. Sauf d'une chose : de savoir qui va le mitrailler ; qui pressera sur la détente de la vraie mitraillette, crachant de vraies balles ; qui sera — au moment crucial — l'exécutant principal. Pour ce détail, le « minutieux » Mitterrand fait une confiance absolue à Pesquet. Celui-ci écrit dans sa lettre du 14 : « *Mitterrand attend de nous une opération* », etc., mais ne présente pas Dahuron à sa fausse victime ; ne lui en révèle même pas l'identité. La minutie de Mitterrand s'arrête à ces bornes. Ça tombe toujours sous le sens.

6) Pesquet écrit : « *Il bloquera sa voiture et s'éloignera dans la nuit. Lorsqu'il sera hors d'atteinte, nous tirerons sur la voiture* ». Mitterrand a tout prévu et tout machiné dans les moindres détails. Pour un peu, il aurait déclaré à Pesquet qu'il boirait non pas un, mais deux demis chez Lipp. Là où son propos devient vague, c'est toujours lorsque celui-ci concerne le moment le plus important de l'affaire, savoir le mitraillage. Où s'éloignera-t-il dans la nuit ? Dans le square ? Hors du square ? Vers le Luxembourg ? A gauche ? A droite ? Se lancera-t-il dans une fuite éperdue ? Se réfugiera-t-il sous une porte cochère ? Détails et fariboles. Pour tout cela, au moment M, il lâche les rênes à Pesquet et à son mitrailleur inconnu. De tout cela, il ne se soucie pas et ne donne aucune directive. Sous le sens, vous dis-je !

7) Dans la lettre du 14, Pesquet apprend à Dahuron que le coup est pour le lendemain et que Mitterrand dinera chez Lipp. Nous voyons là, en cette indication (le dîner chez Lipp) une de ces précisions de fer que donne Mitterrand à Pesquet. Or, le lendemain, le sénateur de la Nièvre *ne dine pas chez Lipp*. Il prend, comme ça, des libertés avec le programme ! Alors que tout doit marcher comme une mécanique de précision, il batifole. Sa confiance en Pesquet est si grande qu'il espère bien que ce génie improvisera. Sous le sens !

Un fin machinateur

8) Pesquet écrit : « *Nous tirerons sur la voiture. Après cela, il se débrouillera avec la police et la presse* ». Le minutieux Mitterrand ne dit pas à Pesquet : « Filez ensuite dare-dare... Allez vous planquer ici ou là... Ne rôdez pas dans le coin... Allez jeter l'arme compromettante dans la Seine... Venez me rendre compte demain, à telle heure, à tel endroit, de ceci ou de cela... Renvoyez le mitrailleur à ses chères études... etc. Je dirai à la police et à la presse précisément ceci et cela, ne craignez rien, etc. » Non. Il se « débrouillera ». Pour le reste, encore une fois, le génie de Pesquet pourvoira à tout. Sous le sens !

Il résulte de tout cela que M. Mitterrand est un machinateur très fin et il semble hors de doute qu'il a monté le coup.

Pourtant, quelque chose me gêne

(*Suite page 8*) →

TÉMOIGNAGE

par P. MENDÈS FRANCE

LORSQUE, dimanche, j'ai démenti les propos qui m'avaient été attribués au sujet de la machination dont M. François Mitterrand est l'objet, je ne pensais pas avoir à reprendre la parole sur cette affaire — et à si court intervalle. Il me suffisait d'avoir dit que je considérais comme invraisemblables et monstrueuses les imputations dont il était victime de la part des auteurs de cette machination et d'avoir exprimé le regret que l'attitude du parquet et du gouvernement paraisse donner à des accusations abominables un semblant de consistance.

Or, j'ai pris connaissance, lundi soir, du texte de la requête du parquet et du Garde des Sceaux aux fins de levée de l'immunité parlementaire de M. Mitterrand. La lecture de ce document m'oblige en conscience à apporter aujourd'hui ce que je considère comme un véritable témoignage.

En bref, on reproche à M. Mitterrand, interrogé par la police le 17 octobre, après la mitraillade du Luxembourg, de n'avoir pas fait état des propos que lui avait tenus Pesquet au cours des jours précédents. Cette omission est considérée comme un « outrage à magistrat ».

M. Mitterrand a répondu que son silence avait été dicté par un sentiment d'honneur. Il ne voulait pas dénoncer un homme qui lui avait fait certaines confidences au risque, semblait-il, de sa vie, un homme qui lui paraissait avoir accepté de courir les plus graves dangers pour éviter un attentat meurtrier dirigé contre lui.

Cette explication, dans certains milieux, n'est pas considérée comme satisfaisante.

C'est ici que je voudrais donner mon avis. Certes, il est facile à chacun de juger de ces choses de très haut et de très loin. Mais je suis de ceux qui peuvent en parler sur la base d'une expérience personnelle.

∴

Voici deux ans environ (peu après un attentat dirigé contre moi et qui faillit coûter la vie à un gendarme, atteint de dix-sept perforations intestinales) (1), je fus contacté indirectement par un homme qui se disait membre d'une organisation extrémiste responsable, selon lui, de diverses opérations terroristes. Il ne cachait pas que ses opinions étaient aux antipodes des miennes, mais affirmait qu'il repoussait avec horreur l'idée d'assassiner un Français. Il avait refusé d'accomplir le crime politique dont il était chargé contre moi ; mais d'autres le remplaceraient ; il voulait donc me mettre en garde. Il donnait à l'appui de ses affirmations des précisions impressionnantes. Naturellement, il demandait, et avec anxiété, de n'être dénoncé en aucun cas, ajoutant qu'autrement il paierait probablement son indiscrétion de sa vie.

(Marquis)

PIERRE MENDÈS FRANCE.
Cela m'est arrivé...

J'aurais considéré comme profondément méprisable de mettre en danger l'homme qui m'avait ainsi fait avertir. L'intermédiaire et moi, nous tombâmes aussitôt d'accord pour promettre le secret sans réserve. Et si la présente déclaration tombe sous les yeux de l'intéressé, je lui confirme que, quoi qu'il arrive, son nom ne sera jamais révélé, à qui que ce soit — même si cela doit conduire, un jour, MM. Michelet et Debré à me faire interroger et, compte tenu de mon refus de dénonciation, à me faire inculper d'outrage à magistrat !

Si M. Mitterrand a commis une faute qui lui vaut les rigueurs d'une justice par ailleurs si tolérante (2), j'étais déterminé à commettre exactement la même faute. Je n'en éprouve aucun remords et je n'hésiterais pas à agir ainsi le cas échéant.

∴

J'admire l'assurance de ceux qui affirment, jugent et condamnent avec tant de sévérité et qui expliquent ce qu'ils auraient fait, à la place de Mitterrand. Peut-être, seraient-ils moins sûrs d'eux s'ils avaient, comme lui, comme nous, reçu, à longueur d'années, d'horribles lettres de menaces et de chantage — si leur femme, leurs enfants avaient été, eux aussi, harcelés — s'ils avaient été poursuivis tantôt par l'invective grossière dans la rue, tantôt par la lâcheté d'un message téléphonique anonyme, tantôt dans les colonnes d'un journal spécialisé dans la diffamation ; s'ils avaient ainsi éprouvé la fureur et la haine d'hommes réfugiés dans l'ombre et leur promettant jour après jour le sort de Jaurès et celui de Jean Zay, à moins que ce ne soit celui de Salengro.

Ceux qui tranchent avec tant d'aisance, qu'ils réfléchissent un instant et en conscience ; ils accueilleront alors les affirmations et les insinuations que l'on répand ces jours-ci, avec moins de crédulité ou moins de complaisance.

P. M. F.

(1) Sur quatre coupables, trois ne furent pratiquement pas inquiétés et le quatrième s'en tira avec un an de prison avec sursis.

(2) M. le Garde des Sceaux est-il assuré que tous les témoins entendus dans l'affaire Audin — et dans quelques autres bien connues de lui — ont dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ; et que certains d'entre eux ne pourraient pas être poursuivis pour « outrage à magistrat » ?

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE
offrez
un
vison
sauvage
MAURICE
KOTLER
10, rue La Boëtie
MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE

CORRESPONDANCES EXPRESS

APRES ROBERT PESQUET, JOSEPH CASQUET...

● Le 22 octobre — soit une semaine exactement après le début de l'affaire Pesquet — M. Fouques-Duparc, député U.N.R. d'Oran, était « contacté » par un de ses anciens agents électoraux, Joseph Casquet, qui lui révélait qu'un stock de cent mitraillettes allait être envoyé en Algérie, où ces armes seraient remises à des contre-terroristes. M. Fouques-Duparc ayant averti la police, Casquet fut arrêté et, après interrogatoire par la police et par le juge d'instruction commis à cet effet, maintenu en détention.

Au cours de son interrogatoire, Casquet affirma qu'il s'était borné à avertir M. Fouques-Duparc qu'un certain nombre d'attentats étaient projetés contre des personnalités politiques de gauche. Il donna le nom de plusieurs de ses complices qu'il accusa d'ailleurs d'avoir voulu l'entraîner dans l'entreprise qu'il dénonça par la suite.

Qui est Joseph Casquet ?

Propriétaire d'un cabaret « Le Cheval Blanc », à Oran, il en a été expulsé avant le 13 mai. Il y revint par la suite puisqu'il y fut le garde du corps de M. Fouques-Duparc pendant la dernière campagne électorale. Militant de l'U.S.R.A.F. de M. Soustelle, il fut également l'agent électoral du professeur Cathala à Toulouse. Au début de l'été il devenait gérant d'un restaurant, rue Bellechasse. Auparavant il se vantait d'avoir participé, avec les services secrets français, à l'arraisonnement de l' « Athos II » et se plaignait de ne pas avoir touché la prime qui lui avait été promise.

Les trois complices qu'il a dénoncés sont tous originaires d'Oran, ce qui a incité la police à lier cette affaire à la mise en garde publiée le 15 octobre par M. Neuwirth qui annonçait que « des tueurs venus d'Oran avaient traversé la frontière espagnole ».

On attend la suite de cette affaire avec intérêt.

JUIN VU PAR DE GAULLE

● A la suite du récent article du maréchal Juin critiquant explicitement la politique algérienne du général de Gaulle, les deux hommes ont procédé à un échange de lettres demeurées secrètes.

Le Président de la République, qui a eu le maréchal pour condisciple à Saint-Cyr, a publié dans ses Mémoires plusieurs fragments de leur correspondance. Leurs lettres commencent par « Mon cher Juin » ou « Mon cher de Gaulle » et les deux hommes se tutoient.

Le seul document dans lequel le général de Gaulle vouvoie le maréchal Juin est le télégramme du 5 juin 1944 par lequel il le félicite de la victoire de Rome.

Dans ses Mémoires, le général de Gaulle évoque à diverses reprises la personnalité du maréchal Juin. Il écrit notamment :

« Dans ce que ma tâche comportait de militaire, j'étais assisté par l'état-major de la Défense nationale, constitué dès Alger. Le général Juin était à sa tête, intelligent, diligent, sachant arrondir les angles de mes rapports avec les Alliés, s'employant à amortir les chocs auxquels, parfois, ma manière d'être exposait les subordonnés. S'il s'agissait d'opérations, Juin réglait les affaires quand j'en avais décidé. » (tome III)

C'était en 1945.

400 MILLIONS POUR LA FRANCISATION

● Les organisations ultras d'Algérie sont parvenues à la conclusion que le seul moyen d'éviter un cessez-le-feu dans les prochains mois en Algérie était d'engager dès maintenant une campagne résolue pour la « francisation ».

Une somme de 400 millions a d'ores et déjà été réunie et doit être prochainement transférée en France où elle est destinée à alimenter une campagne de presse métropolitaine en faveur de « la plus française des solutions ».

U.N.R. : M. SOUSTELLE POSE SA CANDIDATURE

● A quelques jours du premier congrès de leur parti (13 au 15 novembre), les dirigeants de l'U.N.R. ont choisi la fermeté à l'égard des députés exclus le 16 octobre. Ils ont annulé la réunion du comité central du 5 novembre devant lequel MM. Delbecque et Brice, appuyés par de nombreuses fédérations, avaient demandé à venir s'expliquer.

Le bureau politique a estimé qu'il était plus sage d'attendre le congrès pour vider cette querelle.

M. Soustelle mettra à profit ces assises pour tenter d'affermir ses positions au sein du parti. Il a clairement laissé entendre que si un poste de responsabilité lui était « offert », il n'hésiterait pas à renoncer à son portefeuille.

C'est une façon habile de soulever le problème des incompatibilités au moment même où se précise l'éventualité d'une candidature Debré pour la succession de M. Chalandon au secrétariat général de l'U.N.R.

QUI BENEFICIE DE LA REFORME FISCALE ?

● La réforme fiscale votée la semaine dernière par l'Assemblée Nationale va maintenant être soumise au Sénat. En voici les caractéristiques :

Le total des recettes fiscales, en 1960, sera supérieur de 17 % aux recettes de 1958. Comment seront répartis ces 17 %, qui représentent 784 milliards ? Pour ne pas aggraver les injustices du système actuel, le rendement de tous les impôts aurait dû être majoré de 17 %.

Or, il n'en est rien :

La surtaxe progressive, supportée à raison de 70 % par les salariés, verra son rendement accru de 38 %.

Le rendement des impôts et taxes sur les sociétés, en revanche, n'augmentera que de 12 %, et celui de la taxe proportionnelle (rebaptisée « complémentaire ») de 24 %.

Cette dernière taxe doit d'ailleurs disparaître en 1962 ; l'allégement fiscal qui en résultera pour les professions commerciales et assimilées (allégement de l'ordre de 270 milliards) sera alors supporté par les consommateurs sous forme d'impôts indirects.

Dès 1960, le rendement de ceux-ci se trouvera accru de 27 %, représentant 464 milliards qui seront acquittés intégralement par les acheteurs de biens ou services, qu'ils soient pauvres ou riches.

Le rendement des impôts payés par les professions non commerciales augmentera de 20 % seulement ; même les recettes tirées des détenteurs de valeurs mobilières augmenteront moins (plus 27 %) que celles tirées des salariés (plus 38 %).

L'aggravation de l'injustice fiscale à l'égard des salariés est encore attestée par les chiffres suivants :

Les modifications des assiettes et des taux d'imposition diminuent (par rapport au rendement qu'aurait permis le système actuel) la contribution des salariés de 22 milliards, mais celle des non-salariés de 43 milliards.

Tous les amendements favorables aux catégories sociales les moins favorisées avaient été repoussés par l'Assemblée ou le gouvernement. Fut adopté, en revanche, un amendement favorable aux gros exploitants agricoles, dont l'Administration ne pourra dénoncer le forfait qu'au-dessus d'un revenu cadastral de 1.200.000 francs, au lieu de 800.000.

« LE CANARD ENCHAINÉ » VEUT CORRIGER DE GAULLE

● Dans le tome III de ses Mémoires de guerre le général de Gaulle, à la page 114, écrit :

« Profitant des dispositions arrêtées par l'ordonnance du 6 mai 1944, les journaux de la Résistance s'étaient jetés en avant. Bien entendu, les communistes n'avaient pas été les derniers. Sous leur coupe, deux quotidiens de Paris, « L'Humanité » et « Ce Soir », soixante-dix hebdomadaires parmi lesquels : « Action », « L'Avant-Garde », « La Terre », « Les Lettres Françaises », « Le Canard Enchaîné », etc.

« Le Canard Enchaîné » proteste vivement cette semaine en écrivant notamment :

« On ne saurait plus nettement affirmer que le « Canard » est ou a été un organe du parti communiste. Ce qui, de notoriété publique, est faux et archi-faux. La diffusion considérable de ce livre, son

meubles polyvalents

Société à responsabilité limitée au capital de 10.000.000 de francs

liste de nos concessionnaires et salle d'exposition

70, Rue de Wattignies, Paris 12e

NAT. 14-16

les mobilus M.P. meubles polyvalents, sont formés de "cellules types", elles se multiplient en volume pouvant former des meubles pratiques et esthétiques, équipés selon vos besoins et pouvant être placés en épi, solution vivante de cloisonnement.

Spécialement conçue pour vous permettre de personnaliser votre meuble, notre documentation pratique E vous sera adressée sur simple demande accompagnée de 150 frs en timbres pour frais d'envoi.

21 SEPIC

IMPORTANT : bien noter NAT. 14-16 au lieu de NAT. 14-18 comme indiqué sur notre publicité du 29 octobre

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
J.-J. Servan-Schreiber

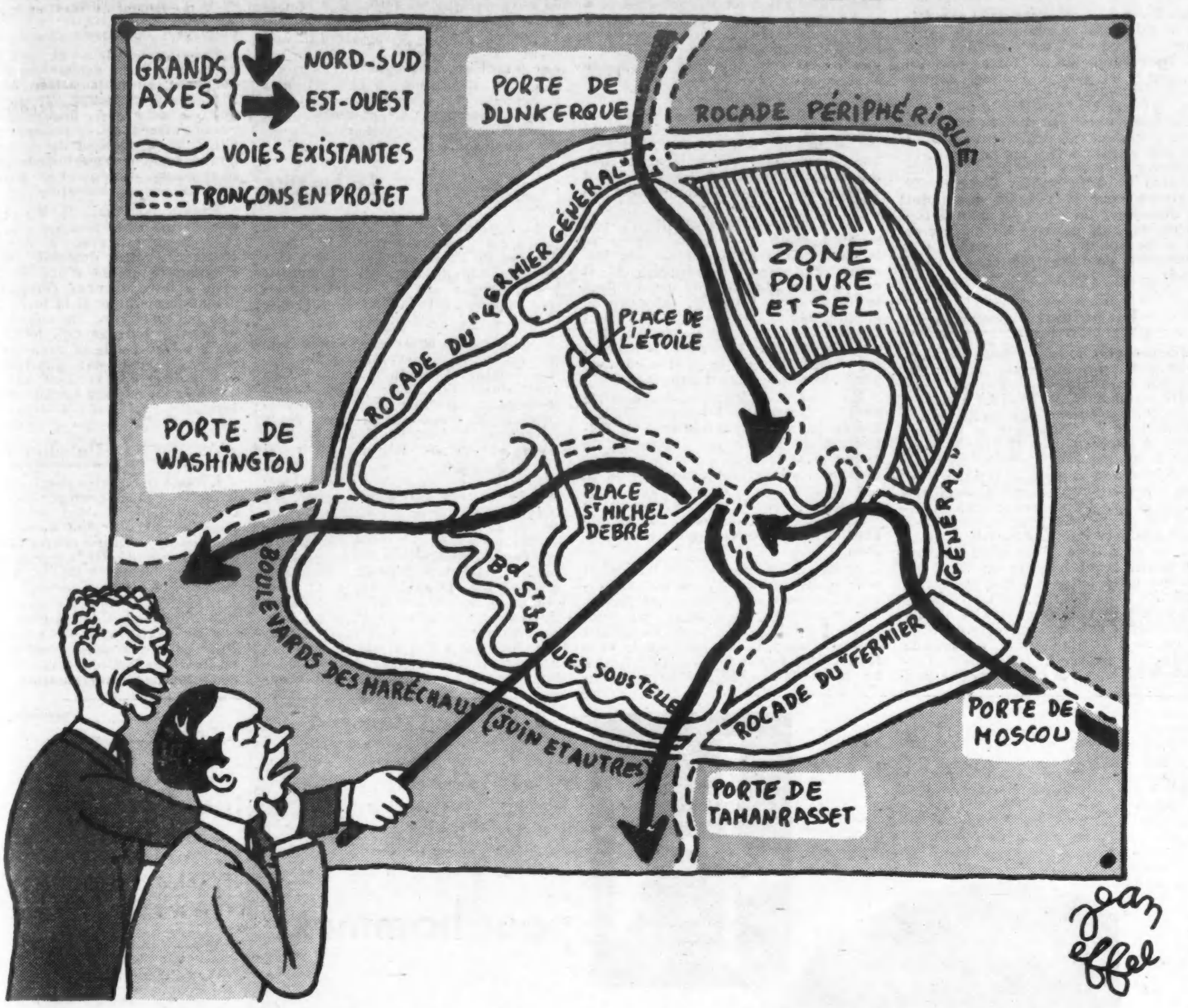
REDACTION
Rédacteur en chef :
Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e arrt). Tél. : ELY. 88-81.

ADMINISTRATION
Secrétaire général :
Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e arrt). Tél. : BAL. 19-80. (angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02.

VENTE AU NUMERO :
France et Algérie : 125 fr.
Maroc : 120 fr.

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

LES EMBARRAS DE PARIS



— Cette voie EST-OUEST ne doit pas couper notre artère NORD-SUD...
— Mais la fera-t-on passer par dessus ou par dessous ?

caractère en quelque sorte historique qui le feront considérer comme un témoignage sur notre temps, nous contraignent d'exiger une prompte rectification. Nous ne plaisantons pas. Ce qu'il a été possible à la maison Larousse de faire, la maison Plon voudra bien, nous l'espérons, y consentir de son plein gré. »

Il y a quelques semaines, pour avoir laissé passer une grossière calomnie dans la biographie de Léon Blum (cf. « L'Express » n° 432, p. 28), les éditions Larousse avaient dû présenter leurs excuses à la famille Léon Blum et faire rectifier, ou retirer de la vente, chacun des exemplaires qui avaient déjà été diffusés.

REVOLUTION DANS L'ALIMENTATION

● La semaine dernière, 800.000 Parisiens ont trouvé dans leur boîte à lettres un tract leur annonçant que les magasins « Vini-Prix » (170 points de vente) vendraient désormais « au prix de gros » toute une série de produits d'épicerie et d'entretien.

Les baisses annoncées sont de 10 à 20 % et les prix ne sont que légèrement supérieurs à ceux que les magasins Leclerc et Saveco pratiquent en province.

Quelques jours avant « Vini-Prix », les « Docks Lyonnais », le « Bazar de l'Hôtel de Ville » à Paris et les « Nouvelles Galeries », entre autres, annonçaient des baisses analogues.

Ces baisses n'ont qu'une relation lointaine avec celles que le gouvernement encourage, dans les commerces intégrés et les coopératives, par l'établissement de « circuits courts » du producteur au consommateur.

Par les baisses annoncées sur les produits de marque « prévendus » les grands magasins espèrent faire front — « même si nous devions vendre à perte pendant 18 mois », déclarait un directeur — contre l'imminence d'une double offensive :

— celle des magasins Leclerc, qui ouvriront leur « Centre Paris n° 1 » dans le courant de novembre ;

— celle, plus redoutable encore, de la firme américaine « Grand Union », qui va ouvrir dans la région parisienne un ensemble de 22 « supermarchés » alimentaires, représentant un investissement de 5 milliards.

« Le statu quo est mort », vient de déclarer le président d'une grande firme française. La réapparition de la concurrence va hâter les reconversions et bouleverser le commerce alimentaire français.

(*Suite de la page* 5)

dans les lettres de Pesquet. Cette lettre à Dahuron, notamment, me chiffonne. L'exposé des motifs qu'a M. Mitterrand de se faire pseudo-assassiner et que M. Pesquet expose complaisamment à son fermier Dahuron, me semble louche. Comme si cette lettre avait été dictée a M. Pesquet ; comme si cette lettre n'était pas tant destiné à être lue par le brave Dahuron qu'à être remise — au bon moment — à la police. Comme s'il s'agissait pour M. Pesquet non point de demander un coup de main à Dahuron mais de graisser les mâchoires du piège policier entre lesquelles il a l'intention de faire trébucher Mitterrand.

Un animal qu'on égorge

Encore plus louche : tous les journaux ont reproduit cette lettre. Aucun n'a mentionné que dans un « encadré », en haut, M. Pesquet a ecrit : « *Surtout, n'égarez pas cette lettre. Détruisez-la !* » Pourquoi cet « encadré » ? Parce que, peut-être, M. Pesquet n'est pas sûr que ça marche. M. Mitterrand a l'air à point, c'est sûr, mais supposons qu'un accident arrive et que l'ex-ministre (par exemple) ne passe pas chez Lipp. Tout s'écroule sauf que le gars Dahuron se balade avec une lettre mentionnant un attentat qui n'a pas eu lieu. Or, comme cette lettre n'a pas eté écrite *pour lui* mais *pour la police*, il serait imprudent — si le coup rate — qu'elle continuât d'exister. Autrement dit : si ça marche, la police en grande pompe ira retirer la lettre poste restante à Lisieux ; si ça ne marche pas, seul Dahuron pourra entrer en possession de la lettre et la brûlera.

Mais pourquoi donc — puisque Mitterrand est d'accord sur tout et a tout manigancé — cette prudence pesquetienne ? Pourquoi prévoir l'échec possible puisque la pseudo-victime est suspendue aux basques de M. Pesquet pour avoir le plaisir d'être pseudo-mitraillée par lui ?

Assez joué. Renversons ces propos Admettons que le scénario ait été monté par les productions X et Pesquet. Je dis que se déchirent les voiles. Je dis qu'il est facile à M. Pesquet de prévoir l'avenir puisque, sauf pépins, il le fabrique.

Je dis que si Mitterrand n'a pas monté le coup — et le seul exposé de la thèse de M. Pesquet sécrète lui-même son effarante absurdité — il n'a pas non plus accepté que Pesquet le lui propose. En effet, l'absence de précautions d'un Mitterrand ayant l'initiative de la combine deviendrait, dans le cas d'un Mitterrand acceptant cette initiative de la part d'un Pesquet, tout simplement fabuleuse.

En bref : si Mitterrand monte le coup et le propose à Pesquet, il s'entourera de mille précautions. Si Mitterrand ne monte pas lui-même le coup mais l'accepte, venant de Pesquet, ces précautions centupleront. Je dis donc que dans l'un ou l'autre cas, une complicité Mitterrand-Pesquet ne résiste pas une minute au simple exposé des faits tels qu'ils se déroulèrent.

Je dis enfin que la question n'est pas de savoir ce que faisait M. Mitterrand square de l'Observatoire, mais très exactement de comprendre comment il y fut amené. Voici un animal qu'on égorge. Au moment où le couteau va lui trancher la jugulaire, il a un mouvement. Tel que l'arme s'enfonce pile dans la veine. Vous en concluez que l'animal était consentant.

Mais élargissez votre réflexion : pourquoi justement cet animal ? Qui l'a distingué dans le troupeau ? Qui l'a amené sous le couteau ? Et comment ? Et pourquoi ? Je ne donne pas cher, si vous vous posez ces questions, de votre première conclusion et il m'étonnerait que vous illumine la thèse du boucher : « L'animal était là, c'est donc qu'il était d'accord pour s'y trouver ».

Le bouclier

A ce point de l'affaire, M. Aydalot, procureur général près la Cour d'Appel de Paris, adresse — aux fins de demande de levée de l'immunité parlementaire de M. Mitterrand — une requête au Président Monnerville et aux membres du Sénat.

On demande la levée de l'immunité parlementaire afin d'autoriser un juge d'instruction à inculper. La loi est en effet ainsi faite qu'un parlementaire ne peut être inculpé pour un fait (délit ou crime) commis au cours de la durée de la session. Sauf, évidemment, en cas de flagrant délit. Si M. Mitterrand, par exemple, s'était promené avec un revolver sous l'aisselle — comme cela arrive à de nombreux députés — et pour corser la fameuse plaisanterie du square de l'Observatoire avait, pour rire, abattu ce farceur de Pesquet, la levée de l'immunité parlementaire du sieur Mitterrand eût été automatique. En l'occurrence, le sénateur de la Nièvre n'a descendu personne et c'est au nom de l'article 222 du Code pénal relatif à « l'offense à magistrat » que le Sénat est prié de lui ôter des mains le bouclier de l'immunité. Primo, François Mitterrand n'a pas donné à la police le nom de Pesquet considéré comme l'un des agresseurs. Secundo — et selon les termes de la requête — il aurait dirigé les recherches de la police sur de fausses pistes.

Si j'étais juriste — ce qu'à Dieu ne plaise ! — je me demanderais d'abord comment, en cette affaire, se situe l'outrage à magistrat. Je m'aviserais qu'il se situe dans une situation purement rétrospective puisqu'on reproche à M. Mitterrand de ne pas avoir donné le nom d'un individu maintenant connu de tous et — paradoxe ! — à la propre initiative de celui-ci.

Ensuite, si j'étais M. Mitterrand, je déclarerais avec bon sens au procureur mon infirmité à comprendre comment cette demande de levée d'immunité suivie d'une inculpation peut « faire avancer l'enquête ». Je demanderais donc si la levée d'immunité parlementaire me concernant est le dernier barrage qui, levé, permettra à la justice de se ruer sur le coupable ou bien une punition qu'on m'inflige et un excellent moyen pour épingler au passage un adversaire politique.

Un chef-d'œuvre

L'immunité parlementaire ayant été inventée afin de protéger les élus contre toute intervention arbitraire du pouvoir exécutif doit constituer une protection *politique* contre l'arbitraire gouvernemental. Or, « l'affaire » n'est-elle pas politique ? Elle n'est rien que cela.

Lisez maintenant la requête du procureur général. Un vrai chef-d'œuvre: que M. Mitterrand s'y associe et le voilà coincé. Il souscrirait en effet à un texte rédigé de telle façon qu'il constitue une condamnation préalable

sur le fond et se passerait autour du cou une corde tressée pour le pendre.

La singulière requête ! On reproche à M. Mitterrand « l'outrage à magistrat ». Bien. Mais s'agit-il de magistrats de l'ordre judiciaire ? Point du tout ! Tout au long de la requête, c'est le seul commissaire Clot qui s'estime outragé, alors que M. Mitterrand s'est trouvé confronté à toute la machine judiciaire.

Si l'on admet que M. Mitterrand a berné l'ensemble de la justice, il est très étrange que seul un commissaire de police ait éprouvé l'offense et que l'affaire — à ce point précis de son développement — prenne l'allure d'un règlement de comptes « Police contre Mitterrand ».

La Police — plus que la Justice — est admirablement présente en cette affaire. Tellement présente qu'on ne résiste pas à poser ces quelques questions :

1) Le Préfet de Police n'aurait-il pas reçu le samedi 17 octobre des renseignements précis sur « les révélations » ultérieures de Pesquet ?

2) Des photocopies des deux lettres de Pesquet ne lui auraient-elles pas été communiquées par l'un de ses prédécesseurs « obligeant » ?

3) Cela n'expliquerait-il pas ses déclarations surprenantes lors d'une partie de chasse le dimanche 18 octobre ?

4) Le Préfet de Police a-t-il transmis au juge d'instruction les informations qu'il répandait avec assurance, à qui voulait l'entendre, trois jours avant « les révélations » de Pesquet ?

5) La reconstitution ayant eu lieu le lundi soir 19 octobre, le commissaire Clot n'était-il pas lui-même au courant ? Dans le cas contraire, ne se sent-il pas « outragé » aussi bien par le silence de son chef que par celui de M. Mitterrand ?

Chat échaudé...

La singulière requête ! Elle reproche à l'ex-ministre de l'Intérieur de ne pas avoir livré le nom de son agresseur et d'avoir orienté les soupçons sur de fausses pistes. Deux griefs selon la requête :

> 1) « *M. Mitterrand (...) ajouta encore qu'il n'avait aucun soupçon quant à la personne même de ses agresseurs.* »
>
> 2) « *Mais rappela, cependant, seul élément positif par lui donné d'orienter l'enquête, qu'en juin 58, il avait été amené à faire interpeller deux individus qui l'avaient suivi en voiture dans des conditions suspectes.* »

Au premier, M. Mitterrand répondra une fois de plus qu'il n'a pas donné le nom de Pesquet parce qu'il considérait que le ci-devant lui avait sauvé la peau. A moins de « préjuger le fond », une justice sereine devrait entendre cet argument. La requête se bouche les oreilles.

Le second grief (les fausses pistes) est faux, est *un faux* : M. Mitterrand n'a jamais déclaré qu'il soupçonnait ses suiveurs de l'année précédente (c'est en effet de cela qu'il s'agit) de l'avoir attaqué square de l'Observatoire. Il a simplement déclaré au cours de sa déposition que, l'année précédente, il avait été suivi par trois individus mais n'a pas ajouté que ceux-ci, à son avis, étaient ses agresseurs d'octobre 59.

Entre ce qu'assure la requête et ce qu'a dit M. Mitterrand, il n'y a donc pas un cheveu mais un abîme. La police « outragée » le franchit d'un élan et sur deux griefs en fabrique un, *faux*, pour asseoir la base juridique de l'inculpation. Qu'après cela, M. Mitterrand n'ait pas estimé cette requête inadmissible (où le mot bondir — M. Mitterrand « n'avait eu que le temps de « bondir » hors de sa voiture » — est mis entre guillemets, lesquels préjugent le fond ou je ne m'y

(A.P.)

M. ROBERT PESQUET ET SA MITRAILLETTE.
« L'hiver, je la ramène à Paris. »

connais pas !) laisserait supposer chez lui un goût morbide pour les guet-apens. Un, ça va... Deux, c'est trop. Chat échaudé craint l'eau tiède. Permettez que désormais le chat tâte l'eau du bout de la patte, ô policiers « outragés » !

JEAN CAU.

P. S. — J'oubliais de signaler que devant la 9e Chambre — l'affaire est en cours — un certain Pesquet avait déposé une plainte contre un certain Dahuron pour non-remboursement de quelque chose comme trois millions. Or, tout récemment, un certain Pesquet a demandé un certain service à un certain Dahuron. Celui-ci le lui a rendu. En échange de quoi ?

GOUVERNEMENT

Un succès retentissant

● ***De l'Est à l'Ouest, la politique algérienne du général de Gaulle vient de faire l'unanimité. Le monde entier est pour l'autodétermination. Alors, la guerre va-t-elle cesser ?***

APRES l'unanimité française, voici l'unanimité internationale : le monde entier — *y compris le F.L.N.* — est désormais d'accord sur la politique algérienne d'*autodétermination*.

Successivement, le président Eisenhower, le président Bourguiba, les ministres des neuf Etats indépendants de l'Afrique s'étaient prononcés pour une telle politique. Soudain, et le jour même du cinquième anniversaire de l'insurrection algérienne, M. Krouchtchev s'y est, à son tour, spectaculairement rallié.

Le succès diplomatique français est retentissant. L'octroi aux Algériens du droit à l'autodétermination est le fruit d'une décision française, même s'il peut être considéré aussi comme une conquête des insurgés. Il y a plus : en un sens on peut dire que M. Krouchtchev est allé au-delà des propos de MM. Eisenhower et Bourguiba en rappelant « les liens étroits » qui existent entre l'Algérie et la France, ce qui peut signifier que les Russes comprennent qu'une solution spécifique doit être trouvée au conflit algérien — solution à laquelle les guerres coloniales classiques n'offrent pas de précédent. Il est donc bien normal qu'on se soit vivement réjoui, en France, d'un redressement diplomatique qui, jusqu'à ces derniers jours, n'avait jamais débordé le cadre du monde occidental.

A l'intérieur même du monde occidental, ce redressement était constamment fonction, sur le plan africain, de la position soviétique : les Occidentaux ne voulant pas risquer de projeter vers l'Est communiste les Africains déçus par une solidarité trop étroite de l'Ouest avec la France. Aujourd'hui une surenchère est supprimée. Il n'y a plus que le fond du problème qui compte.

Comment les Russes en sont-ils arrivés à cette position ? Les explications officieuses sont nombreuses. Dans une conjoncture de détente et de conférences au sommet, l'intérêt soviétique de séparer le général de Gaulle du chancelier Adenauer est évident. Mais à l'intérieur même de cette perspective, pourquoi des précisions sur l'Algérie ? Les bons rapports entre le Chef de l'Etat français et l'ambassadeur d'U.R.S.S. à Paris, M. Vinogradov, font penser que la transmission des thèses françaises à Moscou a été faite de la façon la plus favorable possible. Si favorable, qu'un moment le Quai d'Orsay a cru pouvoir penser que Russes et Américains nous aideraient à remettre à l'an prochain le débat aux Nations Unies. Il apparaît que cela doive être exclu. En revanche, on a obtenu un important « acte d'amitié ».

Un coup d'arrêt

Encore fallait-il que cet acte coïncidât avec les intérêts russes. Sur le problème algérien, l'U.R.S.S. a toujours été nuancée. Anticolonialiste par principe, elle ne s'est décidée à apporter un soutien réel à la cause des nationalistes africains qu'à partir de la conférence de Bandoeng, en 1955. C'était aussi l'époque où la lutte du Viet Minh avait orienté vers la Chine les regards de tous les insurgés africains. Mais même après cette période, les Russes ont fait preuve de beaucoup de circonspection à propos de la situation nord-africaine. Les plans de pénétration méditerranéenne qu'on leur prêtait exigeaient une lutte au Moyen-Orient contre les Anglo-Américains et un maintien de la France sur les rivages africains de la Méditerranée. Cela est devenu de plus en plus vrai au fur et à mesure que l'on croyait voir l'Amérique s'installer dans la Tunisie et le Maroc indépendants et au fur et à mesure que M. Vinogradov entretenait l'espérance qu'un général de Gaulle « neutraliste » reviendrait au pouvoir. L'attitude soviétique a changé lorsque M. Vinogradov — comme n'importe quel gaulliste de gauche — considéra s'être trompé. Mais aujourd'hui il est arrivé à persuader, semble-t-il, M. Krouchtchev, qu'on peut faire beaucoup avec le général de Gaulle, en tête à tête, en le traitant d'égal à égal, ce que le dernier tome des « Mémoires » peut très bien confirmer.

Au demeurant, quels étaient les risques de M. Krouchtchev en approuvant l'autodétermination ? On les dit complètement nuls puisqu'il vient de recevoir d'habiles félicitations du mi-

→

HARLEY
8, bd de la MADELEINE, PARIS-9e
PARDESSUS EXCLUSIFS ANGLAIS - ITALIENS
CASHMERE MORBROOK - ZEGNA
HUDSON - HARRIS - CROMBIE
KELLS - HOMESPUN - DONEGAL
Depuis 29.500 francs

STENCIL ÉLECTRONIQUE
L'ELECTRO-REX reporte électroniquement tout document sur un stencil plastique. Le moindre détail, la couleur la plus pâle, tout vient automatiquement.
Placez l'Electro-stencil sur un simple duplicateur, et il produit des milliers de copies conformes. Qu'elle soit la dixième ou la dix millième, chaque copie est une vraie copie, et elle ne coûte que 1 fr. 40.
Demandez COLOS-REX-ROTARY, 29, rue Miguel-Hidalgo (19e). BOT. 10-60.
Communiqué.

HOLMES
Premières notes d'Automne
AUTO-COAT, PARDESSUS, IMPERMÉABLES, CUIR ET DAIM, COSTUMES ET ENSEMBLES SPORT.
22 AV. VICTOR HUGO - PARIS - PAS. 57-05

nistre des Affaires étrangères du G.P.R.A. En effet, M. Lamine Debaghine a déclaré qu'il ne pouvait que remercier le Chef du gouvernement soviétique pour « ses bonnes intentions ». En fait, les risques existent. Car au-delà du problème algérien, le discours de M. Krouchtchev constitue un coup d'arrêt à tout un mouvement africain et asiatique, soutenu par la Chine, entretenu par les progressistes africains et qui commençait à forger au sein même du F.L.N. une génération d'intellectuels anti-Occidentaux.

Le G.P.R.A. n'a pas accepté sans difficultés l'autodétermination. La mystique de rupture avec tout ce qui fut colonisateur et ce qui reste occidental a été nourrie par l'espérance qu'avec l'aide de la Chine et de la Russie, des Etats africains et moyen-orientaux, un embrasement général, ou en tout cas une épreuve de force, finirait bien par imposer à la France une capitulation complète. On peut dire que de ce point de vue, M. Krouchtchev a aidé les éléments politiques et constructifs du G.P.R.A., mais aussi, en montrant qu'il pouvait y avoir accord entre les deux blocs sur des solutions de compromis et de transition, il a corrigé un véritable « mouvement de l'histoire ». Si ce discours n'est pas qu'une tactique provisoire, il faudra le considérer comme un fait important pour l'avenir de convulsions que menace d'être l'évolution du monde sous-développé.

Cela dit, et pour la France, il faut bien voir ce que cela représente. Voici le gouvernement français emprisonné dans ses bonnes intentions, et, somme toute, déterminé par ses succès diplomatiques. Nous avons suscité dans le monde une attente. Rien n'est plus contraignant, et plus engageant, que le succès qui vient d'être obtenu : nous sommes condamnés à réaliser au plus tôt ce sur quoi nous avons sollicité l'accord général. Il y a même toutes les chances pour que nous parvienne, au début décembre, depuis les Nations Unies, une « recommandation » qui, tout à la fois, nous félicitera et nous tracera la voie à suivre : parler avec l'adversaire.

Car ce qu'on attend de nous, c'est la paix. Les Russes comme les Américains ont appuyé l'autodétermination en tant que moyen honorable de parvenir à la paix. Or, quelles sont les chances actuelles d'un cessez-le-feu ?

Attendre l'O.N.U. ?

Disons d'abord qu'il n'y a pas actuellement de *vrais* contacts avec les leaders nationalistes. Il n'y a aucun pourparler *réel*. Sans doute l'absence de contacts n'est pas imputable au seul gouvernement de la France. C'est l'avis de personnalités françaises, américaines, tunisiennes et marocaines. On arrive mal, jusqu'à maintenant, à comprendre, et à admettre, qu'un émissaire algérien ne prenne pas la responsabilité — ne fût-ce que pour en avoir le cœur net — de s'entretenir avec un ambassadeur de France. Avant de se résigner à ce geste, qui blesse leur orgueil, les Algériens paraissent préférer céder à une « recommandation » de l'O.N.U., qu'ils attendent, plutôt qu'à une invitation du général de Gaulle — laquelle ne leur est pas directement adressée. Mais le discours de M. Krouchtchev peut les inciter à prendre des risques politiques en diminuant leur méfiance : c'est le monde tout entier que nous avons désormais intéressé à la régularité de la procédure d'autodétermination.

Mais la France, elle, n'a aucun intérêt à attendre une recommandation de l'O.N.U., au contraire. Que fait-elle pourtant ? On a élaboré des plans de cessez-le-feu : l'un a été établi par le général Challe, d'après le canevas étudié au temps du général Salan ; l'autre a été établi par les services de M. Delouvrier. Les deux plans sont, paraît-il, fort différents. Tout cela montre-t-il que l'on s'attend à l'éventualité d'un cessez-le-feu prochain ? Plusieurs faits indiquent que non.

Le gouvernement français sait avec précision quels sont les obstacles à une rencontre. Rien n'est fait pour triompher de ces obstacles. La situation politique intérieure contraint même notre diplomatie à des initiatives embarrassantes : ainsi, il y a 15 jours, le prince Moulay Hassan entendait revenir à Paris pour achever une première mission dont les résultats lui avaient paru encourageants. On l'a respectueusement prié d'attendre encore quelque temps (il ne sera de retour à Paris que cette semaine), sa présence pouvant faire croire à des « bons offices » dans une période troublée. Il ne s'agissait pas, bien entendu, de « bons offices » pour une négociation. Il s'agissait d'une mission de bonne volonté, comme celle proposée par Bourguiba, pour vaincre les résistances de forme opposées de part et d'autre aux pourparlers.

Le double référendum

Toujours pour des raisons « intérieures », le gouvernement a abandonné le projet de libération des ministres algériens détenus à l'île d'Aix. Ce projet avait reçu l'accord de principe du général de Gaulle qui y voyait à la fois le moyen d'accroître l'autorité algérienne du Roi du Maroc (à qui les ministres avaient été « dérobés ») et le moyen de mettre au pied du mur, sur place, et sans problème de forme, des interlocuteurs pour le cessez-le-feu.

Enfin on vient de rendre publique

(Keystone)

M. VINOGRADOV, AMBASSADEUR DE L'U.R.S.S.
Entre l'Elysée et le Kremlin.

l'innovation du double référendum — ce qui est une singulière histoire. Le Président de la République avait offert aux Algériens de choisir entre trois options : francisation, sécession et association. Les juristes ont fait remarquer qu'un référendum ne devait appeler que deux réponses possibles : oui ou non. On doit proposer une alternative ; non un triptyque. Qu'adviendrait-il, dit-on, si les Algériens se prononçaient en proportions à peu près égales pour chacune de ces trois solutions ?

L'usage, ici, fait probablement force de loi car il n'apparaît pas que les inconvénients seraient beaucoup moindres si les Algériens se prononçaient en proportions à peu près égales en faveur de deux solutions. Mais enfin, admettons que la vraie difficulté ait résidé dans la définition du référendum par le droit international. On a alors décidé d'instituer un référendum en deux temps pour se débarrasser, dans une première phase, de l'une des trois options. Par quoi fallait-il commencer ?

Certains hauts fonctionnaires ont proposé que la première consultation ait lieu sur le désir des Algériens de se prononcer *pour ou contre la francisation*. Cette proposition a été abandonnée parce qu'il n'y a pas, à l'heure actuelle, de neutralité possible en cette matière, de la part de l'Armée d'Algérie. Cela aurait conduit les passions, tant à Alger qu'à Paris, à leur paroxysme. Pour l'obtention d'un cessez-le-feu, c'était la solution la plus adroite. Mais ceci explique peut-être cela ?

En tout cas, on a préféré, pour le premier référendum, faire se prononcer les Algériens sur la sécession : « Voulez-vous votre avenir avec ou sans la France ? », telle est la question qui sera posée en premier. « Une fois cette solution écartée — comme l'affirment les dernières instructions de M. Debré à M. Delouvrier — par les Algériens eux-mêmes, le choix qu'ils auront à faire du statut futur d'une Algérie liée à la France sera un tout autre problème. » Ces mêmes instructions (1) invitent les autorités responsables à « tout mettre en œuvre » pour que le « libre choix des esprits » se fasse contre la sécession, mais à interdire que l'on puisse prendre officiellement parti pour ou contre les deux autres options du second référendum : francisation ou association.

Ce double référendum est, somme toute, conçu comme si l'Algérie se trouvait dans le même état que l'Afrique Noire. On prétend faire en sorte que les Algériens s'en remettent à la France, ou plus exactement au général de Gaulle, pour leurs institutions, quitte à évoluer par la suite. Dans l'Afrique Noire en paix, on a accepté le risque d'une Guinée séparatiste. Faut-il croire que dans l'Algérie blessée, on accepte le risque de la sécession ?

Une impitoyable lumière

Si, demain, le F.L.N. acceptait ce projet, qu'arriverait-il ? Il se convertirait en rassemblement politique et pourrait en principe participer librement à la compétition électorale. Mais du fait que l'on a associé la mystique de l'indépendance à la sécession, on a sentimentalement valorisé l'indépendance et permis au F. L. N. de dire aux Algériens qu'un seul choix leur est laissé : être des idéalistes déraisonnables ou des renégats calculateurs. Le choix est fait d'avance et *on le sait*. Qu'est-ce donc que tout cela signifie ? Que la France a confiance dans le plan de Constantine ? Les ultras ne sont pas de cet avis qui, par la voix de M. de Sérigny, redoutent le pire en cas de libre consultation.

Mais alors, comment croire que nous acceptions en Algérie les risques d'un résultat guinéen ? L'Algérie n'est pas la Guinée, les liens ne sont pas les mêmes, les intérêts réciproques par trop différents. Comment ne pas arriver dans ces conditions à douter qu'on veuille, à Paris, une consultation libre ou plutôt qu'on fasse tout pour obtenir un cessez-le-feu ? Car le raisonnement qui nous saute aux yeux, on peut être certain que le F.L.N. l'a fait et qu'il n'acceptera pas le cessez-le-feu sur ces bases...

Tout cela devient de plus en plus complexe et ténébreux. On voudrait pouvoir enfin y voir clair. On veut espérer que mardi prochain, au cours de sa conférence de presse, le président de la République va restituer aux mots leur sens et qu'il se décidera à profiter de ses victoires diplomatiques pour faire passer dans les actes la politique qu'il a annoncée.

Car, encore une fois, nos succès internationaux ont projeté sur le conflit algérien une impitoyable lumière, sous laquelle l'observation devient de plus en plus exigeante. Et l'autodétermination n'a de sens que s'il y a d'abord la négociation et la paix.

JEAN DANIEL.

(1) Notons en passant que ces instructions établissent la réalité « d'exactions » — réalité dont la description par certains journaux leur a valu des poursuites.

En exclusivité, cette semaine dans

TELE MAGAZINE

CARNETS DE RUSSIE

de Léon ZITRONE

« M. Krouchtchev à la Télévision, c'est une addition de la densité humaine de Souplex dans « Les 5 dernières minutes », de la jovialité de Tchernia dans « La boîte à sel », de la faconde spirituelle de Darget dans le catch, avec une bonne dose de Desgraupes pour la logique de l'exposé... »

En vente partout dès mercredi : 75 francs

Centre Universitaire d'Etudes juives

Conférence inaugurale

par M. Léon Askenazi (Manitou)

sur « PHILOSOPHIE et MIDRACH »

avec la particip. de MM. les Professeurs du Centre Universitaire d'Etudes Juives

Mercredi 11 novembre à 18 h. 30

6, rue Lalande

au siège de l'Union des Etudiants juifs de France

DEVANT LE GÉNÉRAL DE GAULLE, LES GÉNÉRAUX SALAN, NOIRET, ZELLER ET LAVAUD.
« Les militaires vont être sensibles à sa prestigieuse publicité... »

(Agip)

ENTRETIEN

Un général parle de l'Armée

Que veut l'Armée en Algérie ? Doit-on la redouter ? Peut-on, au contraire, compter sur sa discipline ? Et jusqu'où ? Voici, à ces questions, posées par Jean Daniel, les réponses d'un général d'active, libéré de ses obligations militaires.

J. D. — Le nouveau message du général de Gaulle aux Forces Armées est considéré comme un rappel à l'ordre qui, en même temps, paraît revenir sur la politique du 16 septembre. D'où un certain malaise et une inquiétude. Quel est votre avis de militaire, sur ce point, mon général ?

LE GÉNÉRAL. — En langage militaire, le récent message du Président de la République, chef des Forces Armées, ne peut être considéré comme un rappel à l'ordre. C'est, à mon avis, à la fois une confirmation et une caution. Peut-être le général de Gaulle a-t-il pensé que les déclarations du général Weygand et du maréchal Juin étaient de nature à jeter un certain trouble dans les esprits. Il lui incombait, dans ces conditions, de préciser à l'intention de l'Armée qu'une politique avait été adoptée « sous sa responsabilité » et « en connaissance de cause ».

Le général de Gaulle dit en substance ceci : *« Je prends ces affaires en main, j'en ai la responsabilité, c'est moi qui décide, vous, militaires, n'avez qu'à obéir et aussi, et surtout, vous n'avez pas de souci à vous faire. »* Pour un militaire, c'est très important : c'est la caution du chef. L'Armée que je connais, dans sa majorité, est satisfaite d'un tel langage et d'un tel ton. S'il a été troublé un moment, un officier, après avoir lu le message du général de Gaulle, se dit normalement : *« Bon. Bien. Rien n'est changé. Le chef suit sa ligne, il sait où il va, c'est lui qui a les informations et la responsabilité et je suis rassuré. »* Le général de Gaulle, qui connaît bien la psychologie militaire, administre ainsi un véritable calmant moral.

— Admettons donc que d'un point de vue uniquement tactique, les commentaires du message aient opéré un léger retrait politique. Cela voudrait dire qu'on craint des résistances de l'Armée. Où se situent ces résistances ? On dit que dans sa partie active, l'Armée serait hostile au général de Gaulle.

LE GÉNÉRAL. — C'est un fait qu'il y a eu un antigaullisme dans l'Armée et il est vraisemblable qu'aujourd'hui encore survit chez certains une hostilité née du schisme Pétain-de Gaulle. Le traumatisme causé par ce schisme a été considérable. Mais cela n'a plus une importance aussi grande qu'il y a une dizaine d'années, en tout cas ce ne peut pas être désormais un facteur déterminant.

Depuis le schisme Pétain-de Gaulle, il n'est rien que l'Armée française craigne davantage que la division. Tout mouvement venant de son sein réclame donc l'unité complète.

Mais il y a eu, ce qui est beaucoup plus décisif, le 13 mai 1958. L'hostilité à de Gaulle peut être expliquée chez certains par le fait qu'on s'écarte d'une politique algérienne préconisée le 13 mai. Cela veut dire qu'une petite partie de l'Armée est devenue ouverte à la politique et croit devoir prendre des positions. Nous y reviendrons tout à l'heure. Ce qui me paraît essentiel, c'est d'affirmer que la crise politique de l'Armée française est superficielle. Ce n'est pas elle qui a permis le 13 mai. C'est autre chose, c'est la crise d'autorité.

Le vertige

— Vous voulez dire que, dans son ensemble, l'Armée n'a pas de politique algérienne ?

LE GÉNÉRAL. — Je veux dire que le 13 mai s'explique essentiellement par la décomposition de l'Etat, l'instabilité gouvernementale, la décolonisation anarchique, etc., toutes choses qui ont été dénoncées partout et d'abord chez vous. Ce 13 mai était prévu, annoncé, attendu par tous les maîtres à penser de l'époque et en particulier les vôtres. L'Armée en opérations, qui ressentait plus qu'aucun autre corps de l'Etat la crise d'autorité, devait fatalement y participer, sollicitée comme elle l'était par les hommes politiques. Les militaires ont besoin d'être commandés et d'être obéis ; quand ils ne le sont plus, alors c'est le vertige.

Je pense donc que si l'unité de l'Armée a été possible pour un mouvement qui avait reçu l'assurance d'être légalisé et qui luttait contre une crise d'autorité, je crois que cette unité est impossible pour une insurrection sans espoir et qui aurait pour but une crise de régime, aujourd'hui que l'autorité désirée est rétablie. Car qu'ils aient été antigaullistes ou non, les militaires ont désiré de Gaulle. Encore une fois, on a rétabli le chef et un officier, même activiste, comme vous dites, ne peut pas s'empêcher de faire le raisonnement bien connu dans l'Armée : *« Je ne suis pas plus intelligent que de Gaulle, je ne suis pas plus patriote, je ne suis pas plus renseigné, donc, j'obéis même si ça ne me plaît pas. »*

La subversion

— Vous estimez donc comme faux ce qui a été dit sur les jeunes cadres de l'Armée et les problèmes posés par ces cadres ?

LE GÉNÉRAL. — Je ne dis pas que cela soit faux et je n'ai d'ailleurs pas toutes les données pour apprécier l'intensité de ce nouveau problème. Mais je peux vous faire part d'une conviction née de mon expérience militaire : un jeune officier ne s'échappe de l'univers hiérarchisé et discipliné de la tradition que dans la mesure où il est encouragé, cautionné. C'est exactement comme le résistant.

Le résistant ne résiste que dans la mesure où il y a derrière lui un soutien, devant lui un chef. Sans masse et sans chef, il n'y a rien. Les jeunes cadres dont vous me parlez n'auraient rien fait et ne feront rien sans caution et sans ordres. Pendant le 13 mai, si le général Salan n'avait pas eu la quasi certitude du succès avec de Gaulle et si les états-majors n'avaient pas eu l'accord du général Salan, les activistes militaires, effrayés par la division de l'Armée et l'illégalité, n'auraient rien tenté.

L'Armée française est une vieille armée, aux traditions anciennes et vigoureuses. Elle est conservatrice, voire réactionnaire ; mais, de ce fait même, n'a aucune vocation pour le pronunciamiento, l'aventure sud-américaine. La crise ne peut arriver que quand il y a désordre dans la hiérarchie, troubles à la tête ; en ce cas, les jeunes, à la condition de se savoir suivis et cautionnés, peuvent prendre des initiatives. Mais lorsque, comme maintenant, l'ordre hiérarchique règne, que tous les chefs suivent du haut en bas de l'échelle, la position de franc-tireur est inconcevable dans l'Armée et dans l'Armée française surtout.

— Si la crise d'autorité est en effet le problème essentiel, elle a néanmoins donné naissance ou favorisé une politisation qui n'a pas disparu...

LE GÉNÉRAL. — Ce que vous appelez « politisation » de l'Armée a été en effet favorisé par le 13 mai. Mais la cause essentielle de ce que j'appellerai, moi, une sensibilisation à la politique, il faut la trouver dans les théories de l'action psychologique dont on a tant parlé ces derniers mois. Là, il y a un problème sérieux.

Vous savez ce qu'il en est : dans les difficultés d'une guerre particulière que l'on déclare subversive, une doctrine a été conçue pour répondre à la subversion par la subversion. Cette doctrine est contraire à la vocation militaire française et elle doit disparaître, en tout cas, sous la forme où elle est aujourd'hui défendue. Elle a conduit à deux faits également déplorables : le premier, faire de l'ennemi de l'intérieur un ennemi principal. A force de le rechercher on risque de le fabriquer dans la sincérité la plus complète. Vous connaissez l'histoire. La guerre subversive, c'est la primauté à l'action psychologique, en ce cas l'échec ne s'explique que par la trahison et c'est à Paris qu'on perd les batailles d'Algérie. Cela peut mener très loin, puisque, en toute logique, il faut gagner à Paris pour vaincre à Alger...

La seconde conséquence, c'est que cela met fin au silence traditionnel de l'Armée. Or, c'est du silence que découle la véritable autorité de l'Armée et même son rôle essentiel qui est de constituer un volant régulateur de la vie nationale. Pour ma part, je suis partisan d'imposer un silence total aux généraux en activité et d'exercer le plus strict des contrôles sur leurs directives. (Personnellement, je suis même partisan de la suppression du droit de vote pour les militaires, mais cela nous entraînerait trop loin.)

En tout cas, la grande période d'influence de l'Armée française est venue au temps où elle était apolitique et silencieuse. Jamais l'autorité de l'un de nos chefs d'après guerre n'a égalé celle d'un Joffre, d'un Foch, d'un Castelnau — ces hommes qui sont restés muets toute leur vie durant.

Deux mystiques

— Les jeunes théoriciens militaires estiment que les conflits modernes seront ou atomiques ou subversifs, et qu'en conséquence on n'échappera pas à la nécessité

→

GENTLEY
Tailleur
QUINZAINE SPÉCIALE DU PARDESSUS
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58

→

de s'adapter. Le problème n'est-il pas alors plutôt de fixer l'idéal au nom duquel se fait la réponse à la subversion ? On peut être politiquement en désaccord avec eux — ce que je suis — mais techniquement ?

LE GÉNÉRAL. — Je ne suis pas du tout de cet avis. La subversion n'est pas un fait nouveau. A quelques degrés, toutes les guerres ont toujours été plus ou moins subversives. Les théories auxquelles vous faites allusion sont des constructions intellectuelles dangereuses en ce qu'elles débordent de beaucoup le cadre de la réponse à une subversion.

La subversion a existé de tous temps. Elle a existé sous la Révolution française, sous les guerres de religion, dans toutes les guerres où il y avait un idéal qui animait les nations. Elle existe des deux côtés aujourd'hui, elle existe aussi bien du côté américain que du côté russe. Elle existe même du côté français dans une certaine mesure. Tous les Etats font de la subversion quand ils veulent imposer leur point de vue, et en particulier quand il y a guerre.

En ce moment, dans le monde, en gros, nous avons affaire à deux mystiques importantes : la première, la mystique communiste, est peut-être en perte relative de vitesse. La seconde, est encore vigoureuse. C'est la fameuse émancipation des pays colonisés et l'idée de libération qui anime ces pays. La subversion est l'arme principale de ces deux mystiques, évidemment. D'une certaine façon, au début du XIXe siècle, les chrétiens ont fait de la subversion pour se libérer du joug turc. Mais j'ai toujours considéré que la subversion, pour répondre à la subversion, était à la fois dangereuse et inefficace. La réponse, quand on lutte pour un idéal, c'est le rayonnement de cet idéal, c'est l'affirmation des valeurs. La peur de la subversion implique un complexe d'infériorité qui m'a toujours froissé dans mes sentiments les plus profonds, c'est le recours aux armes de l'ennemi, la volonté d'adopter son idéal, et même au fond la reconnaissance que la mystique que l'on nous oppose est supérieure.

Et d'ailleurs, je vais vous dire : lorsqu'on en arrive à se renier pour combattre, c'est que quelque chose ne colle pas. La peur de la subversion, c'est un reniement des valeurs militaires françaises. Même sur le plan le plus local, comment le justifier aujourd'hui ? En réfléchissant, on s'aperçoit que même les justifications sordides données à la peur de la subversion pour imposer la francisation révélaient le caractère erroné de cette politique. Aujourd'hui, avec l'autodétermination, la mystique de la liberté, nous n'avons plus à craindre la subversion de l'adversaire. La force de l'idée est supérieure à tout et il est bien que ce soit une idée française.

Qui est promu ?

— Là, nous revenons au danger de la minorité « activiste » qui, soutenue par une masse et des chefs conformément à votre thèse, choisit la francisation à outrance.

LE GÉNÉRAL. — En effet, une partie décisive se joue à l'heure actuelle. Je dis simplement que je suis optimiste, alors que je ne l'étais pas il y a encore quelques semaines. Je crois que la partie va être gagnée. Je suis impressionné par la politique militaire du général de Gaulle et du ministre des Armées.

Tout cela ne peut s'apprécier que du dedans de l'Armée, et en particulier les mutations dans le haut commandement.

Qui est promu ? Ce ne sont pas des « gaullistes » : ce sont simplement des hommes de tradition sur lesquels un chef politique qui connaît bien l'Armée peut compter. Le danger subsiste, en somme, mais d'une part toutes les décisions prises montrent une conscience très aiguë du danger et, d'autre part, il me paraît beaucoup moins grave.

— Quelles sont, selon vous, les personnalités militaires qui ont le plus d'influence ? Le maréchal Juin ?

LE GÉNÉRAL. — Peut-être sur certaines catégories d'anciens combattants... Mais je ne me rends pas très bien compte.

— Et le général Weygand ?

LE GÉNÉRAL. — Il représente une tradition militaire rigide, digne, bien pensante aussi et dispose, sans aucun doute, d'un grand ascendant sur de nombreux officiers.

Un outil adapté

— Et quelle est, actuellement, la personnalité militaire en activité qui jouirait d'une grande autorité ?

LE GÉNÉRAL. — A mon avis, il n'y en a pas. Il y a une grande machine qui tourne, mais il n'y a aucune figure qui l'emporte sur l'autre.

— Le plan de modernisation de l'Armée est-il destiné à faciliter la reconversion des officiers et leur retour à la neutralité politique ? On dit qu'il y a un plan « atomique »...

LE GÉNÉRAL. — Sans aucun doute, la modernisation de l'Armée dissiperait le trouble moral de l'Armée. Ce trouble, vous le savez, c'est celui que suscitent les mille et un cas de conscience des officiers en activité depuis un certain nombre d'années, en fait depuis 1940. Mais ce n'est pas en assignant à l'Armée une mission atomique, laquelle est devenue plus politique que militaire, qu'on la modernisera. C'est plus simplement en lui fournissant l'outil adapté à sa mission, outil après lequel elle court depuis vingt ans. Cette modernisation est possible. L'Armée possède en Algérie des unités entraînées qui sont parmi les meilleures du monde. C'est à partir d'elles que doit être refaite une Armée aérotransportable formant par sa qualité et son originalité un élément aussi apprécié de l'allié que craint de l'ennemi. Mais en attendant le résultat de cette conversion de l'Armée par une modernisation, le problème d'Algérie demeure aigu.

— Que craignez-vous ?

LE GÉNÉRAL. — Je crains une difficulté inhérente à la réalité algérienne. Je vous ai dit tout à l'heure que l'Armée avait le sentiment d'un rétablissement complet de l'autorité gouvernementale. Je peux vous dire davantage : je sais combien les militaires, qu'ils aiment ou non de Gaulle, vont être sensibles à la prestigieuse publicité que va recevoir dans le monde entier le dernier tome des « Mémoires » qui présente le Président de la République française comme l'un des grands du monde. Je sais aussi ce qu'un officier français peut ressentir lorsqu'il voit, étalée dans les journaux, l'approbation de Kroutchtchev ! Voilà de la vraie guerre psychologique !

(Cossira)

FOCH ET JOFFRE AU DÉFILÉ DE LA VICTOIRE.
« Muets leur vie durant... »

Cependant, sur le plan algérien, quand bien même le général de Gaulle arriverait à se diriger lentement vers une solution négociée avec une obéissance totale de l'Armée peu à peu acquise, il resterait des difficultés enracinées dans la nature même du problème. Toute solution qui ne tiendrait pas compte du drame moral des officiers qui ont fait des promesses aux autochtones serait une solution dangereuse parce que l'Armée entière est sensible à ce drame.

Ce sont tous les problèmes terribles de l'officier : les catholiques du Tonkin, les caïds assassinés au Maroc, les déchaînements verbaux des Tunisiens à certains moments. C'est le Viet-Nam Nord surtout, c'est-à-dire l'abandon total. L'emprise communiste au Viet-Nam Nord aboutissant à la destruction quasi totale de l'œuvre française et de tout ce qui a fait le rêve de tant de générations, de tant de militaires complètement effacés de la carte du monde. Ce sont ces souvenirs précis, concrets, si vous voulez, plus que des exégèses de messages ou de textes, qui agissent sur le comportement du jeune officier. Vous avez le type qui s'est engagé dix fois dans un discours aux populations, disant : *« Jamais je ne vous abandonnerai. »*

— Cela conduirait à exclure la négociation ?

LE GÉNÉRAL. — Non. Cela, je n'en suis pas sûr, d'ailleurs le terme de négociation est équivoque. La différence entre des pourparlers sur le cessez-le-feu et « les garanties sur l'exercice des libertés » et la négociation est difficile à faire. Ce que je crois, c'est que si les pourparlers ont lieu sur le cessez-le-feu, il faudra bien une séparation *physique* des combattants, maintenir des zones, octroyer des responsabilités militaires provisoires pour administrer ces zones. On va bien en arriver là. Nécessairement. Mais, en attendant, avant même ces pourparlers, il y a une chose que personne n'a envisagée et qui me paraît possible, c'est l'éventualité d'un gouvernement « unioniste ».

La neutralité

Je m'explique : vous le disiez vous-même, il y a un parti de la francisation appuyé par des formations politiques, métropolitaines et algériennes, encouragé en somme « d'en haut », donc donnant une caution, une autorité et un ordre hiérarchique. Si tout d'un coup naissait un gouvernement unioniste, calqué sur le G.P.R.A. séparatiste et opposé à lui, réunissant des Français et des musulmans, qu'arriverait-il avec le partage des zones ? Le général de Gaulle verrait se renforcer sa position d'arbitre. Mais la partie dite « activiste » de l'Armée, que ferait-elle ? Je ne peux pas le prévoir ! Cela dépendra des efforts du général de Gaulle pour vaincre les dernières résistances des « activistes », mais le succès de ces efforts est fonction des garanties contenues dans une nouvelle solution algérienne. Il y a là un problème très délicat. C'est le problème de la neutralité de l'Armée entre deux camps, alors que pendant cinq années elle a promis à l'un des deux camps de le défendre contre l'autre.

J'avoue n'avoir pas résolu ce problème même sur le plan des vœux. Je pense qu'il faudrait arriver à une solution telle que nous ne paraissions pas infidèles à nos promesses et que les véritables aspirations du peuple algérien soient librement satisfaites. C'est la quadrature du cercle. Et c'est le point essentiel.

De toute façon, il ne faudrait pas que des hommes épris de liberté et de courage, comme votre équipe, heurtent inutilement l'Armée dans son ensemble. C'est à la fois vain et dangereux. Un jour prochain, nous aurons peut-être à faire face à de graves difficultés, celles que posera la succession du général de Gaulle. Ce devrait être notre unique souci, notre obsession. La France a fait une crise très visible et normale. L'autoritarisme gaulliste a représenté le vœu secret de chaque Français qui appelait la venue de Jeanne d'Arc, d'Henri IV, de Robespierre tout à la fois. C'est fait. Soyons constructifs. Si un jour nous avons un vrai combat à mener, une cause importante à défendre, il y a tout intérêt à ce que nous n'ayons pas sensibilisé l'Armée dont une partie est d'accord avec certaines de vos thèses.

classement
continu
visible
suspendu
CAVAS Y. A. CHAUVIN, 6, rue aux Ours

plus de
30 % d'économie
dans les temps
de recherche
de vos dossiers
PARIS-3e. Téléph.: TURbigo 84-35

NOUVELLE AFFAIRE DE BALAI

Une septuagénaire a renvoyé sa jeune bonne. Motif : celle-ci ne faisait pas le ménage à fond ainsi que la vieille dame s'en était aperçu en inspectant les moindres recoins à la lumière de son boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

(Keystone)

M. Krouchtchev devant le Soviet Suprême.
« Je ne m'occupe pas particulièrement de cinéma, mais... »

U.R.S.S.

Le tournant décisif

Pendant quarante-deux ans, l'U.R.S.S. a vécu dans la hantise d'une attaque « capitaliste ». Cette crainte, vient de dire M. Krouchtchev devant le Soviet Suprême, n'existe plus. Pourquoi ? K. S. Karol l'explique.

LE discours que M. Krouchtchev a prononcé la semaine dernière devant le Soviet Suprême de l'U.R.S.S. a consacré le triomphe de la politique étrangère qu'il poursuit depuis son accession au pouvoir. Plusieurs fois interrompue par les applaudissements des députés soviétiques, son intervention a été commentée favorablement par la presque totalité des chancelleries occidentales. Les Russes ont été sensibles à l'optimisme de leur leader (*« le baromètre de la politique mondiale se dirige vers le beau fixe »*), les Occidentaux à son ton conciliant et réaliste.

Pour la première fois depuis longtemps, M. Krouchtchev s'est abstenu de lancer ses attaques habituelles contre le chancelier Adenauer et, tout en réclamant la réunion rapide d'une conférence au sommet, n'a pas jugé utile de critiquer ceux des dirigeants occidentaux qui souhaitent en retarder la convocation. Il a au contraire vanté le réalisme dont le général de Gaulle a fait preuve en reconnaissant la ligne Oder-Neisse comme la frontière définitive de la Pologne, et exprimé l'espoir que l'offre de l'autodétermination aux Algériens, si elle est suivie « d'actes concrets », permettra le règlement du conflit. MM. Macmillan et Eisenhower ont eu droit, eux aussi, à leur compliment amical, et M. Krouchtchev a poussé l'indulgence jusqu'à mettre la Chine et l'Inde sur le même plan dans l'appel qu'il a lancé à ces « deux pays amis » pour qu'ils mettent fin à un conflit qui a déjà entraîné la perte inutile de vies humaines.

Sans tourner la tête...

Les Occidentaux ont vu dans ce discours la preuve que M. Krouchtchev entend rester fidèle à « l'esprit du Camp David » et cherche sincèrement à aboutir à un accord. Mais ce qui fait l'importance capitale de cette intervention, c'est avant tout le « message au peuple soviétique » — et, indirectement, au monde entier — qui s'y trouve. Le contenu de ce message se devinait déjà à l'attitude du premier ministre de l'U.R.S.S. pendant son voyage aux Etats-Unis.

Lorsque le luxueux convoi du Southern Pacific Daylight Train qui emmenait la délégation soviétique de Los Angeles à San Francisco est passé devant la base aérienne de Vandenberg, tous les journalistes et les diplomates se sont précipités aux fenêtres pour observer les rampes de lancement et les fusées qui se dressaient à quelques centaines de mètres seulement de la voie. Un seul voyageur est resté à sa place sans même tourner la tête : M. Krouchtchev.

Cette indifférence voulue était une façon de dire aux Américains :

> *« Soyons sérieux : vos fusées ne m'impressionnent pas et les nôtres ne devraient pas vous faire peur. Nous sommes désormais trop forts pour qu'aucun de nous puisse se risquer à une attaque-surprise qui équivaudrait à un suicide. Le temps des « risques calculés » et des « attaques préventives » est révolu. »*

C'est cette idée que le chef soviétique a reprise et développée la semaine dernière devant le Soviet Suprême. Pendant quarante-deux ans, a-t-il expliqué, les dirigeants occidentaux ont nourri l'espoir de détruire l'U.R.S.S., ambition qu'ils masquaient derrière des formules comme celles de « refoulement » et de « négociation à partir d'une position de force ». Aujourd'hui, ils ont enfin pris conscience de l'impossibilité d'une guerre contre l'U.R.S.S., et celle-ci pourra poursuivre son développement sans avoir à redouter une agression capitaliste.

Cette nouvelle conviction proclamée devant le Soviet Suprême marque non seulement un tournant dans les relations russo-américaines, mais traduit un bouleversement complet de la politique étrangère soviétique et de l'atmosphère intérieure du pays.

Les Occidentaux se sont souvent étonnés du « complexe de persécution » des Russes. Mais il faut comprendre que ceux-ci ont vécu pendant quarante-deux ans dans la crainte presque obsessionnelle d'une attaque capitaliste, crainte justifiée à leurs yeux par des précédents comme l'intervention des puissances occidentales pendant la guerre civile, leur refus de reconnaître l'Etat soviétique et, enfin, l'agression hitlérienne.

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, alors que l'Armée Rouge était partout reconnue comme la plus puissante du monde, la peur de l'Occident était encore telle que le discours antisoviétique de Churchill à Fulton, en mars 1946, provoqua une ruée dans les magasins d'alimentation, la population cherchant à constituer des stocks stratégiques pour le cas d'une nouvelle guerre.

J'ai trouvé une atmosphère entièrement différente à mon dernier voyage. La « forteresse assiégée » de Staline avait cessé (depuis le premier Spoutnik) de redouter ses ennemis et les cartes du cosmos remplaçaient partout, sur les panneaux de propagande, les anciennes affiches appelant les citoyens à la vigilance et les mettant en garde contre les oreilles indiscrètes des étrangers.

En donnant une justification théorique à ce sentiment de sécurité, M. Krouchtchev a invité les Russes à redoubler d'efforts pour rattraper et dépasser les pays capitalistes les plus avancés, y compris les Etats-Unis. Le danger militaire étant écarté, la compétition économique commence.

Un secret

A première vue, le programme soviétique paraît relever d'une ambition démesurée. Les passants de la rue Gorki, à Moscou, font plus penser, par leurs vêtements, aux pionniers de l'immigration américaine du XIX[e] siècle qu'à la foule que l'on voit aujourd'hui sur la 5[e] avenue, à New York. L'usine et le kolkhoze que j'ai visités il y a un mois avec la délégation travailliste anglaise m'ont semblé très éloignés encore, du point de vue du rendement et de l'organisation, des entreprises et des exploitations agricoles occidentales modernes. Dans l'ensemble, le fossé qui sépare les niveaux de vie soviétique et américain paraît difficile à combler — comme les Russes prétendent le faire — en un peu plus d'une dizaine d'années seulement.

Mais M. Krouchtchev a peut-être donné la clef des espoirs soviétiques dans une anecdote racontée à San Francisco après sa visite de l'usine IBM (machines électroniques) de San José, une des plus modernes d'Amérique.

Le directeur de l'usine avait déclaré au président du Conseil soviétique : *« Il n'y a pas de secrets ici. Vous pouvez aller partout, tout voir, tout observer. »*

> *« Vous savez bien,* lui répondit Krouchtchev, *que les secrets ne sont pas communicables à tout le monde. Vous pouvez me dévoiler vos procédés de fabrication sans aucun risque, car je n'y comprendrai rien. Lorsque les savants soviétiques ont mis au point notre première fusée cosmique, ils ont invité les membres du gouvernement à venir la voir. Nous nous sommes donc rendus sur la base de lancement, nous avons bien regardé la fusée sous tous les angles, nous en avons fait le tour, mais je serais bien incapable de vous donner la moindre information sur son fonctionnement.*
>
> *« Il y a cependant un secret que je peux vous livrer. C'est que nous fabriquons des machines électroniques encore meilleures que les vôtres, dans des usines aussi modernes que celles que vous m'avez fait visiter. »*

Le secteur invisible

Avant les spoutniks et les luniks, cette péroraison eût été tenue pour une simple vantardise. Aujourd'hui, il faut la prendre au sérieux et admettre que l'U.R.S.S. possède, dans toutes les branches de l'industrie travaillant pour la défense (électronique, aéronautique, métallurgie), des usines aussi modernes que celles des Occidentaux, mais où les visiteurs étrangers n'ont jamais accès. L'existence d'une puissante industrie électronique explique d'ailleurs l'extraordinaire essor de la production de postes de télévision. Et peut-être la reconversion pour les besoins civils de cet immense « secteur invisible » de l'économie soviétique permettra-t-il d'accomplir le miracle annoncé par les dirigeants soviétiques : rattraper

→

L'humour britannique

est très caractéristique, inimitable dans son genre. Il en est de même du thé Brooke Bond, le véritable thé anglais, empaqueté en Angleterre. Amateurs, adoptez-le.

TOUT CERVEAU EST BATI POUR RENDRE DIX FOIS PLUS

Vous êtes donc dix fois plus capable. PELMAN le prouve avec sa célèbre méthode qui libère la puissance du cerveau et multiplie les possibilités de toutes les facultés de l'intelligence et du caractère : mémoire, concentration, volonté, jugement, initiative, assurance, autorité. VRAI cours individuel par correspondance, sous la direction effective de professeurs de Facultés. Brochure explicative EX 133, gratuite contre 4 timbres pour frais d'envoi.

Institut PELMAN de Psychologie appliquée
176, boulevard Haussmann, PARIS
Londres, Amsterdam, Stockholm, New-York, etc.

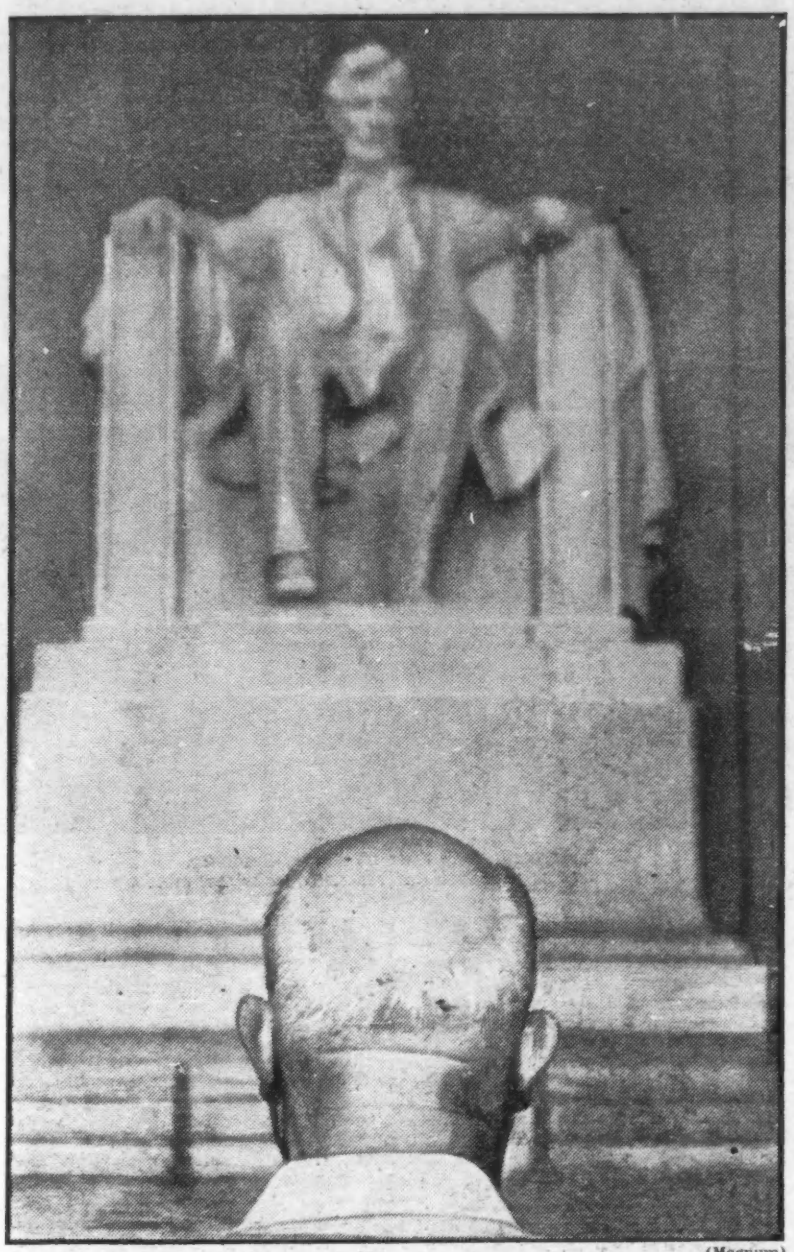
Communiqué.

→

le niveau de vie des Etats-Unis en quelques années.

Sur ce point, les citoyens soviétiques n'en savent pas plus que les visiteurs étrangers. Terriblement fiers des récents succès scientifiques de leur pays, ils acceptent le mot d'ordre « rattraper l'Amérique » sans toujours se rendre compte, faute d'éléments de comparaison, du chemin qu'il leur reste à parcourir.

Leur curiosité pour la réalité américaine — et plus généralement étrangère — est maintenannt éveillée, mais ils manquent d'éléments d'information. Dans les deux plus grandes librairies de Moscou (celles de la rue Srétenka et de la rue Gorki), je n'ai trouvé sur le rayon « Etats-Unis » qu'une série de brochures contenant les discours prononcés à la récente conférence de Washington contre le chômage, les poèmes de Maïakovski sur les Etats-Unis (1924), « L'Amérique sans étages » de Ilf et Petrov (1935), et des romans d'Upton Sinclair datant de l'avant-guerre. Tous les Moscovites ont commenté pendant des semaines l'espèce de salon de l'automobile et des arts ménagers qu'a été l'exposition américaine du Parc Sokolniki, mais ils n'y ont pas trouvé la réponse aux questions qu'ils pouvaient se poser sur le régime et la société des Etats-Unis.



(Magnum)

M. KROUCHTCHEV DEVANT LA STATUE DE LINCOLN.
Et les petits-enfants d'Eisenhower ?

Onze sur douze

Cet intérêt pour tout ce qui vient de l'étranger (j'ai vu les Russes faire une queue interminable sous la pluie pour visiter une exposition de cristaux tchécoslovaques) ne s'étend pas aux perspectives politiques à long terme de la compétition économique entre l'Est et l'Ouest. « *Quand nous aurons dépassé économiquement les Etats-Unis*, m'a dit un officiel, *notre exemple deviendra irrésistible et les petits-enfants d'Eisenhower opteront pour le communisme.* » Mais aucun citoyen « privé » ne m'a tenu un tel langage. Certains s'étonnaient même de m'entendre soulever un tel problème. « *Nous ne voulons qu'une seule chose*, me disaient-ils, *la coexistence pacifique.* »

Ce qui intéresse surtout les Soviétiques dans les techniques étrangères, c'est la possibilité de les adopter et de les améliorer pour élever leur propre niveau de vie. Cette passion pour la technique se retrouve dans les projets d'avenir de la génération montante. Dans une école de Léningrad, que j'ai visitée avec la délégation travailliste le jour de la rentrée scolaire, j'ai interrogé personnellement huit garçons et quatre filles de onze à seize ans. A la question : « *Que voulez-vous devenir après l'école ?* » onze m'ont répondu : « *Ingénieur* », et la douzième, après un temps de réflexion : « *Je voudrais être ouvrière.* » Mais le professeur a alors éclaté de rire : « *Ne l'écoutez pas*, m'a-t-il dit, *c'est une de mes meilleures élèves en mathématiques, et il y a de grandes chances pour qu'elle devienne un savant éminent.* »

Cette volonté de lutter pour le progrès matériel s'accompagne d'une indifférence croissante à l'égard des problèmes politiques. Le Komsomol et le Parti communiste ont perdu leur caractère « d'instruments de la lutte idéologique ». Ils sont devenus surtout des écoles de cadres, des lieux de recontre pour les élites, des organismes de participation à la vie collective et de promotion professionnelle.

Lorsque j'étais en U.R.S.S., pendant la guerre, les préoccupations politiques et idéologiques n'étaient pas « obligatoires ». Mais la vie difficile de l'époque stalinienne les imposait presque inconsciemment. Dans un univers dur où il fallait lutter quotidiennement pour survivre, où la réalisation de toutes les promesses d'avenir dépendait du destin de « l'idée », de sa victoire à l'échelle internationale, les citoyens étaient contraints de s'intéresser aux buts idéologiques du régime.

La Russie de Krouchtchev représente une rupture presque totale avec cet état d'esprit. Les conditions de vie s'y améliorent tous les jours et le progrès individuel ne paraît plus conditionné par le triomphe du mythe collectif.

Deux perspectives

A l'époque stalinienne, chacun avait conscience du décalage entre les promesses officielles et les difficultés quotidiennes. Aujourd'hui, on entend partout des phrases comme celles-ci : « *Demain, je serai ingénieur et j'aurai ma voiture* » ; « *avec un peu de chance, j'aurai mon réfrigérateur pour les fêtes anniversaires de la Révolution* » ; « *L'année prochaine, quand la journée de travail aura été réduite, je bricolerai tous les soirs pour me construire une maison.* »

La multiplication des automobiles, des réfrigérateurs, des machines à laver et des postes de télévision s'inscrit dans deux perspectives différentes selon que l'on discute avec un représentant officiel du régime ou avec un simple citoyen. Le premier vous affirmera que l'apparition de chaque nouvel appareil ménager marque un « pas en avant vers le communisme ». Le second y verra seulement un progrès longtemps attendu dans le confort individuel et un espoir pour l'avenir.

Les cadres inférieurs du Parti euxmêmes témoignent de cette dépolitisation. J'ai discuté longuement avec le secrétaire du Parti d'une usine de turbines employant 6.000 ouvriers. Agé de 35 ans, mutilé de guerre, il avait abandonné son poste d'ingénieur pour se consacrer à sa tâche d' « organisateur communiste ». Après quelques réponses embarrassées à mes questions, il a admis qu'il ne s'intéressait nullement à la « politique » au sens que donnent à ce mot les Occidentaux qui s'inscrivent à un parti pour y militer. Les perspectives d'avenir, la question de savoir si les petits-enfants d'Eisenhower vivraient sous un régime communiste ou capitaliste, ne le préoccupaient pas. Ses problèmes à lui se limitaient à ceux de l'usine, à l'amélioration de la vie quotidienne des ouvriers. C'était sur un tel programme qu'il cherchait à obtenir l'adhésion au Parti des « meilleurs » travailleurs.

La place que la politique pourrait occuper dans les préoccupations des Russes est encore diminuée par l'importance qu'ils attachent à une activité culturelle dont ils sont presque aussi fiers que de leurs prouesses techniques.

Qu'est-ce qu'un ballet ?

Au cours du banquet offert en son honneur à Hollywood, M. Krouchtchev a tenu à rappeler, à l'aide d'exemples personnels, le chemin parcouru par les Soviétiques dans le domaine culturel :

« *Au lendemain de la Révolution*, a-t-il raconté, *alors que je n'étais qu'un jeune ouvrier communiste sans beaucoup d'instruction, j'habitais dans une famille de l'intelligentzia russe. Mes hôtes étaient des gens très cultivés et, bien qu'antibolcheviques, ils me respectaient parce que je ne volais rien chez eux et n'abusais pas du pouvoir que me donnaient mes fonctions de cadre du Parti. Mais ils ne comprenaient pas nos buts et nos aspirations* « Que voulez-vous donc ? *me demandaient-ils sans cesse.* Au service de quoi mettez-vous tant d'acharnement ? » *Je leur répondais :* « Nous luttons pour un avenir meilleur. » *Mais j'étais incapable d'en dire davantage, car j'ignorais tout de cet avenir. J'avais seulement la conviction qu'il serait meilleur. Mes hôtes me regardaient alors avec commisération. Un jour, ils me demandèrent :* « Jeune homme, savez-vous seulement ce que c'est qu'un ballet ? » *Je dus avouer que non.*

« *Mais aujourd'hui, c'est nous, les communistes, qui avons les meilleurs ballets du monde. Je ne m'occupe pas particulièrement du cinéma, mais je sais par les journaux que nos films obtiennent des prix dans les festivals internationaux. Et il en est de même de notre art dramatique et de tous les autres secteurs de notre vie culturelle.* »

J'ai entendu des propos de ce genre dans beaucoup de discussions à Moscou et à Léningrad. Il est inutile de rappeler aux Russes que leurs ballets étaient déjà célèbres bien avant la Révolution et que la création artistique en U.R.S.S. n'a été, au cours des vingt-cinq dernières années, ni particulièrement exemplaire ni particulièrement communiste. Pour eux, une seule chose demeure : « *Nous, les Bolcheviks, que l'on qualifiait de destructeurs de la culture, nous l'avons fait progresser comme aucun autre pays au monde.* »

Un seul obstacle

Et il est vrai que sur le plan de la consommation culturelle, l'U.R.S.S. a distancé largement les pays occidentaux les plus avancés. Les quatre fois que je suis allé au théâtre avec la délégation travailliste, nous avons pu voir des salles pleines à craquer d'un public populaire enthousiaste. Et le directeur du Bolchoï, M. Orvid, nous a confirmé qu'il y avait actuellement une véritable « ruée » des jeunes vers tous les biens culturels, qu'il s'agisse du théâtre, du cinéma, de la littérature ou de la musique.

Ainsi, au moment d'entrer dans la quarante-troisième année de l'ère soviétique, les Russes semblent préoccupés avant tout par leurs ambitieux projets collectifs, par l'élévation de leur niveau de vie et par leurs innombrables activités artistiques. Le monde extérieur — qui ne leur paraît plus menaçant — ne se découvre à eux que par bribes. Mais ils s'en emparent avec avidité et, sans qu'on puisse parler d'une « pression » sur le gouvernement, il est facile de prévoir des revendications de plus en plus nombreuses en vue de l'élargissement des facilités de contacts et de circulation des idées. Et l'on voit mal quel prétexte M. Krouchtchev pourrait invoquer pour maintenir dans un demi-isolement un pays de plus en plus prospère, délivré de la peur et affichant son désir de resserrer ses liens d'amitié avec ses concurrents pacifiques.

Un tel pays sera-t-il un partenaire plus facile dans les négociations internationales que ne l'était la Russie de Staline ? Les Anglais et les Américains ont, successivement, répondu par l'affirmative. Très prochainement, le général de Gaulle aura à son tour la possibilité de découvrir la Russie nouvelle à travers son chef.

Le discours de M. Krouchtchev au Soviet Suprême et les réactions favorables qu'il a suscitées à Paris laissent espérer le succès de cette rencontre. Le président du Conseil soviétique a fait comprendre à son futur interlocuteur son désir de renouveler le pacte d'amitié franco-soviétique. Le seul obstacle dans cette voie semble être le rapprochement actuel entre le général de Gaulle et le chancelier Adenauer, qui craint d'être isolé en Europe. Mais devant la pression de la Russie, devenue moins menaçante, et de l'Amérique, qui s'apprête à reconnaître les deux Allemagnes, le chancelier de Bonn pourra-t-il freiner à lui seul le mouvement de réconciliation Est-Ouest ?

K. S. KAROL

passez l'hiver au soleil !
MADÈRE - ILES CANARIES - MAROC
à bord du paquebot transatlantique
ARKADIA (20.260 Tx)
11 croisières au départ de Cherbourg
du 18 décembre au 6 avril
à partir de 98.000 F
CROISIÈRE DE NOEL : 18 au 30 décembre
LASRY - 16, Rue de la Paix, PARIS - OPE 06-89 et 72-98

POLOGNE

Le gomulkisme en danger ?

● *Que se passe-t-il en Pologne ? La rupture de l'équilibre économique risque-t-elle d'entraîner de graves conséquences politiques ? Les remaniements du gouvernement et de l'appareil du parti signifient-ils un retour au stalinisme ? K.S. Karol répond.*

« LA Révolution congelée » — tel était le surnom que les observateurs anglo-saxons avaient donné au régime polonais depuis le retour de M. Gomulka au pouvoir. Le mouvement amorcé en 1956 semblait en effet s'être brusquement figé : si la plupart des conquêtes du « printemps d'octobre » étaient maintenues, le nouveau leader ne se montrait pas décidé à tenir ses promesses d'autonomie ouvrière et paraissait freiner toute nouvelle évolution.

Les récentes nouvelles de Varsovie indiquent que le mouvement a repris, mais il semble qu'il s'agisse plutôt d'un pas en arrière, d'un resserrement de la discipline économique et politique, que d'une nouvelle progression vers le libéralisme.

La pénurie de viande qui sévit depuis le mois d'août, et que l'on avait d'abord expliquée par la sécheresse, a conduit M. Gomulka à proclamer vers la fin d'octobre un programme d'austérité générale. Quelques jours plus tard, il remaniait son gouvernement, afin de lui donner plus de cohésion et d'efficacité dans la réalisation de cette tâche ingrate. Cette semaine, enfin, des bruits non confirmés annonçaient la démission de plusieurs personnalités du régime en désaccord avec la nouvelle ligne.

Sécheresse et inflation

L'analyse des difficultés économiques présentée par M. Gomulka repose sur un certain nombre de faits simples et incontestables. Depuis son retour au pouvoir, le salaire moyen d'un ouvrier polonais est passé de 1.000-1.200 zlotys à 1.700-1.800 zlotys, progression sans précédent dans les annales du pays. En fait, cette augmentation était due bien plus à une utilisation généreuse de l'argent de l'Etat par les directeurs d'entreprise qu'à la réalisation planifiée d'un programme de relèvement du niveau de vie. La production industrielle, en effet, ne manifestait nullement la même tendance montante que les salaires.

Devant la pénurie d'articles durables, la plus grande partie du pouvoir d'achat supplémentaire de la population s'est portée vers les produits alimentaires et surtout vers la viande. En trois ans, la consommation annuelle de viande s'est accrue de dix kilos par habitant, soit une augmentation de 25 % par rapport à 1956.

Cette anomalie a été encore aggravée par la tendance de la paysannerie à réaliser le plus rapidement possible le plus grand bénéfice possible, ce qui a conduit à une diminution du cheptel et à des difficultés dans la réalisation du programme d'exportation. Avec l'arrivée de la secheresse, l'inévitable rupture de l'équilibre économique s'est produite, aggravée par une évolution des cours mondiaux défavorable à la Pologne : alors que le prix du charbon qu'elle exporte s'effondrait, celui des céréales qu'elle importe augmentait sensiblement. L'inflation, maîtrisée tant bien que mal en 1956, a pris sa revanche en 1959.

Les queues devant les magasins, le marché noir et le mécontentement de la population ont posé un grave problème au gouvernement. Fallait-résorber la crise en réduisant les exportations de viande (la Pologne a exporté en 1959 50.000 tonnes environ de bacon vers l'Angleterre et 16.000 tonnes de jambon vers l'Amérique) et en essayant d'obtenir des crédits extérieurs pour compenser une telle perte ? Ou bien fallait-il prendre des mesures draconiennes pour diminuer le pouvoir d'achat de la population ?

(B.I.P.)

M. E. SZYR, VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL.
Une utilisation généreuse de l'argent de l'Etat...

Privés de charbon

M. Gomulka a d'abord essayé la première solution en envoyant aux Etats-Unis son ministre de l'Agriculture, M. Ochab. Ce n'est qu'après l'échec de sa mission, le 18 octobre, qu'il a annoncé devant le Comité central sa décision finale : l'austérité.

Les salaires ont été bloqués, les normes de production augmentées, les prix de la viande et des produits animaux élevés de 25 % ou plus. Pour assurer l'exécution de ce programme, des mesures de centralisation ont été prises au détriment de l'autonomie des entreprises.

En même temps, M. Gomulka, considéré jusqu'alors comme le protecteur de la paysannerie, a frappé le secteur rural en exigeant le paiement de tous les impôts arriérés (y compris ceux d'avant son arrivée au pouvoir) et en introduisant des mesures de répression contre les paysans qui n'effectuaient pas les livraisons à l'Etat auxquelles ils étaient tenus par contrat. Le charbon pour l'hiver, a-t-il dit, ne sera vendu qu'à ceux qui exécutent leurs promesses de production.

Un tel programme n'avait pas de quoi enchanter les Polonais, bien qu'il ait fait réapparaître la viande en abondance dès le lendemain du discours de M. Gomulka. Mais, plus encore que les mesures économiques, ce sont les changements au sein du gouvernement qui ont suscité une vague d'inquiétude, sinon de désarroi, à Varsovie.

Les hommes de l' « appareil »

Le ministre de l'Agriculture, M. Ochab, qui fut le prédécesseur de M. Gomulka au secrétariat du parti et qui a gagné l'estime unanime — et même la reconnaissance — de la population pour son attitude conciliante de 1956 (attitude très différente de celle de son homologue hongrois et qui a probablement sauvé Varsovie du sort de Budapest) a quitté son poste « pour se consacrer aux travaux du Comité central ».

Son ministère a été confié à un jeune expert des questions agricoles du secrétariat du parti, M. Jagielski, trente-cinq ans, qui a fait toute sa carrière dans « l'appareil ». En même temps, deux autres experts économiques du Comité central, MM. Szyr et Tokarski, étaient promus à la vice-présidence du Conseil, tandis que M. Bienkowski, considéré naguère comme un confident de M. Gomulka, cédait le ministère de l'Education à un syndicaliste peu connu et peu estimé, M. Tulodziecki.

La signification de ce remaniement est simple : il marque une promotion des hommes de « l'appareil » au détriment de ceux qui se sont distingués par leur indépendance d'esprit. Mais une question plus générale se pose : s'agit-il d'un échec de la tentative libérale polonaise et d'une revanche des staliniens, vaincus en octobre 1956 ? M. Gomulka, après avoir fait l'aveu de son impuissance, a-t-il été contraint de patronner la politique contre laquelle il avait si courageusement lutté ?

Il y a deux ans, une telle interprétation pessimiste eût été possible. Elle ne l'est plus aujourd'hui. Car, dans l'intervalle, beaucoup de choses ont changé, tant à l'intérieur du parti polonais que dans les rapports polono-soviétiques.

L'opposition anti-gomulkiste s'appuyait principalement sur deux arguments : 1) la fidélité inconditionnelle à l'U.R.S.S. doit passer avant l'ambition de l'indépendance nationale ; 2) la poursuite de la collectivisation des campagnes et l'industrialisation rapide doivent rester les objectifs prioritaires du parti, et tous les moyens doivent être employés pour les mener à bien.

Tout en se montrant magnanime à l'égard de ses anciens persécuteurs, M. Gomulka n'a pas hésité à épurer très sévèrement les cadres de l'administration et du parti. Il a frappé surtout ceux qu'il soupçonnait de servir leur ambition personnelle et de défendre leurs privilèges sous couvert de lutte idéologique. MM. Mijal, Klosiewicz, Matuszewski et bien d'autres encore ont définitivement disparu de la scène politique.

Mais la réussite essentielle du leader polonais réside dans son accord avec M. Krouchtchev. S'il est vrai que M. Gomulka est venu au pouvoir malgré le chef soviétique, il est encore plus évident que, depuis leur rencontre en 1957, il est devenu son meilleur ami parmi les dirigeants des démocraties populaires. Non seulement tous les deux sont de la même origine et appartiennent à la même école de pensée, mais encore ils sont parfaitement d'accord sur la nécessité d'une politique intérieure pragmatique et sur la nature des rapports qui doivent exister entre l'U.R.S.S. et ses alliés.

La politique krouchtchevienne de désarmement et de désengagement en Europe centrale suppose l'existence de démocraties populaires du type « gomulkiste » dans tous les pays appartenant au bloc soviétique. On voit mal, dans ces conditions, comment Moscou pourrait soutenir les anciens staliniens polonais et souhaiter un retour à la situation explosive d'avant 1956.

Sans réticence

Quant à la collectivisation, deuxième pierre de touche du désaccord, M. Krouchtchev lui-même a reconnu au cours de sa récente visite en Pologne, qu'elle ne devait pas être menée brutalement, comme jadis en U.R.S.S. Cette déclaration décisive a ruiné une fois pour toutes les espoirs que pouvaient encore former les staliniens polonais.

Aussi, s'il est vrai que M. Szyr, qui est devenu le dirigeant économique n° 1 du pays, a péché jadis par excès de soumission à l'égard de Moscou, il est non moins certain que sa promotion ne représente plus aujourd'hui aucun danger politique, dans la mesure où Moscou garde son entière confiance à M. Gomulka. Ce que l'on peut savoir de la carrière et des conceptions de M. Szyr indique d'ailleurs que cet ancien communiste français et héros de la guerre d'Espagne est aujourd'hui entièrement dévoué au secrétaire général du parti polonais.

La crise actuelle ne traduit pas un affaiblissement de la position de M. Gomulka au profit des staliniens. Le problème est bien différent : depuis 1956, M. Gomulka avait fait confiance à un brain-trust d'économistes, plus technocrates que communistes. Après le bouleversement des derniers mois, il a décidé de confier la réalisation du programme d'austérité à des hommes du parti, prêts à exécuter sans réticence toutes ses directives.

Le « Times » de Londres a comparé les difficultés polonaises à la crise monétaire britannique de 1957. Selon lui, l'élément doctrinal et politique serait très secondaire dans l'épreuve que traverse en ce moment la Pologne. Cette appréciation sans passion est sans doute valable, mais si M. Gomulka ne parvient pas à rétablir l'équilibre économique du pays aussi brillamment que le chancelier de l'Echiquier britannique, la situation pourrait évoluer très rapidement.

K.S. K.

machine à dicter NL
présentée par :
ELECTROMAG
GARANTIE TOTALE 1 an
PRIX 125.000 FRS
avec les accessoires (TTC)
ELECTROMAG
8, RUE DU MONT-THABOR - PARIS-1er
OPÉ. 23-93 - 52-67

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale
TOUTES PHARMACIES

MORTIMER
chemisier-habilleur
costumes, vestons sport prêts à porter, coupés dans des tissus exclusifs, loden, autocoats 7/8, pardessus chauds et légers.
30, AV. FRANKLIN D. ROOSEVELT (SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE)
Ouvert de 9 h. à 19 h. 30 ELY. 78-87

ENQUÊTE

Les Françaises et l'amour

● ***Françoise Giroud analyse une étude de l'Institut français d'opinion publique et en tire les conclusions.***

« **R***IEN ne m'a arrêtée pour vivre avec l'homme que j'aimais...* »

Cette petite phrase d'une femme de quarante ans, considérez-la bien. Elle est unique.

On chercherait en vain, dans les résultats de l'enquête menée par l'I. F. O. P. sur « La Française et l'amour », une autre manifestation de passion, de folie ou de démesure.

Qu'elle ait vingt ans ou cinquante, qu'elle soit ouvrière ou grande bourgeoise, qu'elle soit célibataire où mère de six enfants, la femme française apparait, à travers les documents que nous avons pu consulter et qui tendent à tracer son image face à l'amour, comme...

Les uns diront : comme un modèle d'intelligence, de sagesse, d'équilibre et de raison.

Les autres diront : comme une petite personne un peu sèche, froide, sans générosité, essentiellement soucieuse de sécurité en tout genre, et ne tenant nullement à naviguer sur les eaux incertaines de la passion qui dévore le cœur ou les sens.

Il va de soi que 8 millions et demi de femmes, entre vingt et cinquante ans, ne répondent pas au même signalement sommaire et qu'aucun sujet ne se prête moins à généralisation.

Mais enfin l'enquête est là.

Des dossiers rouges

A l'origine, ce sont deux producteurs de films, MM. Robert Woog et Jacques Rémy, qui ont satisfait (moyennant sept millions, coût de l'enquête) à leur curiosité en chargeant l'I.F.O.P. de poser à mille femmes soixante questions portant sur sept états : l'enfance, l'adolescence, la virginité, le mariage, l'adultère, le divorce, la solitude.

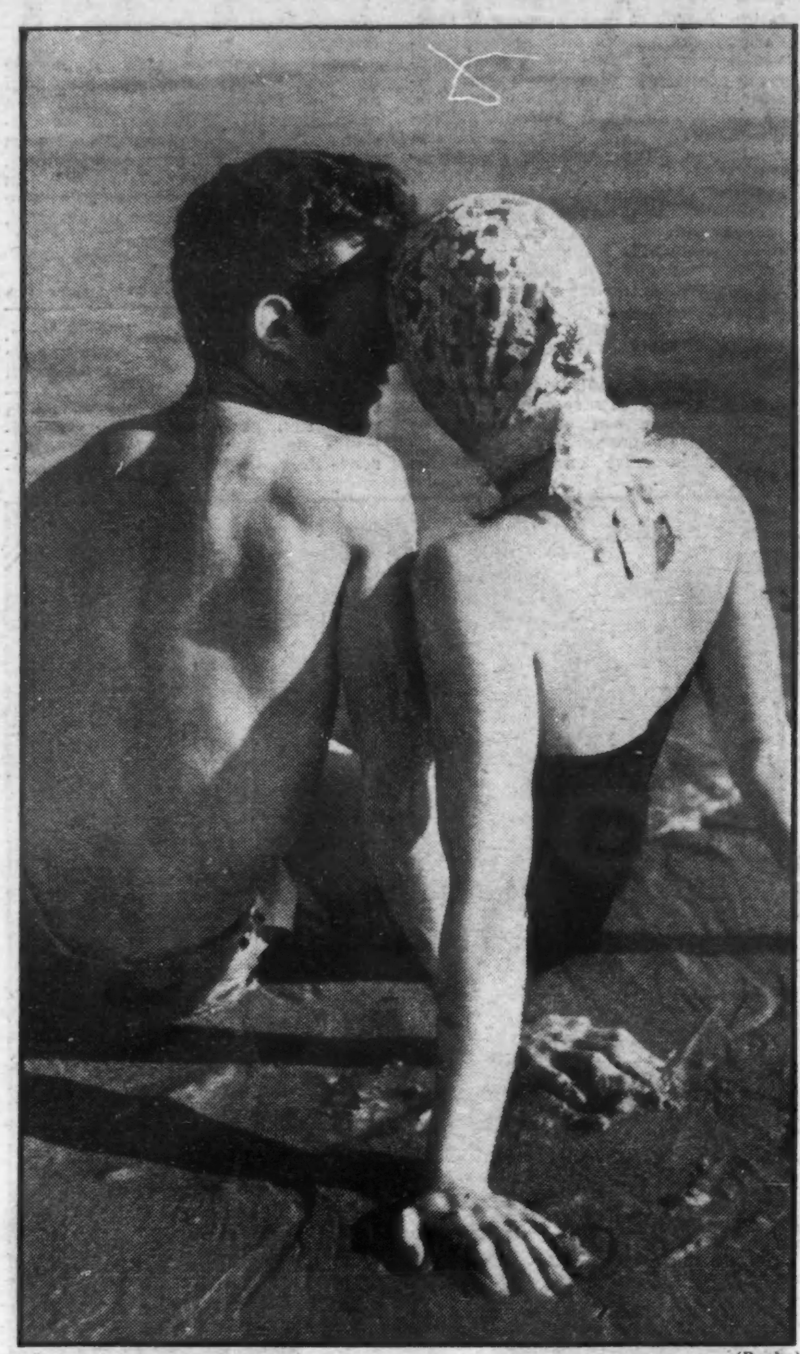
Sont-ils aujourd'hui mieux renseignés ? Ou le sont-ils moins bien...

En matière d'amour, plus qu'en toute autre, on ne pense pas toujours ce que l'on dit, on ne dit pas toujours ce que l'on fait, on ne fait pas toujours ce que l'on croyait vouloir.

Du volumineux matériel réuni à leur intention, sept auteurs (Marcel Aymé, Félicien Marceau, Charles Spaa , Michel Audiard, Paul Gégauff, etc., assistés en principe chacun d'une femme : Christiane Rochefort, Louise de Vilmorin, France Roche, etc.) sont en train de tirer sept séquences de film que réaliseront sept metteurs en scène et qui constitueront ensemble un grand film intitulé : « La Française et l'amour ».

En attendant que les spectatrices puissent vérifier de visu si leurs problèmes ont été bien posés, et leur attitude face à ces problèmes bien comprise, MM. Woog et Rémy ont fait tenir à quelques journaux les résultats de l'enquête qui leur appartient.

Et quelque réserve que l'on puisse faire sur les méthodes de sondage appliquées à un domaine où les clichés sont si nombreux, si puissants qu'aucune vérité profonde n'est à espérer, il y a dans ces dossiers rouges quelque chose de bien intéressant. Car rien n'est moins « libre » que l'amour, rien n'est plus lourd d'interdits moraux, sociaux, religieux, d'idées reçues, que la conduite face à l'amour. Une société s'y reflète toujours.



(Rapho)

LE CHOIX.
Un seul but : le mariage. Mais parfois des accidents de parcours.

Sur les mœurs amoureuses des Françaises, l'enquête est vague, sinon muette. Ce n'est pas un regret. C'est une constatation. Aussi son titre parait-il un peu ambitieux.

Rien de comparable à l'étude du docteur Kinsey. Les rares questions de cet ordre ont été formulées et posées de telle sorte que les réponses révèlent davantage ce que les femmes attendent et pensent de l'amour, que la façon dont elles le vivent.

Une sur deux

Par exemple, la question suivante :

— A votre avis, est-ce que les rapports physiques avec leur mari jouent un rôle important pour les femmes ?

68 % répondent : « pour presque toutes ».

22 % répondent : « pour une minorité ».

10 % ne répondent pas et font ainsi preuve d'un salutaire bon sens. Que savent-elles « des femmes » ? Que sait-on des autres, et singulièrement dans ce domaine ?

Le corollaire de cette question est encore plus significatif.

— A votre avis, leur a-t-on demandé, **est-ce que dans l'ensemble les femmes mariées sont plutôt satisfaites, plutôt indifférentes ou plutôt déçues par l'amour physique dans le mariage ?**

Réponses : satisfaites : 46 % ; indifférentes : 15 % ; déçues : 22 %.

Et à votre avis ? Et au mien ? Quelle valeur peut-on attacher à un « avis » sur ce point ? Sans doute faut-il féliciter les enquêteurs de leur délicatesse, mais ce n'est pas un avis qui peut avoir du prix ici.

En hasardant l'hypothèse selon laquelle, malgré sa forme indirecte, la question a été entendue directement, les pourcentages obtenus ne peuvent être interprétés que très superficiellement.

Les uns en concluront que les Français ne sont donc pas à la hauteur de leur réputation. Les autres objecteront qu'ailleurs c'est bien pire, mais le sujet n'aura été, en fait, qu'à peine effleuré, puisque nul n'est en mesure de dire ce que recouvrent au juste ces deux mots : satisfaite, déçue.

Tout ce que chacun de nous est libre d'imaginer, de placer sous ces mots, est subjectif, et si l'on refuse d'entrer dans le détail de telles questions, autant reconnaître que les réponses sont sans valeur d'information.

La corvée

Etait-il possible d'aller au-delà ? Une assistante sociale remarque :

« *Les femmes ne racontent jamais spontanément l'histoire de leurs amours. Dans l'ensemble, la femme nie sa vie sexuelle...* »

Si cette observation est juste, elle est révélatrice. Mais de quoi au juste ? D'une louable pudeur ? D'une répugnance infantile à assumer sa condition d'être humain, esprit et chair mêlés ? D'une dégradation de la tradition religieuse ? Nier la vie sexuelle, ce n'est point la dominer.

L'hypothèse optimiste — la pudeur — ne peut malheureusement pas être retenue lorsqu'on lit des aveux tels que :

« *Je trouve ça dégoûtant, avilissant...*

« *J'avais honte de moi, de lui, de tout...*

« *Une corvée, un geste comme un autre...*

« *J'accepte, parce que j'ai l'impression que je rends service à mon mari.* »

Et un prêtre livre cette réflexion :

« *Le plus grave problème est celui des hommes à qui la femme se refuse. Elles sont étonnées quand on leur dit que, du point de vue de l'Eglise, c'est une faute grave. Il a fallu que je sois confesseur pour comprendre qu'il y a beaucoup de femmes frigides...* »

Jugement que corroborent celui d'un médecin et celui d'un avocat.

« *Beaucoup* », combien cela fait-il ?...

L'adultère

Il doit être assez rare qu'une femme revendique faussement la frigidité ou du moins l'insatisfaction. Lorsqu'une sur deux se déclare insatisfaite ou déçue, on est en droit de penser qu'elle ne se vante pas.

Parmi les femmes situées entre vingt et un et vingt-quatre ans, on en trouve six sur dix pour répondre « *qu'à leur avis, les femmes sont satisfaites par l'amour physique dans le mariage* ». Mais ce pourcentage va brusquement décroissant, et on ne trouve plus que 45 % des femmes situées entre trente-cinq et trente-neuf ans et 35 % des femmes de plus de quarante ans pour en demeurer persuadées.

Les jeunes femmes qui se disent satisfaites, puis qui changent d'avis en prenant de l'âge, que leur arrive-t-il ?

Délaissées ? Au chapitre de l'adultère, nous apprenons qu'une femme sur quatre seulement — et même un peu moins — trompe son mari. Les autres peuvent en avoir envie et s'abstenir, certes. Mais ce chiffre doit tout de même signifier qu'elles s'abstiennent, dans l'ensemble, sans trop de difficultés.

Désillusionnées ? Il semble en effet qu'un certain nombre de jeunes femmes se jugent satisfaites, au début de leur mariage, parce que, étant donné l'idée qu'elles se font du mariage, elles se croient automatiquement comblées. Et puis, elles découvrent qu'elles ne le sont pas.

Mais, sans pouvoir avancer de chiffres, il apparait bien que la terreur de multiplier les enfants est essentiellement responsable.

Avant le mariage, on enregistre d'attendrissantes déclarations :

« *Je ne m'imagine pas autrement qu'entourée d'enfants gais et rieurs, s'amusant dans un coin, avec le papa fumant la pipe en lisant le journal...* »

« *Je me vois, promenant mes enfants, dans la rue ou au Luxembourg...* »

« *Je nous imagine tous les deux penchés sur un berceau, souriant à un petit être semblable à nous...* »

Les enfants

Et puis, à l'épanouissement imaginé — et heureusement vécu dans de nombreux cas — se substitue souvent la résignation morose, le refus, le sentiment d'une dépendance péniblement ressentie.

On se dit :

« *Les enfants, pour moi, au début, c'était un accomplissement de notre amour. Les trois autres, ç'a été une corvée.* »

« *Les trois premiers, je les ai reçus comme une bénédiction. Pour les suivants, je trouvais quand même que le Seigneur avait la main lourde et qu'il aurait pu mieux disperser ses dons.* »

« *J'ai été déçue, non par mes enfants, mais par la fatigue, les servitudes et par l'énervement qui s'ensuivait. Et je n'étais plus comme j'aurais voulu être...* »

(Suite page 25.)

OLD ENGLAND
12, Bd. des Capucines - Paris
Pardessus raglan 3/4 "Rufford" tweed écossais et irlandais à partir de 35.000 Fr.
Costume Ready-made à partir de 42.000 Fr.
Importés d'Angleterre

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

(Charpentier.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Visité*** le Salon de l'Enfance qui se tient au Grand-Palais jusqu'au 15 novembre. Comme tous les ans, pas de nouveauté révolutionnaire mais quelques innovations pour faciliter la vie des mères de famille :

— des « arômes » pour parfumer les desserts, les crèmes ou le lait du goûter à la vanille, au citron ou aux amandes. Quelques gouttes suffisent. (Ancel, 35 francs le flacon) ;

— une eau de toilette absolument sans alcool. Elle est à base d'eau de rose et ne risque pas d'irriter ou de dessécher la peau fragile des nourrissons. (Plassard, 400 francs le quart de litre) ;

— un nouveau jus de raisin en boîte. Garanti pur jus de fruit et de conservation sans limites. Madame Express l'a trouvé meilleur en rouge qu'en blanc. Existe en portion individuelle, en demi-litre ou en litre : 10 verres. (Bendor, de 70 à 280 francs) ;

— des botillons blancs très rationnels pour « marcheurs débutants ». Relevés au bout, ils empêchent l'enfant de trébucher sur les obstacles. Sans bout dur, ils ne gênent pas les orteils. La semelle est souple, mais la voûte plantaire et la cheville sont maintenues par des contreforts spéciaux approuvés par les podologues. Existe du 18 au 23. (Bambi, chez la plupart des spécialistes de chaussures d'enfants et dans les succursales Manfield).

● ***Reçu*** une série de rouges à lèvres nouveaux que viennent de lancer les instituts de beauté. Les uns prolongent les tons de l'été dernier dans la gamme des corail et des roses (Harriett Hubbard Ayer, Lenthéric) ; les autres affirment au contraire les rouges plus vifs (Arden, Charles of the Ritz), enfin certains lancent une gamme étrange qui se situe dans les marrons et les beiges (Stendhal et Max Factor). Les femmes obéiront donc à leur fantaisie plutôt qu'à une mode précise. Sont seuls éliminés : les rouges soutenus tirant vers le violet.

Dans l'ensemble, les bouches se fardent, pour le moment, pâles et, en tout cas, mates.

● ***Appris*** que les Américains réchauffent maintenant l'atmosphère à l'aide de.... glaçons. Mais il ne s'agit pas d'une découverte scientifique : le réchauffement est tout psychologique. Une firme d'appareils ménagers vend en effet un bac de réfrigérateur qui produit des morceaux de glace en forme de femmes nues. Taille « buste » pour les « petits verres » et corps entier pour les « long drinks ». Les hommes d'affaires en font, paraît-il, une grande consommation et les trouvent fort utiles pour le « démarrage » des conversations... sérieuses. Le journaliste anglais qui décrit leur comportement se pose des questions : « Que se passe-t-il lorsque la nymphe perd ses formes ? Est-ce que la conversation se gèle à nouveau, bien que la glace... ait été rompue. »

● ***Découvert*** un moteur électro-ménager qui reste toujours prêt à fonctionner sans encombrer ou enlaidir la cuisine. Le « Power-maid » peut être incorporé dans la tablette supérieure d'un meuble de cuisine (table, élément, buffet), seul un petit rectangle métallique parfaitement plat reste visible. Le moteur à usages multiples peut actionner : mixer, presse-fruit, batteur et aiguise-couteau. Il suffit de visser l'un ou l'autre accessoire sur la plaque. Un seul inconvénient : les 56.370 francs nécessaires à l'acquisition du moteur (livré avec le mixer et le batteur). Le presse-fruit vaut 2.750 francs et l'aiguise-couteau 3.300 francs. (« Power-maid » chez Electromagic, 52, Champs-Elysées.)

● ***Désensablé*** des moules et des praires en les laissant tremper dans une grande casserole d'eau froide additionnée d'une poignée de gros sel. Autre avantage : les coquillages ainsi replacés dans leur « milieu naturel » (l'eau salée) peuvent être facilement gardés du jour au lendemain sans rien perdre de leur fraîcheur.

SANTÉ

La chirurgie de la surdité

● ***A un millimètre près, 75 % à 90 % de succès...***

IL y a en France près d'un million de sourds, parmi lesquels cinq cent mille sont emmurés dans un silence à peu près total.

Beaucoup surmontent avec courage cette infirmité qui est une des plus difficiles à supporter : il existe des Associations des déficients de l'ouïe et diverses sociétés silencieuses dont les réunions sont animées et même joyeuses ; mais il est, hélas ! reconnu que le fait d'être coupé du monde sonore aigrit le caractère (la perte progressive de l'ouïe est un facteur important de l'agressivité que manifestent certains vieillards vis-à-vis de leur entourage). La surdité peut conduire à la neurasthénie, parfois au suicide.

Du cornet au transistor

Contre ce drame des « malentendants », on n'avait pratiquement aucun recours il y a seulement vingt-cinq ans. On recommandait au sourd une bonne hygiène de vie pour tenter d'éviter que son mal ne s'aggrave et parfois le port d'un cornet acoustique peu efficace, ridicule et encombrant. A l'heure actuelle, grâce aux techniques de *l'audiométrie*, on dispose de moyens précis de diagnostic pour dépister les différentes formes de surdité et les *prothèses auditives* ont fait des progrès stupéfiants ; les appareils *à transistors*, légers, presque invisibles, permettent de rendre à beaucoup de malades une acuité auditive très proche de la normale, à condition d'être adaptés à leur forme de surdité, c'est-à-dire d'avoir été achetés sur les conseils d'un spécialiste et non sur la foi d'une publicité ou les conseils d'un ami : le fait est très important.

Mais les acquisitions les plus extraordinaires dans ce domaine sont dues à l'avènement d'une forme de chirurgie particulièrement délicate qu'on pourrait appeler la *microchirurgie de l'oreille*, car elle s'effectue sous une loupe d'abord et sous un microscope mobile ensuite et réclame une précision de l'ordre du millimètre ; la chirurgie de la surdité n'a pas encore fêté son dixième anniversaire que les spécialistes réunis la semaine dernière à Paris pour le Congrès français d'oto-rhino-laryngologie ont présenté des pourcentages de réussites allant de 75 à 90 %, selon les statistiques des différents auteurs. Elle comprend deux types d'opérations s'adressant à deux formes distinctes de surdité :

● LES TYMPANOPLASTIES, qui tendent à rétablir l'audition compromise par les otites et leurs complications ;

● LA CHIRURGIE STAPÉDIENNE, dont le type est l'opération de *mobilisation* de l'étrier, qui vise à désankyloser les osselets de l'oreille moyenne bloqués par *l'otospongiose*. Une technique toute récente, *l'interposition*, empêche la réankylose de l'os débloqué.

En peau de pavillon

Alors que dans l'otite banale, le tympan percé se cicatrise facilement, des otites chroniques, des suppurations qui se prolongent peuvent amener une perforation de la membrane tympanique. Le tympan troué ne remplit plus son rôle qui est de vibrer au passage des sons qu'il transmet du conduit auditif aux osselets de l'oreille moyenne. Il s'ensuit des pertes d'audition très importantes. On tentait autrefois de les pallier en plaçant à l'endroit de la perforation des substances telles que du coton trempé dans de la glycérine ou des fragments de membrane d'œuf. Les résultats étaient, on le devine, assez décevants. Aujourd'hui, la *tympanoplastie*, ou *greffe de tympan*, permet de refaire un tympan neuf en remplaçant la membrane usée par un morceau de peau prélevée sur le pavillon de l'oreille, là où l'épiderme est le plus fin.

La peau greffée est placée à l'endroit de la perforation dont les bords sont avivés avec un instrument pointu pour faciliter la prise du greffon. Ce dernier est soutenu par de petits fragments de cellulose résorbable, imprégnés d'antibiotique, qui empêchent notamment ses bords de s'enrouler. Au fur et à mesure de la prise du greffon (qui ne pose pas de problème biologique, puisqu'il s'agit d'une autogreffe), la peau greffée s'amincit jusqu'à atteindre l'épaisseur naturelle de la membrane tympanique qui est de 3/10 de millimètre environ. Le pansement qui la maintient est enlevé au bout de dix jours.

Les tympanoplasties exigent une bonne préparation médicale préalable et une grande dextérité de la part du chirurgien.

Ces conditions réunies, les résultats sont excellents. La membrane greffée remplit son rôle vibratoire aussi bien que le tympan original et on assiste à des remontées parfois spectaculaires des courbes de l'audition.

Docteur, je vous entends

La chirurgie stapédienne est encore plus spectaculaire et encore plus délicate. Elle s'adresse à une forme de surdité très répandue, la surdité par *otospongiose* : des proliférations osseuses viennent bloquer les osselets dans la fenêtre ovale, empêchant le passage des ondes sonores vers l'oreille interne et leur transmission au cerveau qui les transformera en sensations auditives. Les surdités par otospongiose sont souvent totales et très difficiles à compenser.

La première idée qui vint aux chirurgiens fut de créer artificiellement dans l'os une nouvelle fenêtre où passeraient les sons dont le chemin normal par la fenêtre ovale était bloqué. Cette opération, la *fenestration*, conçue au début de la guerre de 1940 par un chirurgien français, le docteur Sourdille, et mise au point par un Américain, le docteur Lempert, est longue et difficile. Elle dure plusieurs heures et nécessite une hospitalisation d'une dizaine de jours.

C'est en cherchant, le 3 avril 1952, à vérifier la mobilité de l'étrier (petit os en forme de battant de cloche qui se trouve au centre de la fenêtre ovale) chez un otospongieux sur lequel il se préparait à pratiquer une fenestration, que le docteur Rozen, de New York, reçut le choc d'où devait naître une véritable révolution dans la chirurgie de la surdité : à peine avait-il appuyé sur le petit os qu'il eut la surprise de le voir se mobiliser et d'entendre le malade lui dire instantanément : « Mais, docteur, je vous entends. »

Depuis cette date, l'opération a été renouvelée des centaines de fois et c'est à chaque fois la même minute émouvante : dès que le chirurgien a dégagé l'étrier de la gangue osseuse qui l'emprisonnait, le patient qui entendait à peine une phrase hurlée à son oreille perçoit une conversation chuchotée à l'autre bout de la pièce.

L'opération s'effectue sous anesthésie locale. Elle n'est pas mutilante : deux heures plus tard, le malade rentre chez lui, rendu au monde normal de ceux qui entendent !

Un coussinet de tissu veineux

Il semblait qu'on tînt, avec la mobilisation de l'étrier, une véritable opération-miracle de la surdité.

Quelques réserves devaient cependant succéder à l'enthousiasme du début. D'abord, il s'avéra que dans certains cas où les *processus* d'otospongiose sont anciens, il est impossible de dégager l'étrier bloqué, sous peine de faire éclater le délicat système osseux. On met alors au point une variante de l'intervention qui consiste, faute de pouvoir déplacer le petit os, à percer dans sa partie terminale, *la platine*, une minuscule ouverture qui permet le passage des ondes sonores. Le geste doit être précis à un millimètre près. De l'autre côté se trouvent les sacs de liquide de l'oreille interne : si on les perce, le patient est définitivement et irrémédiablement sourd. (Mais cela n'arrive jamais, les chirurgiens de la surdité sont d'une remarquable dextérité.) Un fragment de muqueuse prélevé sur la *lèvre* de l'opéré est collé sur le trou percé dans la platine. Comme dans la mobilisation de l'étrier, les résultats sont absolument immédiats : dès que la platine est percée, le sourd entend.

Une autre déception attendait cependant les chirurgiens de la surdité. Dans quelques cas, les résultats obtenus se révélaient transitoires. Les processus d'otospongiose se recréaient, entraînant la réankylose de l'étrier. Le malade arraché au mur du silence s'y trouvait replongé de façon encore plus douloureuse. Il fallait trouver le moyen d'empêcher cette réankylose. On y parvint par la mise au point d'une technique dont les résultats constituent la nouveauté du congrès : *l'interposition* entre les surfaces osseuses dégagées d'une sorte de « coussinet » de tissu veineux pour éviter un nouveau blocage. Le greffon est un morceau de veine prélevé sur la surface de la main, aplati et gratté, sa surface « cruentée » (à vif) étant posée contre l'os, également gratté pour faciliter l'adhérence. Recouvrant la partie osseuse, le minuscule morceau de veine joue en quelque sorte le rôle d'un revêtement amortisseur.

En sept ans d'existence à peine, la chirurgie de la surdité, dont l'interposition est le dernier perfectionnement, a amené dans toutes les formes de surdité opérables de véritables résurrections.

RECETTES :

● Cordon blanc

BEIGNETS AU GRUYÈRE

Pour 1 œuf, 2 cuillerées à bouche de farine.

Des tranches de gruyère de 1 cm × 5 cm environ.

Sel, poivre, persil.

Préparation : 10 minutes.

Cuisson : 5 à 6 minutes.

Vous mettez dans une terrine le suun peu de sel jusqu'à ce que vous ayez une pâte bien homogène. Vous trempez dans cette pâte les petites tranches de gruyère et vous jetez dans la friture bouillante. Dès que les beignets sont d'un doré clair, vous les égouttez dans la passoire. Vous les saupoudrez de sel et de poivre et vous les servez chauds entourés de brins de persil.

● Cordon bleu

MOUSSELINE A LA NOISETTE.

125 *gr de sucre en poudre.*
4 *jaunes d'œufs et 5 blancs.*
80 *gr de noisettes.*
40 *gr de farine tamisée.*
40 *gr de fécule.*
75 *gr de beurre.*

Vous mettez dans tune terrine le sucre et les jaunes d'œufs et vous travaillez pendant 10 à 12 minutes avec la spatule de bois jusqu'à ce que le mélange blanchisse.

Vous faites griller les noisettes que vous réduisez en poudre (avec le petit moulin à gruyère). Vous en ajoutez les 3/4 à votre préparation. Mélangez bien. Incorporez successivement la farine, la fécule, les blancs d'œufs battus en neige très ferme, 40 gr de beurre fondu. Beurrez un moule à tarte plat avec le reste du beurre et versez-y la pâte. Saupoudrez avec le reste des noisettes. Et faites cuire à four moyen et régulier pendant environ 40 minutes.

Les
PETITES FEMMES
choisissent leur nouveau MANTEAU à partir de 17.900
chez
MAGALI
91, RUE LA BOETIE - PARIS (8e)

(Charpentier.)

POUR RETROUVER UNE FACTURE.
Il faut inventer ses méthodes.

Le président du Congrès, le professeur Soulas, a souligné l'aspect humain de cette chirurgie dont la portée sociale dépasse le côté spectaculaire de performances opératoires qui se classent pourtant parmi les plus remarquables conquêtes de la chirurgie moderne.

MAISON

Secrétaire à domicile

● ***Pour dompter la paperasserie, il faut commencer par la ranger.***

DEPUIS que les hommes se sont aperçus que les meilleurs secrétaires sont du sexe féminin, ils trouvent tout naturel que leur femme se charge du « secrétariat familial ». Pour celles qui ont déjà l'habitude des bureaux, peu de problèmes. Mais les autres doivent « inventer » leurs propres méthodes. A leur intention, Madame Express a tiré de sa double expérience (acquise au bureau et à la maison) l'A.B.C. de la parfaite secrétaire.

Le planning

Avant d'organiser n'importe quel travail, il faut le déterminer. Si vous occupez l'emploi (non rémunéré) de secrétaire familiale, voici quelles sont vos tâches principales :

● Acquitter le loyer, les impôts, le téléphone, le gaz et l'électricité.

● Payer des factures de tout ordre.

● Régler les assurances (appartement, voiture, personnes).

● S'occuper des questions de Sécurité sociale.

● Tenir un carnet de chèques.

● Délivrer des bulletins de salaire à votre personnel (si vous en employez).

● Classer tous les papiers de famille et tous ceux qui peuvent être utiles à la bonne marche de la maison.

● Transmettre à votre mari des messages téléphoniques.

Rien de tout cela n'est très compliqué, mais demande à la fois un peu de matériel pour travailler à l'aise, un planning de travail pour éviter les pertes de temps et un classement assez rigoureux pour compenser le désordre naturel à tout un chacun.

Le matériel

Le travail à la maison comprenant aussi bien la lessive que l'éducation des enfants, où caser le travail de bureau dans le temps ? Le bon moment semble être le lundi matin, après-midi ou soir, selon les possibilités. D'abord parce qu'on a généralement moins de courses à faire et moins d'obligations ce jour-là. Ensuite, parce que c'est souvent le samedi ou le dimanche qu'on a le temps de parler « affaires » avec son mari et de discuter avec lui des problèmes importants, tels que les impôts, devis de fournisseurs ou lettre au propriétaire.

Tout ce que l'on reçoit au cours de la semaine sera donc placé « en attente » dans une chemise, dans une boîte ou un sous-main jusqu'au lundi suivant. Si l'on craint d'oublier quelque chose, faire une note manuscrite et la glisser avec le reste. Un seul travail à ne pas laisser traîner : les réponses aux invitations écrites et les remerciements.

Ecrire sur ses genoux n'a jamais été une solution. Eparpiller ses papiers et ses outils de travail dans trente-six endroits différents non plus. Quelle que soit la taille de votre appartement, il faut trouver :

● <u>UN COIN BUREAU</u> : l'idéal est évidemment le vrai bureau (ou secrétaire) placé non loin d'une fenêtre et éclairé sur la gauche. Si c'est impossible, une table pourvue d'une bonne lampe peut suffire (la bonne hauteur pour une table à écrire : 75 cm du sol). Si vous utilisez une machine, le meuble devra être très stable (se méfier des secrétaires anciens et faire revoir leurs charnières). Un modèle pratique : la table à double tablette pour glisser la machine dessous quand on ne s'en sert pas. Si les sièges sont trop bas, utilisez un coussin. Rien n'est plus fatigant que d'être obligé de relever les coudes pour écrire ou d'être trop courbée sur la table.

Sur le bureau peuvent être laissés en permanence : un bloc-notes, un pot à crayons, le téléphone et son répertoire, des papiers retenus dans une pince, un tampon buvard, un cendrier et une pendulette si vous ne portez pas de montre, pour voir l'heure à tout moment. Ne laissez jamais traîner des bouts de papier épars ou des doubles de lettres, le moindre courant d'air les fera s'envoler ou les enfants les prendront pour y dessiner des bonshommes. Cachez tout ce qui est petit matériel pas très esthétique : agrafes, scotch, colle, timbres, gomme, taille-crayon, etc.

● <u>UN AGENDA</u> de grandes dimensions. Il est indispensable, tant pour tenir les comptes ou noter les invitations, que pour y inscrire les échéances. En cuir, il sera laissé sur le bureau ; en toile noire, il est préférable de le dissimuler.

→

FOURRURES
Renel
LE SPECIALISTE
DU VISON
5, AV. VICTOR-HUGO
exportation free of tax

25.900 *francs « CORTINA »*
Manteau en TISMOUTON, poils de laine, façon Kalgan
blanc, tourterelle, turquoise, bleu roy
chez
ELDA, 48, *Chaussée-d'Antin*
PARIS (9e)

OYO présente deux modèles de soutien-gorge, dont l'un bustier ; tous deux sans armature et **totalement extensibles. OYO** : maintien parfait. OYO : liberté totale des mouvements. Fabriqué en France sous licence américaine Breathinbra. Meilleurs spécialistes et grands magasins.

Vison
?
voyons
WEIL
FOURRURES
4, rue Sainte-Anne
(angle av. de l'Opéra)

Louis Horwat
TAILLEUR COUTURIER
12, RUE LAFAYETTE - PARIS - PRO. 65-25
4e étage - Ascenseur
PRESENTE SA COLLECTION
HIVER 1960
Tous les jours à 15 h. 30
Modèles de
25.000 à 55.000 fr.
sur mesures avec essayages
● Voici
« Constellation »
Manteau confortable
Zyblir de Rodier
Tous nos modèles sont exécutables à façon

PRÉNATAL
185 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
●
A PARIS
103, RUE St-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI

JEANNE LANVIN
SOLDE
COUTURE BOUTIQUE
FOURRURES
MODE ET TISSUS
FOULARDS ET LINGERIE
TISSUS POUR HOMME
Samedi 7 de 10 heures à 18 heures
Lundi 9 de 9 h. 30 à 13 heures
Mardi 10 de 9 h. 30 à 13 heures
22, Faubourg-Saint-Honoré, PARIS

Berel

TAILLEUR - CHEMISIER

12, rue de Sèvres, 12 - PARIS

A Paris, sous l'averse : deux hommes sur sept son

Gillio

Spécialiste de l'élégance masculine

PARDESSUS ET 7/8
TWEED - CACHEMIRE
POIL DE CHAMEAU
TISSUS EXCLUSIFS

7, boulevard Saint-Michel - PARIS
ODE. 22-71

Jack Romoli

EXCLUSIVITES MASCULINES

PARDESSUS
et 7/8

CACHEMIRE, POIL DE CHAMEAU
TWEED D'IMPORTATION

38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

C'est toujours le PREMIER et de loin !
Slip
Eminence

● Un système de classement : un papier non classé étant un papier perdu, dès que vous en avez fini avec ledit papier, rangez-le, mais pas « en vrac ». Le classement par « rubriques » est le plus commode. Voici les rubriques classiques : appartement, assurances, impôts, auto, Sécurité sociale, salaires, factures payées, banque ou C.C.P., personnel, papiers militaires et familiaux, voyages, santé, école. Il existe des classeurs dits « de ménage », sorte de boites à soufflet où des pochettes avec onglets facilitent les recherches. Mais bien d'autres systèmes sont possibles ; depuis le simple dossier à tirette (un par catégorie), jusqu'à l'épais dossier cartonné à dos de toile extensible qui comporte un répertoire chiffré à l'intérieur de 1 à 15 par exemple : on attribue des numéros aux rubriques selon son choix personnel. Les boîtes métalliques sont plus encombrantes et moins faciles à dissimuler dans un appartement.

● Des outils : ayez toujours sous la main, groupés dans un tiroir, du papier à lettres, des cartes de visite, les enveloppes correspondantes, des timbres, une agrafeuse, des ciseaux, des trombones, du scotch, de l'encre à stylo ou une recharge de stylo à bille, des carbones si vous vous servez d'une machine à écrire.

● Une corbeille a papier : elle est indispensable et particulièrement pratique si on la choisit assez grande et en matière lavable. Il en existe qui s'assortissent à tous les styles d'ameublement. Depuis le cache-pot moderne au seau à champagne en argent. A claire-voie, elle est très inesthétique. Attention ! Ne jamais y vider de cendriers.

● Un répertoire « maison ». Indépendant du répertoire où sont notés les amis et relations, celui-ci contiendra les adresses des fournisseurs, artisans, dentistes, médecins, etc. C'est beaucoup plus pratique que de rechercher de vieilles factures ou que d'entasser des cartes encombrantes.

● Une machine a écrire : Si vous pouvez vous l'offrir, elle vous permettra d'aller plus vite, de travailler plus proprement, de faire automatiquement les doubles de lettres (indispensables). La moindre des choses : apprendre à changer le ruban, ne pas la laisser ouverte quand vous ne l'utilisez pas (les enfants ne joueront pas avec) et la donner à réviser de temps à autre.

● Un « truc » de Madame Express : dans un intérieur de style, classer les papiers dans un casier à disques en acajou ou en merisier, beaucoup plus « raffiné » que les classeurs en métal.

Pour gagner du temps

Votre coin-bureau une fois organisé, votre matériel bien en place, il reste à adopter une bonne méthode de travail. A titre d'exemple, pour gagner du temps :

● Faire un brouillon pour vos lettres importantes.

● Libeller avec soin les chèques que vous tirez. Inscrire sur les factures que vous venez de régler « payé le... chèque n°... ».

● Noter la date à laquelle doivent être payées les primes d'assurances, les pensions des enfants, etc.

● Consulter votre répertoire d'adresses au lieu de vous fier à votre mémoire excellente.

● Utiliser des chèques à « volet de correspondance » qui évitent de joindre une lettre.

● Jeter les bouts de papier inutiles, les factures qui ne peuvent plus prêter à contestation.

● Rassembler dans une boite la petite monnaie étrangère que vous rapportez de vos voyages.

Pour éviter des discussions

Enfin, partie importante du travail de secrétariat, il faut savoir ne pas faire de travail inutile. Autrement dit, pour éviter des discussions :

● Gardez le double des lettres importantes, pour prouver vos dires au besoin.

● Recopiez les ordonnances médicales qui seront peut-être à renouveler, mais qu'il faut envoyer sans tarder à la Caisse de Sécurité sociale.

● Rangez vos papiers dans un meuble ou un tiroir qui ferme à clef pour que les enfants n'y touchent pas (mais en indiquant à votre mari où vous mettez la clef).

● Ne mélangez pas aux papiers « maison » les recettes, modèles de tricot et articles divers que vous découpez dans les journaux. Ayez une boite, un dossier à part ou un cahier d'écolier sur lequel vous collerez les coupures, vous éviterez l'exaspération de votre mari lorsqu'il cherchera dans votre classement général.

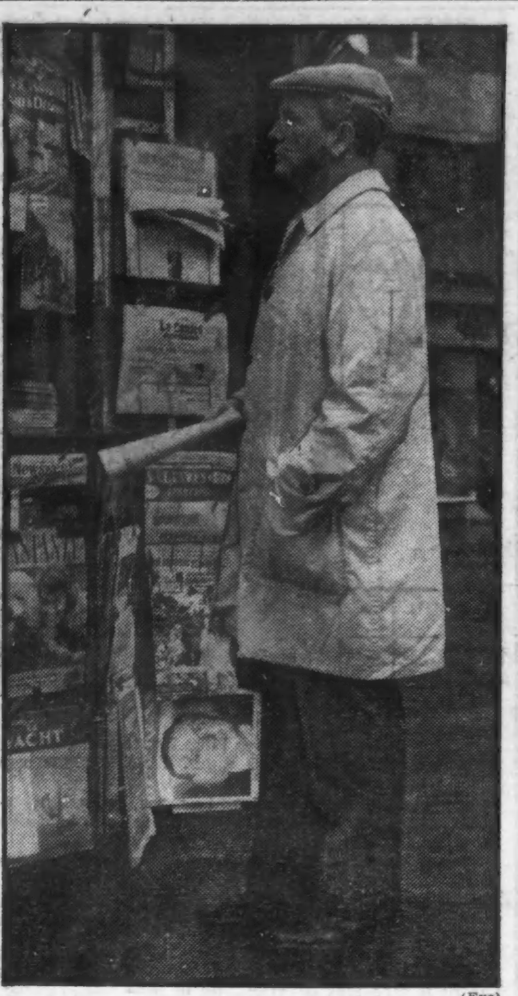
● Transcrivez sur votre agenda les invitations acceptées et prévenez immédiatement votre mari. Sinon, vous risquez qu'il vous dise : « Comment ? Je ne savais pas... J'ai demandé aux Untel de venir dîner ici... »

● Notez, aussitôt reçus, les messages téléphoniques pour votre mari et faites épeler le nom s'il s'agit d'une de ses relations de travail que vous ne connaissez pas.

POUR LES ENFANTS ET LES JEUNES
Parkas, fuseaux, pantalons, jupes en vente dans nos stands
P'TIT PIERRE
Au Printemps, Paris
Au Louvre, Paris
Aux Deux Passages, Lyon
A la Boule d'or, Le Havre
Au Printemps, à Nancy, Lille, Versailles, Bordeaux et Rouen

Gilbert FERUCH
Maître Tailleur
75, rue du Faubourg-Saint-Honoré
PARIS (8e) ELY. 40-00

MACDOUGA
SCOTCH TAILOR
Draperies anglaises et française
Spécialiste du Tergal
COSTUME sur mesure depuis
— PRET à PORTER
PARDESSUS
OPE. 70-12



(Eve)

…q sur sept, fripés, mal protégés, ont triste allure.

HOMMES

Sous la pluie

● *Un imperméable doit être : infroissable, neutre, ni trop long ni trop court... et imperméable.*

MONSIEUR DE LA PALICE l'aurait lui-même constaté, le meilleur moyen, pour un homme, de s'abriter de la pluie, est de mettre un imperméable.

Les progrès, dans ce domaine, sont considérables. Après la vogue des canadiennes militaristes, des gabardines descendant jusqu'au mollet et des petits « rase-pets » mastic, dont la blancheur était bien éphémère, la mode s'est stabilisée.

La bonne longueur se situe maintenant juste sous le genou : ni trop long, ni trop court. Même les automobilistes peuvent l'adopter, puisque après tout c'est surtout hors véhicule qu'ils ont besoin d'être protégés. Tous les hommes ne s'en sont pas encore aperçus, et comme il faut bien finir les vieux vêtements, notre photographe a rencontré dans Paris, un jour de pluie, de bien curieuses silhouettes.

En dehors de la longueur, le problème essentiel semble être, comme le prouvent également nos photos, la froissabilité. Tous les hommes, ou presque, se promènent les jours de pluie dignement drapés dans des chiffons. Evidemment, le prix intervient : un modèle en popeline lourde infroissable ou en tissu synthétique valant plus cher. Mais sur un vêtement destiné à durer plusieurs années les trois ou quatre mille francs supplémentaires en valent largement la peine, si l'on peut les investir. Sans compter qu'un vêtement de belle qualité a besoin d'être réimperméabilisé moins souvent (une réimperméabilisation coûte actuellement entre 2.000 et 2.500 F chez le teinturier).

En dehors de ces deux points essentiels : longueur et tissu, voici quelques conseils de Madame Express pour orienter votre choix si vous envisagez cette saison l'achat d'un imperméable.

La forme

Trois points importants sont à surveiller :

● LA LARGEUR, suffisante pour permettre un boutonnage hermétique (sinon vous vous promènerez avec un vêtement déboutonné, ce qui est aberrant quand il pleut).

● L'EMPIÈCEMENT invisible ou détaché destiné à protéger les épaules et les omoplates. Mais comme tout le monde a tendance à marcher un peu courbé sous la pluie, un empiècement disproportionné fait facilement le dos rond.

● LES EMMANCHURES : larges et basses, ou raglan, elles donnent de l'aisance. Indispensables pour les automobilistes.

La doublure

Un imperméable doublé de lainage remplace agréablement et économiquement un manteau de demi-saison. Tous les magasins spécialisés présentent des doublures en flanelle unie dans un coloris vif (rouge ou bleu roi) ou en lainage à carreaux et écossais. Elles peuvent s'adapter sur n'importe quel manteau. Presque toutes les boutiques se chargent de placer les boutons nécessaires. Les modèles à fermeture à glissière doivent être achetés en même temps que l'imperméable.

Selon les magasins, les prix des doublures varient de 3.500 à 5.000 F.

La couleur

Un manteau de pluie étant, par excellence, un vêtement d'usage, mieux vaut ne pas le choisir trop clair, si vous ne voulez pas vous ruiner en teinturier ou sortir souvent avec des taches.

La mode, cette année, est d'ailleurs au bleu marine. Mais Madame Express ne recommande cette couleur qu'aux très jeunes et très séduisants jeunes gens. Les autres risquent de ressembler facilement à un officier en retraite, ayant la nostalgie de l'uniforme.

Les meilleurs tons : la gamme des gris-beige et des beige-gris.

Le couvre-chef

En dehors des porte-documents et des journaux, qui ne sont qu'accessoirement destinés à cet usage, les deux couvre-chefs les plus commodes sous la pluie sont le chapeau et la casquette en tissu imperméable assorti. Facilement ridicule en temps normal, la casquette a assez fière allure sous une averse. De plus, elle présente l'avantage de pouvoir se glisser dans une poche et de s'esquiver plus facilement qu'un chapeau au premier rayon de soleil.

Vus à la bonne longueur

● LE COTON

On baptise généralement « pope-

→

SILHOUETTE-RETOUCHES
SERVICE
49, rue de la Victoire - TRI. 14-82
●
Spécialiste de la Transformation
S'inspire des dernières collections pour moderniser vos vêtements
Ouverture d'un rayon Messieurs

Rodzon
TAILLEUR - CHEMISIER
Pour son ouverture une collection...
« A VOIR »
111, Faubourg-Saint-Honoré
(St-Philippe-du-Roule)
PARIS-8e ELY. 16-85

DAVIS
TAILLEUR PANTALONNIER
POUR LA VILLE ET LE SPORT
VOTRE PANTALON sur mesures
LIVRE EN 48 H.
Tout laine, depuis 5.900 F
(pli permanent)
17, rue de la BANQUE
MÉTRO : BOURSE

Viley
CHEMISIER TAILLEUR
Exclusivités masculines
PARDESSUS
exclusifs
français et d'importation
en
tweed, poil de chameau
cachemire
25 RUE LA BOÉTIE
Angle Miromesnil

Sa coupe et son travail minutieux lui permettent d'atteindre la perfection dans l'art d'habiller les hommes
Max EVZELINE
Membre du Groupe des 5
30, rue Washington (Champs-Elysées)

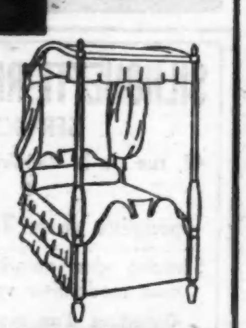
ROIENA
CHAUSSEUR
46, avenue Victor-Hugo - PARIS (XVIe)
a sélectionné pour vous les meilleurs modèles d'importation anglaise et italienne
et les exclusivités
SIRIUS

JEAN VERAL
16, avenue de l'Opéra
OPE. 89-53

Belfast
MANTEAU de VILLE et de PLUIE
en drap de cocher imperméable
(nombreux coloris)
29.500 fr.

DORIS HALPHEN
Sa gymnastique est différente
Trop forte ? Elle vous fera maigrir « au centimètre ».
Mince ? Elle maintient votre ligne
Sa gymnastique ne fatigue pas, elle amuse... et vous donne un bien être accru
par la DETENTE NERVEUSE
Une leçon d'essai gratuite dans un groupe pour toute lectrice de L'EXPRESS
Renseignements : LIT. 70-58
Sur rendez-vous au studio : 16, rue Saint-Simon-7e

au Salon de l'Enfance

LE STYLE SOBRE ÉLÉGANT PRESTIGIEUX DE STYLE
LE MEUBLE ANGLAIS DE GRAND

STYLE
AGENCE FPH - PARIS
Documentation complète adressée sur simple demande à STYLE - salle 11
30 rue de Miromesnil
Paris 8e - ANJou 82-09

LE COTON SE MET A LA PORTEE DE LA VIE MODERNE

Depuis toujours, le coton est le roi du textile. On apprécie son bel aspect, sa fraîcheur, sa souplesse, sa douceur au porter, sa facilité de lavage, son pouvoir absorbant.

Mais la nécessité de le repasser pour lui conserver son bel aspect était devenue, dans la vie moderne, une petite objection à son emploi.

Les cotons « MINIFER » viennent de résoudre ce problème.

Désormais, les TISSUS GARANTIS BOUSSAC en coton MINIFER facilitent le lavage, permettent un séchage très rapide et abolissent pratiquement la corvée du repassage.

Ils ajoutent à tous les avantages naturels du coton ceux qu'avaient apporté aux consommateurs les fibres d'origine chimique.

Si vous voulez en faire l'expérience vous-même, vous trouverez les chemises, les blouses et les tabliers en coton MINIFER dans les cinq succursales des magasins A LA TOILE D'AVION.

LES BÊTISES D

1. On a sonné chez Mme Express. C'étaient deux amis qui venaient s'inviter à dîner. « Nous avons apporté du jambon », ont-ils dit.

Pendant que les hommes prenaient « un verre », Mme Express et Mme Amie ont mis le couvert.

2. En même temps, Mme Express a mis sur le feu u grande et une petite casserole d'eau pour faire des pâtes.

Une fois l'eau bouillante, Mme Express a jeté 500 de spaghetti dans la grande casserole. Et dans la peti

→

line » les tissus de coton employés couramment pour faire des imperméables. En fait, la texture de ces tissus peut être très diverse : de la plus fine popeline à une toile forte ou même épaisse, voici les modèles que Madame Express a préférés dans tous les genres :

— En popeline forte, martingale amovible, manches montées, doublé de toile tartan imperméable. Un seul coloris : gris vert. 9.900 F. (Raincoat, 49, rue de Passy).

— En popeline, imperméabilisation permanente, doublé nylon et ouatiné tergal. Col pouvant se porter ouvert ou fermé. Manches montées. Existe en gris vert ou havane : 16.790 F. (Hauser ou C. C. C., 35, boulevard Haussmann).

— Popeline suisse (très épaisse), trench-coat, manches kimono montées à même l'empiècement, boutonnage sous pattes, petites fentes de côté. Se porte avec ou sans ceinture. Bleu ardoise. 18.900 F. (Harley, 8, boulevard de la Madeleine).

— En popeline marine, trench-coat importé d'Angleterre, manches montées, poches à rabat et une poche ticket. 25.000 F. (Old England, 12, boulevard des Capucines).

— En popeline marine, trench-coat à boutons de cuir noir, doublure de nylon écossais. 22.800 F. (Gentley, 20, avenue Franklin-Roosevelt).

— En popeline fine imperméabilisée, 7/8, doublure de soie écossaise, manches raglan, forme droite, fentes pouvant être déboutonnées pour la conduite automobile. Boutonnage sous patte. Existe en bleu marine et noir. Prix : 21.900 F. (Holmès, 22, avenue Victor-Hugo).

— En gabardine de coton bleu marine, manches montées bas ; doublure flanelle couleur vive, deux fentes sur le côté, martingale. Prix : 31.500 F. (Jack Romoli, 38, avenue Victor-Hugo).

● Les « al »

— En tergal, doublure tergal. Auto-coat avec deux plis en forme de soufflet placés aux coutures de côté pour l'aisance de la marche ou de la conduite automobile. Existe en bleu, gris beige. 26.000 F. (Jack Romoli, 38, avenue Victor-Hugo).

— En comtal, à manches montées, col et coutures de manches surpiqués, petites fentes de côté, martingale à quatre boutons, poches verticales, beige clair : 17.900 ou 15.900 F sans martingale. (Harley, 8, boulevard de la Madeleine).

— En comtal à trois boutons, manches montées ou raglan, poches verticales, piqûres apparentes au col, beige clair : 19.500 F. (Gentley, 20, avenue Franklin-Roosevelt).

JACQUES FATH
parfums
rouge à lèvres
vernis pour les ongles

ENSEIGNEMENT

Le nouveau « bac »

● L'épreuve de février n'est pas un obstacle, mais un tremplin pour celle de juin.

ON connaît les grandes lignes de la réforme du « bac » : suppression de l'oral, composition semestrielle au lieu de l'examen unique, suppression de la session d'octobre.

Mais trop de parents et de jeunes gens en sont encore à s'interroger sur de nombreux points. Nous répondrons aujourd'hui à leurs questions.

● A QUELLE DATE LES ÉPREUVES AURONT-ELLES LIEU ?

La première session les 18, 19 et 20 février 1960 (encore que cette date, coïncidant avec le congé de mi-trimestre, suscite des oppositions dans le corps enseignant).

La deuxième session commencera le 15 juin 1960.

● QUAND LES INSCRIPTIONS DEVRONT-ELLES ÊTRE PRISES ?

Jusqu'au 15 novembre 1959.

● EST-IL POSSIBLE DE S'INSCRIRE EN MÊME TEMPS A DEUX SÉRIES ?

Impossible, même en deuxième partie. Les candidats ne pourront s'inscrire qu'à une série par an.

● DE QUELLES ÉPREUVES SE COMPOSE LE NOUVEAU BACCALAURÉAT ?

Il se compose d'épreuves écrites plus nombreuses qu'auparavant (variables suivant les séries), d'épreuves orales de langues vivantes et d'épreuves de gymnastique.

I. — La série classique C comportera par exemple :

A l'écrit :

Composition française : coefficient 4.

Version latine : coefficient 4.

Composition de sciences physiques: coefficient 6.

Composition de mathématiques : coefficient 7.

Composition d'histoire et de géographie : coefficient 2.

A l'oral :

Une épreuve portant sur une langue vivante : coefficient 2.

Une épreuve d'éducation physique : coefficient 1.

II. — En philosophie :

A l'écrit :

Dissertation philosophique : coefficient 7.

Composition sciences physiques : coefficient 2.

Composition sciences naturelles : coefficient 2.

Composition d'histoire et géographie : coefficient 3.

Composition de mathématiques et cosmographie : coefficient 1.

A l'oral :

Une épreuve portant sur une langue vivante : coefficient 2.

Une épreuve d'éducation physique : coefficient 1.

● Y A-T-IL DES ÉPREUVES ORALES EN FÉVRIER ?

Non. Les séries B - M - M' et technique B auront seulement en février une épreuve écrite de langue vivante.

● Y A-T-IL DES ÉPREUVES ORALES EN JUIN ?

Oui. Pour les langues vivantes ; elles auront lieu après le 15 juin.

La psychologie, arme absolue de la femme moderne...

Imaginez un instant, Madame, que vous suiviez les cours par correspondance de PSYCHOLOGIE DES PROFONDEURS de l'INSTITUT DE CULTURE HUMAINE... En quelques semaines vous serez profondément transformée. Ayant appris *à connaître* à fond votre véritable caractère, vos qualités et vos défauts, ainsi que ceux des êtres qui vous sont particulièrement chers ou même de vos amis (es) et simples connaissances, vous saurez comment faire agir ou discipliner vos tendances cachées, comment vous servir de qualités jusque-là inutilisées, *comment éduquer et orienter vos enfants*, comment vous comporter en toutes circonstances vis-à-vis de votre mari et de vos relations, vous découvrirez enfin bien d'autres « mystères » que connaissent déjà les centaines d'élèves de l'INSTITUT DE CULTURE HUMAINE (15, rue des Chats-Bossus, LILLE, Directeur : André PASSEBECQ, Docteur en Psychologie). Demandez la DOCUMENTATION GRATUITE N° 17.

[M]adame EXPRESS

[boî]te de sauce tomate pour qu'elle chauffe au bain-[marie].

[D]ix minutes après, Mme Express a égoutté les pâtes, [les a] versées dans un plat creux avec un bon morceau de [beurre] et du gruyère râpé.

4. Puis elle a sorti la boite de sauce de la casserole et vite, pour l'empêcher de refroidir, elle a percé deux petits trous et versé le contenu de la boite sur le plat.

A quel moment Mme Express a-t-elle fait une grosse bêtise ? *(Voir réponse ci-dessous.)*

● QUELLES LANGUES VIVANTES PEUT-ON PRÉSENTER AU BAC ?

Allemand, anglais, arabe, espagnol, italien, portugais, russe.

● L'ÉPREUVE D'ÉDUCATION PHYSIQUE EST-ELLE OBLIGATOIRE ?

Oui, elle est obligatoire pour la première et pour la deuxième partie. Elle est dotée du coefficient 1 ; les candidats qui ne pourraient la subir pour raison de santé en seront dispensés sous réserve de produire un certificat délivré par un médecin du service de santé scolaire et universitaire. Elle comprendra quatre épreuves (gymnastique, grimpé, athlétisme et natation), l'épreuve de natation prévue ne pourra être choisie que pour les sessions d'examens des années 61 et suivantes. Les candidats la passeront dans le courant du deuxième semestre.

Les bêtises de Mme Express

Réponse

1) Madame Express a fait une grosse bêtise en perçant la boîte de sauce tout de suite après l'avoir retirée de l'eau bouillante. Il fallait attendre deux ou trois minutes, sinon, il est inéluctable que la sauce gicle partout en geyser.

2) D'autre part, Madame Express a fait les pâtes à la française. Ce n'est pas une bêtise, mais ses pâtes auraient été beaucoup plus savoureuses si elle les avait égouttées, mais en laissant un peu d'eau dans la casserole, remises dans la casserole avec un gros morceau de beurre et le fromage et laissées à tout petit feu en remuant avec une cuiller de bois jusqu'à ce que l'eau soit évaporée.

Il est toujours préférable de servir la sauce tomate à part, tout le monde n'étant pas amateur.

● Y A-T-IL DES ÉPREUVES FACULTATIVES ?

Dans toutes les séries, les candidats peuvent subir une épreuve facultative (dotée du coefficient 1) de musique, de dessin, d'éducation ménagère ou de langue régionale ; chaque candidat ne peut se présenter qu'à une seule d'entre elles.

● OU LES CANDIDATS PASSERONT-ILS L'EXAMEN ?

Il avait été question de faire passer aux élèves de l'enseignement public les épreuves dans leurs établissements, mais devant les difficultés d'organisation rencontrées, tous les candidats (élèves du public et du privé) continueront de passer le bac dans les centres traditionnels.

● SUR QUELS PROGRAMMES PORTENT LES ÉPREUVES DE FÉVRIER ET CELLES DE JUIN ?

Les épreuves de février portent sur le programme du premier semestre (précisé par circulaire ministérielle) et les épreuves de juin portent sur le programme de l'année entière et non pas seulement sur celui du deuxième semestre.

● UN ÉLÈVE QUI RATE SON EXAMEN EN FÉVRIER PEUT-IL SE PRÉSENTER EN JUIN ?

Certainement ; d'ailleurs, les compositions de février n'interviennent que comme « repêchage éventuel et préalable ». C'est-à-dire que les points obtenus en février servent uniquement à compenser des notes (éventuellement) insuffisantes en juin ; elles ne pourront être ajoutées à un total qui, en juin, excède la moyenne.

Il ne sera donc nullement catastrophique de ne pas avoir sa moyenne en février ; un candidat obtenant 8 de moyenne en février et 10 en juin sera reçu.

Mais un candidat ayant obtenu 12/20 de moyenne en février et 8/20 en juin serait également reçu ; par contre, un candidat ayant obtenu 13/20 de moyenne en février et 11/20 en juin ne se verra pas attribuer de mention, alors qu'ayant eu 11/20 en février et 13/20 en juin il obtiendrait la mention assez bien. (La moyenne est établie en tenant compte des diverses épreuves dotées chacune d'un coefficient particulier, de l'interrogation orale de langue et de l'épreuve d'éducation physique).

● LES SÉRIES A ET C COMPORTERONT-ELLES DES ÉPREUVES DE LANGUES VIVANTES EN FÉVRIER ?

Non, uniquement une épreuve orale en juin.

● EN QUOI CONSISTENT LES ÉPREUVES DE LANGUES VIVANTES ?

L'épreuve écrite réservée à certaines séries en février et en juin consistera en une version suivie de questions à traiter dans la langue.

Les épreuves orales pour toutes les séries consisteront en une explication de texte et une conversation dans la langue.

● DANS CHAQUE SÉRIE L'ÉCRIT COMPORTE MAINTENANT UNE ÉPREUVE D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE. COMMENT EST-ELLE ORGANISÉE ?

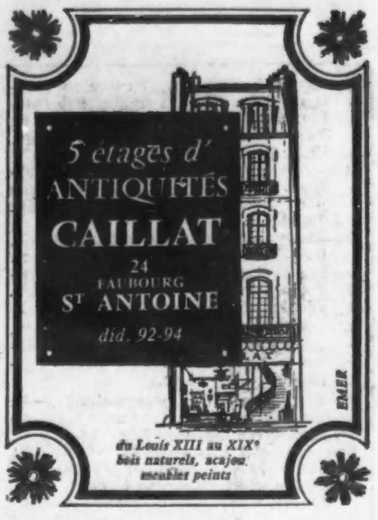
Dans toutes les séries (à l'exception de technique B), l'épreuve d'histoire et de géographie portera principalement sur l'histoire (3/4 des points) et accessoirement sur la géographie (1/4 des points), ou principalement sur la géographie (3/4 des points) et accessoirement sur l'histoire (1/4 des points). La nature de l'épreuve d'histoire sera déterminée par un tirage au sort dont les résultats ne seront pas connus des candidats avant l'examen.

● Y A-T-IL DES NOTES ÉLIMINATOIRES ?

Le zéro seulement est éliminatoire après délibération du jury.

● QUE DEVIENDRONT LES CANDIDATS MALADES A L'UNE DES SESSIONS ?

Ceux qui n'auront pu subir aucune des épreuves écrites de l'une ou de l'autre session pourront, avec autorisation spéciale du recteur, se présenter à ces épreuves au plus tard quinze jours après.



LORÈNE
Quinzaine italienne
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

Utilisateurs de Mazout

Les **Ets Rollet**, fabricants du « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le **Diablotin-Mazout**, liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger, et économise 10 à 12 % du combustible. En vente chez tous les droguistes.

Pierre
Clarence
soldera les 5, 6 et 7 novembre de 9 à 18 h.
9, rue St-Florentin
OPÉ 09-88

Manteau en astrakan, astrakan pastel, breischwantz ou agneau des Indes aux FOURRURES BRUNSWICK
62, boul. de Strasbourg, Paris
Grand parking dans l'immeuble

PUBLICIS

Pour réussir
VOS SOUFFLÉS
HOMARD - FROMAGE
VANILLÉ - CHOCOLATÉ
achetez
les Soufflés MORVANDELLES
EN VENTE PARTOUT

●

Envoi gratuit de nos « Carnets de recettes soufflés » et de la liste de nos dépositaires

Écrire à MORVANDELLES, 23, rue de Paris, à AUTUN (Saône-et-Loire) - Téléphone : 7.84

Trifeux
CUISINIÈRE
TROIS FEUX
TOUS GAZ
Ensemble TRIFEUX coffret à bouteille butane
Société Métallurgique Liotard Frères
22, Rue de Lorraine, PARIS 19°

FINGLOUTON
UN TRAITEUR PAS CHER
N'hésitez plus à recevoir vos amis à l'improviste
DEMANDEZ LA GAMME COMPLETE DE NOS PLATS A VOTRE PATISSIER, BOULANGER. A défaut téléphonez à : BER. 16-24 pour avoir l'adresse de notre dépositaire le plus proche

A voir, écouter, lire, savoir...

● cinéma

Certains l'aiment chaud : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Ermitage*, ELY 15-71).

Autopsie d'un meurtre : le spectacle d'un procès à l'américaine disséqué par Preminger. (*Mercury*, BAL. 75-90.)

La Mort aux trousses : Cary Grant, Eva Marie Saint et James Mason lancés par Alfred Hitchcock à travers l'Amérique. (*Avenue*, ELY. 49-84 ; *Lord-Byron*, BAL. 04-22.)

L'Inconnu du Nord-Express : un train, deux hommes, un crime et un suspense signé Hitchock. (*Studio Bertrand, SUF*. 64-66.)

Le Pigeon : délicieuse chronique de la cambriole dans les faubourgs de Rome. (*Broadway, ELY*. 24-89.)

Les Liaisons dangereuses 1960 : du bon Vadim, ni plus, ni moins. (*Marivaux*, RIC 83-90 ; *Colisée*, ELY 29-46).

Le Destin d'un homme : l'enfer des camps nazis vu par un prisonnier russe. (*Biarritz*, ELY. 42-33.)

Ossessione : de Luchino Visconti. La première grande manifestation du néo-réalisme italien (1942), encore inédit en France. (*Cinéma d'Essai-Caumartin*, OPE 81-50).

Kinopanorama : sur trois écrans géants, un vrai voyage en U.R.S.S. Un commentaire lourdaud, mais une étonnante démonstration technique (60, *avenue de la Motte-Picquet*, FON. 50-50.)

Le Visage : le dernier film d'Ingmar Bergman : magie noire et Raison dans la Suède du XIXe siècle. (*Studio Publicis*, BAL. 76-23 ; *Vendôme*, OPE. 97-52.)

Les Fraises sauvages : cueillies par Bergman au vert paradis des amours enfantines. (*Bonaparte*, DAN. 12-12.)

Le septième sceau : une légende moyenâgeuse contée par Ingmar Bergman : le chevalier, la mort et quelques raisons de vivre. (*Studio Parnasse*, DAN 58-00.)

Hiroshima mon amour : le film le plus important de la saison, mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Studio de l'Etoile*, ETO 19-93 ; *Agriculteurs*, TRI 96-48).

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Ciné Panthéon, ODE*. 15-04.)

Les 400 coups : l'histoire d'un enfant inadapté, un film qui vient du cœur. (*Astor, PRC*. 72-00.)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*République Ciné, BOT*. 54-06.)

Le beau Serge : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Palais des Arts, ARC*. 62-98 ; *Excelsior, OBE*. 38-59.)

Kanal : épopée dans les égouts de Varsovie. (*Noctambules, ODE*. 42-34.)

Les visiteurs du soir : un Carné-Prévert diabolique et poétique. (*Studio Cujas, ODE*. 89-22.)

La Grande Illusion : un message de fraternité qu'il faut avoir entendu. (*Quartier Latin, DAN*. 84-65.)

Dies Irae : une affaire de sorcellerie au moyen âge racontée par Carl Dreyer. (*Celtic, ODE*. 47-62.)

Chérie, je me sens rajeunir : une potion trop efficace ; le savant distrait, Cary Grant, et la débutante Marilyn Monroe dans une comédie de Howard Hawks (à partir de vendredi). (*Calypso, GAL*. 10-68.)

La Ruée vers l'or ; La Revue de Charlot (*Le Pèlerin, Une Vie de chien, Charlot soldat*) : des Chaplin à voir et à revoir. (*Windsor, WAG*. 86-71 ; *Les Vedettes, PRO*. 88-81.)

Les Cousins : une vie de bohème 59 — imparfait et savoureux. (*Arc en Ciel-Boucicaut, VAU*. 94-47.)

Drole de drame : un Carné-Prévert burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines*, ODE 39-19).

Geneviève : un vieux tacot irrésistible mais surtout Kay Kendall. (*Studio République, OBE*. 58-08.)

Les Contes de la Lune vague après la pluie : ésotérique chef-d'œuvre japonais. (*Pagode, PRO*. 63-40.)

Le cuirassé Potemkine : d'Eisenstein, le classique des classiques. (*Ranelagh*, AUT. 64-44.)

La Bataille du Rail : la Résistance des cheminots, le premier grand film de René Clément. (*Floride, PRO*. 63-40.)

● théâtre

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Théâtre de Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Franca Valeri : toutes les femmes en une. (*Petit Théâtre de Paris.*)

Les Petits-Bourgeois : Gorki adapté par Adamov : une réussite très honorable. (*Œuvre.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis «Le mal court». Jacques Dufilho est un merveilleux farceur et Jacqueline Gauthier sensible et drôle. (*La Bruyère.*)

Oncle Vania : Sacha Pitoëff sur les traces de son père, une belle et émouvante représentation. (*Studio des Champs-Elysées.*)

● siné-sélection

« Les Nègres », de Jean Genet.

● occasions

Je propose

- **Table Louis-Philippe** acajou, ronde, 1 m 13, 3 rallonges acajou, 75.000 francs. Divers meubles, tableaux, nappe 18 couverts. WAG. 23-91.
- **Radiateur a gaz** Auer état neuf. Val. 32.000. Cédé 13.000. Tél. RIC. 32-77, sauf le matin.
- **Manteau** pattes astraan, taille 46, très bon état. PER. 47-96.
- **Manteau** noir ample, lainage, taille 44. Bon état. 10.000 francs. LEC. 53-33, avant 9 h. 30.
- **Radiateur** à gaz Anemostat, type C 200 à thermostat, 20.000 francs. SAB. 68-19, heures des repas.
- **Imperméable** nylon laqué imprimé foncé fondu, forme ample, taille 42-44, 7.000 francs. TRO. 52-53.

Pour bénéficier du « Service occasions » de Madame Express, il vous suffit d'écrire 29, rue de Marignan, en précisant la nature de l'objet, votre nom, votre adresse et en joignant la somme forfaitaire *exceptionnelle* de 1.000 francs (tarif très inférieur aux petites annonces classiques). Votre annonce paraîtra dans les huit jours et sera lue par 600.000 personnes.

● télévision

Jeudi 5 novembre a 21 h. 35 : « Jeunesses Musicales de France », gala chorégraphique transmis en direct de la salle Pleyel avec Michel Renault, Liane Daydé, Lycette Darsonval, Yvette Chauviré, Dany Robin et Marina Vlady. Réalisation André Leroux.

Vendredi 6 novembre a 20 h. 35 : « Cinq colonnes à la une », magazine télévisé de Pierre Lazareff, Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes. A l'ordre du jour, l'Antarctique, le Liban, Macmillan, Simenon et une grande enquête : « Chaque jour 1.000 hommes meurent de faim ». Réalisation Igor Barrère.

Sameni 7 novembre a 20 h. 35 : « Le Rideau rouge », une émission de Claude Barma et Jacques Armand. Vedette de ce « show » : Philippe Clay.

Samedi 7 novembre a 22 h. 15 : « A vous de juger », l'actualité cinématographique commentée par François Chalais. Réalisateur : Jean-Paul Sassy.

Dimanche 8 novembre a 21 h. 50 : « Carroussel de Saumur », un reportage d'Igor Barrère.

Lundi 9 novembre a 21 h. 30 : « En direct de », une émission médicale d'Igor Barrère et Etienne Lalou. Reportage à l'hôpital Beaujon. Thème : « La vie inconsciente ».

Mardi 10 novembre a 22 h. 30 : « Les grands interprètes », une émission de Bernard Gavoty. Ce soir Jeannine Bonjean, pianiste, au programme : des œuvres de Pasquini, Couperin, Brahms, Ravel, Prokofiev. Réalisateur : Jean-Paul Carrère.

● expositions

Reynold Arnould : de la peinture expérimentale sur les thèmes du machinisme industriel. (*Musée des Arts Décoratifs, Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli.*)

Singer : une expérience picturale à partir du monde industriel (*Lorenceau, 18, rue La Boétie.*)

Michaux : calligraphies tachistes qui prolongent une œuvre poétique écrite. (*Cordier, 8, rue de Miromesnil.*)

Monda : un lyrisme abstrait d'une ferveur exceptionnelle. (*Galerie de Suffren, 61 bis, avenue de Suffren.*)

Théo Kerg : les incompatibilités interplanétaires résolues par le « tactilisme lunaire et terrestre » d'un des plus ardents activistes de la peinture moderne. (*Galerie Bellechasse, 266, boulevard Saint-Germain.*)

Bernard Marre : peut-on être à la fois abstrait et réaliste ? Un « franc-tireur » affirme que la chose est possible en exposant ses toiles des dix dernières années. (*Cercle Volney, 7, rue Volney, ouvert l'après-midi seulement, jusqu'au 12 novembre.*)

Magnelli : un classique de l'abstraction. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.*)

Germain : joie des grandes constructions lumineuses. (*Massol, 12, rue La Boétie.*)

Garreau-Dombasle : des fleurs des champs comme on rêve de les fixer dans leur fraîcheur naïve. (*Stiebel, 30, rue de Seine.*)

Pontavice : des paysages romantiques et des natures mortes. Un grand tempérament de peintre. (*Katia Grannof, 13, quai de Conti.*)

Pillet : charme et mystère de l'abstraction poétique. (*Craven, 5, rue des Beaux-Arts.*)

Man Ray : la revanche du peintre sur le photographe. (*Rive Droite, 23, Faubourg-Saint-Honoré.*)

Lemesle : un nouveau venu d'une remarquable sensibilité. (*Galerie du Dragon, 19, rue du Dragon, jusqu'au 12 novembre.*)

Devoucoux : de solides qualités. Quelques réussites brillantes surtout dans les paysages. (*Art Vivant, 72, boulevard Raspail.*)

Ecole de Paris 1959 : 42 peintres défendent leurs couleurs avec chacun trois toiles dans la prestigieuse arène de la Galerie Charpentier. (76, *Faubourg-Saint-Honoré.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Nicole Béhar, Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

BERRI-LARDY 4, r. des Beaux-Arts (6e)
BAUCHESNE
Verniss. samedi 7 nov., jusq. 27 nov.

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré (8e)
Magnelli
PEINTURES

Galerie S. BADINIER
1, rue Laffitte - PRO. 51-22
Philippe HERVOET
6 au 28 novembre

Galerie MONTMORENCY
85, rue du Cherche-Midi - VIe
PERRAUDIN
Jusqu'au 28 novembre

GALERIE CHARPENTIER
ÉCOLE DE PARIS
1959
ou
"L'EXPOSITION DISCUTÉE"
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

HENRI MICHAUX
Du 21 octobre au 21 novembre
Galerie Daniel CORDIER 8, rue de Miromesnil

LE SOLEIL DANS LA TETE
10, rue de Vaugirard
FRANÇOIS
DESSINS

GALERIE DU DRAGON
19, rue du Dragon - LIT. 24-19
LEMESLE
Jusqu'au 12 novembre

GALERIE LAMBERT
14, rue Saint-Louis-en-l'Ile
COPPA
3 au 21 novembre

FOYER DES ARTISTES
89, boulevard du Montparnasse - PARIS (6e)
ADRIEN SEGUIN - Prix du Dôme 1957
PEINTURES - GOUACHES - DESSINS
Jusqu'au 17 novembre

galerie bellechasse
jehanne rajat
266, boulevard Saint-Germain - INV. 20-39
NOVEMBRE
THEO KERG
TACTILISME LUNAIRE ET TERRESTRE

GALERIE M. BENEZIT
Thierry VERNET
29, rue de Seine - 6-21 novembre

MARCEL GUIOT - 4, rue Volney
D'ESPIC

Galerie DROUANT
52, Faubourg-Saint-Honoré - VIIIe
POLLET
Jusqu'au 21 novembre

GALERIE MAEGHT
CHAGALL
LEGER
MIRO

Le jeune peintre hollandais VROOM, qui ne s'était pas manifesté à Paris depuis 1952, exposera ses œuvres récentes à la GALERIE VENDOME, 12, rue de la Paix, du 4 au 21 novembre. Vernissage le 4 novembre à 16 heures.

(Suite de la page 16.)

Il n'est pas facile de faire la part des choses, de savoir ce qui revient à la peur de la maternité répétée et ce qui découle de « censures » issues de l'enfance.

Il reste qu'une femme sur deux vit en marge de l'accomplissement physique.

Est-ce important à leurs yeux ?

Le conflit

A la question :

— **L'amour physique doit-il à votre avis occuper une place très importante, assez importante, réduite ou aucune place ?**

18 % répondent : très importante.
59 % répondent : assez importante.
17 % répondent : réduite.
1 % répondent : aucune.

L'homme semble donc physiquement subi plutôt que désiré, dans de nombreux cas, et on voit assez bien se profiler, derrière la moitié environ de ces réponses, un vaste regret : que les hommes ne puissent pas se tenir un peu tranquilles, surtout après le troisième enfant, et manifester leur attention en paroles, en sourires, en compliments ; alors qu'ils font apparemment le contraire et que bon nombre de femmes se sentent assez rapidement frustrées de considération, d'éloges, du sentiment qu'elles voudraient conserver de leur importance en tant qu'être humain et non en tant que machine à procurer du confort.

Faute d'éléments comparatifs, il est impossible de savoir si les Allemandes, ou les Italiennes, ou les Suédoises sont plus ou moins bien loties. On voit d'ailleurs assez mal la corrélation qui pourrait exister entre la nationalité et les prédispositions physiques de divers groupes d'Européennes.

C'est dans l'éducation, dans les possibilités que l'on donne ou que l'on refuse aux petites filles d'évoluer harmonieusement vers une sexualité consentie, dans l'idée que la société leur propose de l'amour et qu'il leur faut ensuite accepter de confronter avec la réalité, que se trouvent la source de leurs difficultés et l'origine de leur comportement, la faculté qu'elles ont ou qu'elles n'ont pas d'ajuster leur conduite aux conditions de vie qui leur sont faites.

Le choc

Petites filles mal informées — mais non sous-informées — leur curiosité précoce est très tôt alimentée par les camarades de classe, les conversations surprises et mal comprises, les réponses parfois saugrenues des parents à leurs questions.

Une notation intéressante : les enfants qui ont vécu à la campagne et qui ont été en contact avec les animaux ne sont pas mieux instruits que les autres, car il semble qu'ils n'établissent pas de liaison entre la sexualité humaine et celle des bêtes.

Le véritable choc — celui qui laisse parfois des traces profondes, voire ineffaçables — c'est celui qui est ressenti lorsque la petite fille est contrainte de procéder à une assimilation entre ce qu'elle a plus ou moins découvert et les relations qui unissent son père et sa mère.

Les confidences, sur ce point, sont nombreuses. Ce que la petite fille ressent, ou ce qu'elle refoule à ce moment-là, souvent aggravé par les notions de « péché », de « saleté », que lui inculque son entourage, peuvent la laisser quasi infirme pour l'avenir.

L'adolescente semble le plus souvent préparée par sa mère à « se défendre », mais sans que le sujet soit franchement abordé.

« *Maman m'a toujours dit qu'il fallait se méfier de tous.* »

« *Je ne voulais pas être exploitée...* »

« *J'avais une peur panique des hommes...* »

« *La répulsion l'emportait régulièrement...* »

Cette « défense » présentée comme nécessaire, mais sans explication, aboutit soit à une véritable peur de la féminité, soit à des conséquences moins graves — certains diront : heureuses — mais assez effrayantes. Selon l'horrible expression d'une jeune femme interrogée, il convient de « *préserver son capital* ».

Selon une autre : « *Une fille, c'est comme les bouteilles d'eau de Vichy. Ça se vend cacheté.* »

Les « bêtises »

Bref, il semble que les jeunes filles ne soient sommées de se préserver qu'à cause du « péché » ou de leur valeur marchande. « *La virginité est importante. Ça montre qu'on n'a pas été trop volage. C'est une garantie.* »

Aussi, lorsque la jeune fille est troublée, sollicitée, on la voit totalement solitaire devant la décision à prendre et démunie de toute armature morale.

On lui a dit : « *L'acte d'amour est laid, dangereux, coupable.* »

On ne lui a jamais dit : « *L'acte d'amour est beau, mais il est grave ; tu ne l'accompliras jamais sans engager quelque chose de toi-même. Donne-toi, mais ne te prête pas. Ne te galvaude pas.* »

Que décide cette jeune fille pressée par un homme ou par son propre émoi ?

63 % des femmes interrogées ont répondu qu'à leur avis « *beaucoup de jeunes filles font des bêtises* ». Parmi les plus jeunes, une sur deux a déclaré qu'elle n'était pas arrivée vierge au mariage.

26 % des femmes considèrent que cela est « répréhensible », 49 % que cela est « malheureux ».

Mais il semble que l'on assiste, de ce côté-là, à une évolution très nette et que les jeunes filles envisagent aujourd'hui l'aventure prénuptiale avec d'autant plus de sang-froid qu'elles accordent de l'importance au mariage.

Car le mariage demeure à la fois le but, le moyen le plus évident et le plus naturel d'insertion dans la société, le seul moyen de promotion sociale.

Que des « accidents de parcours » les détournent d'un but qu'elles ne se cachent pas de poursuivre et que tout les encourage à poursuivre, c'est une autre affaire. A l'origine, le but est clairement conçu, dès l'enfance.

Moins d'une femme sur deux considère que le « grand amour existe » (44 %). 71 % considèrent qu'elles ne l'ont pas vécu et semblent se faire une raison.

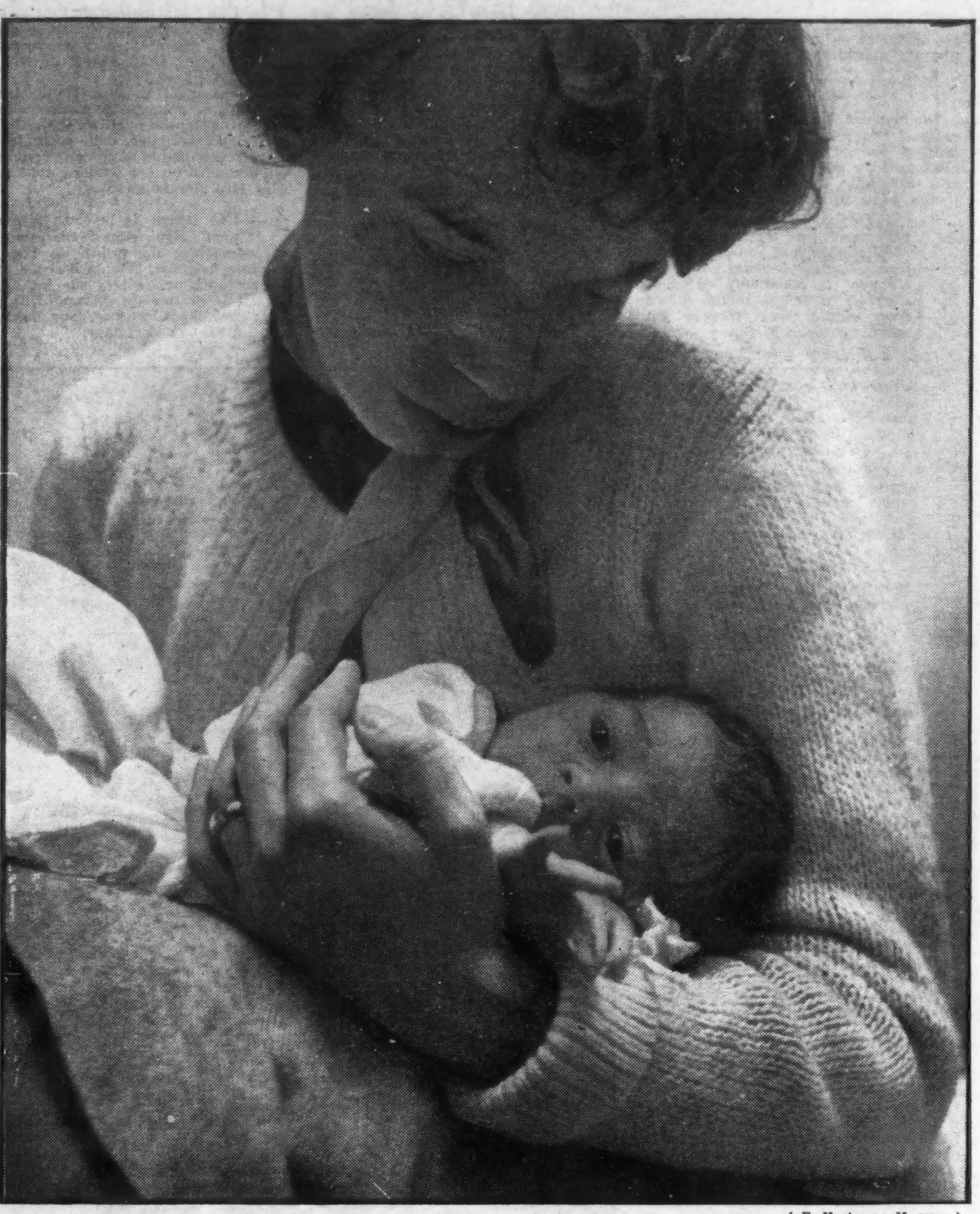
Aux termes de l'enquête, la certitude de l'existence du « grand amour » se rencontrerait essentiellement parmi les femmes d'un niveau d'instruction élevé. La notation, si elle est fondée, est intéressante pour diverses raisons.

Le niveau d'instruction étant généralement lié au niveau de vie et à l'assurance qu'une femme peut avoir de se débrouiller seule s'il le fallait, la quête de sécurité est peut-être moins âpre.

Le désintéressement chez une femme — et il est bien rare qu'un « grand amour » n'en exige pas de quelque manière — comment ne serait-il pas fonction de ses moyens d'existence ? Des craintes qu'elle peut éprouver ou écarter pour l'avenir ?

On peut aussi penser que tout « grand amour » implique une certaine faculté d'abstraction, faculté directement liée au niveau intellectuel.

Du moins si l'on admet qu'un « grand amour » (mais chacun est en droit d'avoir là-dessus des idées personnelles) n'est pas celui qui triomphe des obstacles — c'est excellent,



(E. Hartmann-Magnum.)

LA MATERNITÉ.
Les premiers, une bénédiction. Ensuite, le Seigneur a la main lourde.

leleu
CHEMISIER HABILLEUR
COSTUMES, VESTONS SPORT
exclusifs prêts à porter
LODEN *Cigogne*, AUTOCOATS 7/8,
PARDESSUS ANGLAIS et ITALIENS
tissus chauds et légers inédits
MAGASINS OUVERTS DE 9 H. A 19 H. 30 ZONE BLEUE
PARIS : 14, RUE DE CLICHY (près Trinité)
et 96, BOULEVARD DU MONTPARNASSE

Soumettez votre problème
« CADEAUX-SOCIÉTÉS »
à INNOVATION
104, CHAMPS-ELYSEES, 104
Tél. : ELY. 69-30
100 Solutions vous seront proposées

les obstacles — mais celui qui triomphe du quotidien.

Le mariage

Du mariage, qu'attendent les Françaises ? Les résultats de l'enquête ne laissent sur ce point aucun doute : elles sont en quête de sécurité. Sécurité matérielle, sécurité affective. Les jeunes filles interrogées déclarent :

« Le mariage est difficile parce qu'il faut tomber juste. Ce n'est pas du tout pressé. Je préfère m'amuser avant. Il faut trouver le moment adéquat, s'arrêter à temps avant d'être trop vieille pour trouver un mari, s'assurer la fin. »

« J'espère faire un mariage d'amour tant qu'à faire. Je voudrais qu'il soit beau, jeune et assez riche. Qu'il soit sérieux, équilibré. Des enfants ? Plus tard... Ça occupe la vie. Sans ça, qu'est-ce qu'on ferait... »

« Du mariage, j'attends une grande camaraderie chez mon mari avec une communion intense. Puis, enfin, quand même, une certaine tranquillité. »

« Le mariage, c'est avoir un livret de famille, former un couple aux yeux du monde. »

Le bonheur

A la question :

— Que faut-il à une femme pour qu'elle soit heureuse ?

il n'y a pas une Française sur quatre qui ait répondu : « *L'amour.* »

Un bon mari, un bon foyer, un bon ménage sont les réponses les plus courantes.

Et qu'est-ce qu'un bon mari ? « *Un homme fidèle* », un « *homme compréhensif* », un « *homme qui reste à côté de sa femme* ».

Comme élément essentiel de bonheur, 54 % ont cité : « *Une vie aisée* » et « *le confort matériel* ».

31 % ont parlé des enfants.

2 % seulement ont fait allusion à la beauté, à la jeunesse.

Voilà qui est clair.

Une fois en possession d'un bon mari, la solitude conjurée et le confort assuré, rien n'interdit de rêver.

Plus de la moitié aiment lire des romans d'amour et les histoires sentimentales que leur prodigue la presse. L'important est donc moins, semble-t-il, de vivre l'amour que de s'assurer, à travers ces récits, qu'il peut exister : foudroyant, torrentiel, triomphant.

S'il se présente, on le reconnaîtra.

Mais sous le vernis romanesque, sous l'attente vague du miracle (« *Je rêve parfois de connaître un bonheur parfait et d'être fortunée...* » ...« *S'échapper de la vie quotidienne, vivre le grand amour avec son héros, sans aucun souci* »), un solide réalisme semble ne point prédisposer les femmes à une réelle disponibilité pour l'aventure qui mettrait leur sécurité en question.

L'homme supérieur

A l'intérieur du mariage, il faut cependant noter les manifestations d'une attitude qui paraît assez spécifiquement française et relativement récente : c'est l'exigence de supériorité, mais d'une supériorité que la femme se refuse à reconnaître lorsqu'elle n'existe pas.

« Mon mari, je le vois comme une puissance bénéfique, quelque chose de viril, en qui on peut avoir confiance, sur qui on peut se reposer. C'est apaisant, c'est solide, quelquefois même c'est impressionnant... Une sorte de petit Dieu humain... Quoique, des fois, j'aie envie de le griffer quand il prend son air doctoral pour me faire des reproches... »

« J'attendais du mariage la sécurité morale, matérielle, une fin et un commencement... Une association... A une réflexion, il a pris son air le plus directorial pour m'affirmer qu'il ne s'était pas marié pour changer quoi que ce soit à son existence... Et j'ai commencé à m'ennuyer affreusement avec lui parce que, mon Dieu, l'amour, ça l'occupait un quart d'heure de temps en temps, mais ce n'était pas formidable... »

« Ce que je veux, c'est un homme fort. Mon mari ne peut pas l'être à mes yeux. J'aurais horreur d'être battue. Mais j'aime sentir qu'on puisse me battre. »

« Je le trouve supérieur à moi, sinon je ne l'aurais pas aimé. »

« Je donne mon opinion, mais c'est lui qui décide. Ça ne m'aurait pas plu d'avoir un mari qui se laisse mener. »

« Mon mari était très intelligent, beaucoup plus instruit que moi. J'étais en sécurité avec lui. Il était fort. L'uniforme me plaisait. »

« La bagatelle, on la trouve partout. Mais un homme... J'aime que l'on me supporte. Je ne veux pas tenir la laisse. »

« Je préfère, oui, me sentir inférieure ; l'homme est le chef malgré tout. Attention ! dans mon intérieur, j'entends mener ma barque. »

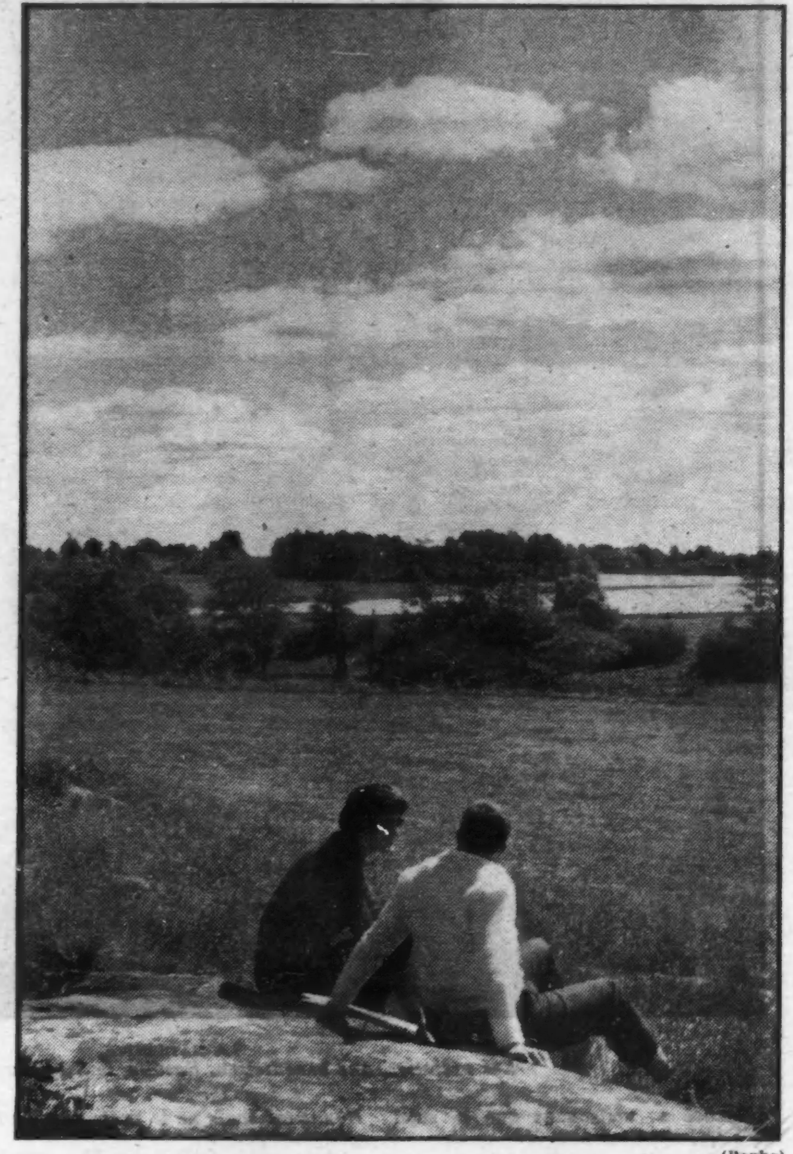
En bref, on peut dire que les Françaises continuent à se faire de l'homme l'idée la plus flatteuse, mais que lorsqu'il ne coïncide pas avec cette idée, elles ne manquent pas de s'en apercevoir. Ce qui, compte tenu de leur évolution intellectuelle, pourrait bien leur rendre la vie et le choix d'un compagnon de plus en plus difficiles.

En même temps, celles qui se disent heureuses n'apparaissent nullement soumises ou dociles, mais au contraire satisfaites dans la mesure où elles sont « reconnues », admirées, considérées, appréciées.

Plus l'homme leur semble « supérieur », plus l'attachement et les égards qu'il manifeste à sa femme donnent à celle-ci le sentiment de son propre prix.

Il n'y a là rien de bien neuf, certes, sinon que ce prix tend à être de plus en plus cher.

Il faut noter aussi que le mariage est généralement conçu comme un pas vers l'indépendance et que les jeunes Françaises n'ont nullement dans l'idée d'échanger la tutelle du père contre celle du mari.



(Rapho)

LA VIE A DEUX.
Une idée flatteuse de l'homme...

La revendication

Que nous apporte, en définitive, cette enquête ?

1 — Une confirmation de tout ce que nous savons sur l'attitude générale des Français : soif de sécurité, de bien-être, répugnance devant le risque et l'aventure.

Encore qu'il s'agisse là de traits qui passent pour permanents du tempérament féminin et qu'il faille se garder d'extrapoler, cette attitude est assez remarquable lorsqu'elle concerne un domaine où les femmes sont censées être déraisonnables.

2 — Une image de la Française qui peut être considérée comme réconfortante, du point de vue de l'avenir national. Pas de lyrisme, peu de romantisme, la tête sur les épaules... Les Françaises ne semblent pas plus prédisposées que leur mari à ovationner un dictateur.

3 — Une certitude : la masse des femmes continuent à être entièrement déterminées par les hommes et tiennent le mariage pour une fin en soi, la plus souhaitable, la plus honorable.

La femme n'a ni ne cherche à avoir d'existence sociale autrement qu'à travers l'homme. Cependant, à l'égard de cet homme, elle est de plus en plus exigeante.

4 — L'enfant est accepté, choyé lorsqu'il arrive, souvent idéalisé avant le mariage, mais lorsque la maternité se multiplie, elle est ressentie comme un appauvrissement de la vie intérieure et extérieure plutôt qu'un épanouissement.

5 — L'échec de la morale religieuse — du moins telle qu'elle est enseignée — est flagrant. Elle fabrique moins de vierges que de coupables, moins de bonnes épouses que de femmes frigides.

Et si la chasteté volontairement observée peut être source de force et de rayonnement, la frigidité n'engendre que sécheresse.

6 — La vie conjugale est, une fois sur deux, malheureuse. Un mariage sur dix aboutit au divorce. 58 % des femmes considèrent que « *beaucoup de mariages marchent mal* » et ne subsistent qu'à cause des enfants (70 %) ou des difficultés matérielles que la femme craint d'affronter (40 %).

7 — L'adultère est communément toléré, lorsqu'il s'agit des hommes ; réprouvé lorsqu'il s'agit des femmes. La dépendance économique dans laquelle les femmes continuent à se trouver et à se placer d'ailleurs de leur plein gré, n'est sans doute pas étrangère à cette tolérance à sens unique.

8 — Pour une Française sur deux, les relations physiques sont dépourvues d'agrément ou d'intérêt. En revanche, l'immense majorité des femmes qui se disent heureuses mentionnent, sans autre commentaire, le rôle que la patience, la science, la tendresse d'un homme ont joué dans leur vie.

9 — Le mariage est considéré comme une chose sérieuse, qu'il faut essayer de réussir en mettant tous les atouts dans son jeu. Lorsqu'il est réussi, il a vraiment le caractère d'une association où chacun respecte et admire l'autre. Bien qu'il n'y ait aucune revendication « d'égalité » de la part des femmes, il semble que les ménages heureux sont précisément fondés sur une reconnaissance spontanée par l'homme de l'importance de la femme dans le couple et pas seulement dans la maison ou vis-à-vis des enfants.

Ceci semble également assez caractéristique des Françaises : elles veulent obtenir sans demander.

Beaucoup ont conscience d'être « difficiles », « insupportables » et expriment leur gratitude à l'égard de l'homme bon, compréhensif et indulgent à leurs faiblesses.

Avec ou contre

Est-ce trop d'optimisme ? Sans qu'aucun chiffre, aucune enquête étrangère autorise à l'affirmer, je crois, pour connaître un peu quelques autres pays, que les mariages français ratés, les femmes françaises mal embarquées, sont aussi pitoyables que les autres, mais que les couples français, lorsqu'ils sont harmonieux, le sont plus que les autres.

L'évolution des femmes est lente, très lente. C'est vrai. Mais dresser les femmes contre les hommes, à cinq ans ou à vingt-cinq, c'est bien le pire service qu'on puisse leur rendre.

Leur enseigner, doucement, à prendre conscience de leurs propres virtualités, de leurs propres forces, à ne jamais se considérer comme des sous-produits de l'homme, mais comme un produit différent, ni supérieur ni inférieur : simplement, incomparable ; leur épargner la maternité forcée ; leur permettre la maternité souhaitée dans des conditions matérielles qui ne les transforment pas en bêtes de somme ; tout cela ne saurait s'accomplir qu'*avec* les hommes, que *par* les hommes, non *contre* les hommes. Ils sont bons. Ils sont indulgents. Les femmes heureuses vous le disent.

Et puis cette liberté, cette autonomie, cette volonté d'être reconnue dans la plénitude de ses facultés qui animent une petite fraction de femmes, trop faible numériquement pour apparaître dans une enquête, mais assez remuante pour que personne n'en ignore l'existence, il faut apprendre aux filles à en supporter le poids avant que de les en charger.

Ce que, à l'issue de cette enquête, on voudrait crier aux parents qui ont aujourd'hui une petite fille à leur foyer — car pour eux les jeux sont faits — c'est que le pire malheur n'est pas d'être dupe, c'est d'être avare.

Faites que vos filles soient capables d'amour. Ces petites personnes crispées sur « leur capital » ou sur les portes de l'enfer feront peut-être un bon placement ou des nonnes adéquates, mais ne pourrait-on tenter de leur enseigner plutôt le respect d'elles-mêmes ? Leur donner, de leur propre personne, du rôle des femmes, de ce que les hommes attendent d'elles — la médiation avec la vie — une idée assez noble pour qu'elles y puisent la force de se garder du sordide et le courage de tout risquer lorsque le garçon leur en paraît digne ?

Et si vous leur donniez, de surcroît, un bon métier...

FRANÇOISE GIROUD.

(Reproduction, même partielle, des éléments de l'enquête, strictement interdite. Copyright « L'Express », « Mondial Press », les Films Metzger et Woog, et l'I.F.O.P.)

LES FRANÇAISES ET L'AMOUR *(suite)*

Parallèlement à l'I.F.O.P., un autre institut d'opinion publique poursuivait une enquête sur la Française et l'Amour. Nous publions ici en exclusivité les conclusions du SINE (Sélèbre Institut de Névrose Erotique).

De 2 à 6 ans : le prestige de l'uniforme.

De 6 à 12 ans : les hommes mûrs.

De 12 à 14 ans : le confesseur.

De 14 à 18 ans : les artistes virils.

De 18 à 18 ans 1/2 : les intellectuels de gauche.

De 18 1/2 à 60 ans : une situation assise.

De 60 à 75 ans : les jeunes gens à l'intelligence développée.

De 75 à 90 ans : n'importe quoi.

Milord présente **"BLANC DE BLANC"**
la chemise la plus blanche du monde
en fibres nouvelles.
4 longueurs de manches — 3 ampleurs de poitrine
en exclusivité à Paris chez
MORTIMER 30, AVENUE FRANKLIN-D.-ROOSEVELT SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE
leleu 34, RUE DE CLICHY (près Trinité) 96, Bd DU MONTPARNASSE

Sur votre table, comme dans les meilleurs hôtels et restaurants

UN BOURGOGNE EXCLUSIF
BEAUNE du CHATEAU
Appellation contrôlée BEAUNE 1er CRU
RENSEIGNEMENTS ET TARIFS SUR DEMANDE
BOUCHARD PÈRE & FILS
LE CHATEAU DE BEAUNE (COTE-D'OR)

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● Blondin en piste. - Queneau patrékozan. - Trois X doués pour la publicité. - « Exodus » fait marcher le tourisme. - Le Mauriac polonais : « Qu'est-ce que c'est que Balzac, en somme ? ».

CEDANT aux vœux des éditeurs et des libraires — et à moins d'un revirement de dernière heure — les Goncourt ont rompu avec la tradition. Ils décerneront leur prix le mercredi 4 décembre, au lieu d'attendre, comme chaque année, le premier lundi de décembre.

A qui ?...

Voici la cote, à un mois des prix : Goncourt (dix membres) : en compétition : André Schwartz-Bart s'il Dernier des Justes »), Georges Conchon (« La Corrida de la Victoire »), Antoine Blondin (« Un Singe en hiver »).

Renaudot (dix membres) : en compétition : André Schwarz-Bart s'il n'a pas le Goncourt. Et Albert Palle (« L'Expérience »). Le jury, qui devait être privé d'un élément « moderniste » en la personne de Claude-Edmonde Magny absente, sera complet. Chacun des deux candidats semble, pour le moment, assuré de trois voix.

Femina (11 membres) : en compétition : Nathalie Sarraute (« Le Planétarium ») et René Hardy (« L'Aigle et le Cheval »).

Interallié (11 membres) : en compétition : Philippe Diolé (« L'Eau profonde »), Paul Guyot (« Un Eté en Brière »), Christian Yve (« Les Tentatives »), Blondin et Palle s'ils n'ont pas été couronnés par un autre jury.

Express (10 membres) : impossible d'obtenir des informations. Les noms des membres du jury restent, comme l'année dernière, strictement secrets pour les mettre à l'abri de toute pression amicale.

★

Antoine Blondin est en piste mais, si l'on peut dire, de confiance, son livre n'ayant pas encore été remis aux critiques.

Après un démarrage brillant (« L'Humeur vagabonde », « L'Europe buissonnière », « Les Enfants du Bon Dieu »), ce jeune homme mince, hâlé, l'œil très noir et attentif, quelque chose d'hésitant et de sincère dans le regard, est resté longtemps sans publier. « *J'ai une difficulté épouvantable à écrire*, dit-il. *Je n'aime pas le « nouveau roman », mais il me gêne. Je me dis : ils ont peut-être raison... Mon livre est écrit dans une forme classique, mais déjà ma façon d'écrire ne colle plus très bien à mon sujet...* » (Le sujet : l'amitié de hasard qui unit un homme de 60 ans qui a cessé de boire avec un homme de 30 ans qui s'est mis à boire, l'un essayant d'empêcher l'autre de s'enivrer, l'autre essayant de le pervertir. Ils finiront par se saoûler ensemble).

« *Ce livre, il y a un long moment qu'il m'emm... Les livres qu'on n'écrit pas sont plus obsédants que ceux qu'on écrit..* »

★

DE passage à Paris, celui que l'on appelle « Le Mauriac polonais », Jaroslaw Iwaszkiewicz. C'est bien plus à Gide (à un Gide robuste) que fait penser Iwaszkiewicz (65 ans), avec sa figure carrée, ses petits yeux perçants, sous des sourcils broussailleux. Iwaszkiewicz se considère comme « un vieux Parisien » et parle le français avec une parfaite aisance. Auteur de nombreux romans, pièces, romans historiques, il est un « classique » dans son pays. Sa grande préoccupation : « Les relations Est-Ouest, la Pologne en face de l'Europe ». Ses deux pièces : « Un Eté à Nohant » (George Sand et Chopin) et « Le Mariage de M. Balzac » (Balzac et Mme Hanska) — qui remporte actuellement un grand succès en Pologne — sont un prétexte pour confronter la Pologne et la France. Il avoue « *n'avoir pas été très tendre pour Mme Sand* », mais il ne semble pas non plus qu'il l'ait été pour Balzac : « *...Qu'est-ce que c'est que Balzac, en somme ? De quoi parle-t-il dans ses livres ? Quelle société y peint-il ? Triste représentant de l'aristocratie, cette classe à son déclin. Tu comprends, il n'ouvre aucune perspective nouvelle à l'humanité... Il affecte un de ces détachements envers les événements de l'histoire !... Il a peur, peur de Paris, peur de la Révolution... peur du printemps des peuples. Et il est content que tout cela ait foiré... Hugo, ça c'est quelqu'un, c'est un homme qui défend la dignité humaine, qui ouvre des perspectives sur l'avenir...* », déclare un personnage de sa pièce.

« *Je n'aime pas beaucoup le « nouveau roman »*, dit Jaroslaw Iwaszkiewicz. *Je suis trop vieux, mais il remporte un grand succès en Pologne. « Les Chemins de la Liberté » et le théâtre de Sartre sont aussi très lus. Sagan ? La critique a été très sévère en Pologne, et l'on dénigre toutes les jeunes femmes écrivains qui cherchent à l'imiter. Je suis moins sévère, je pense qu'elle a du talent, elle sait raconter, on lit ses récits jusqu'au bout. Mauriac ? C'est un critique polonais qui m'a comparé à lui, mais si j'ai un certain penchant pour le catholicisme, on ne peut pas dire que je sois un écrivain catholique. Je pense que c'est le plus grand écrivain d'Europe. J'ai beaucoup admiré ses « Mémoires intérieurs ». Il a tant de dignité, il a des vues tellement profondes. Il dit tout ce qu'il pense, ce vieux monsieur qui a des idées si jeunes et qui est tellement intransigeant... Hlasko ? Il a fait beaucoup de bêtises, mais il est plein de talent. Je regrette beaucoup qu'il ne soit pas revenu, car son talent ne pourra s'épanouir à l'étranger. Il a trop peu de culture, il est trop peu enraciné...* »

Un roman, que l'on dit excellent, de l'écrivain polonais sort cette semaine à Paris, chez Laffont : « Mère Marie des Anges ».

★

KONFUEPATREKOZAN, mais souriant, Raymond Queneau s'est plié aux rites d'usage pour recevoir le Grand Prix de l'Humour Noir qu'il partage avec Simone Dubreuilh pour son œuvre théâtrale, et le dessinateur Pierre Barret, pour son recueil « Monstres en liberté ».

Il s'excuse : « *Vous voyez, je n'ai pas grand-chose à vous dire* ».

Ses projets cinématographiques ? « *Je n'ai pas encore lu l'adaptation de « Zazie » par Louis Malle, je ne peux donc en parler.* »

Sa sobriété fait le désespoir des journalistes qui attendent de lui une manifestation concrète d'humour.

Enfin, surgit « le mot » attendu : à quelqu'un qui lui fait remarquer finement : « Vous dirigez aussi l'Encyclopédie de la Pléiade. Mais cela n'a rien à voir avec l'humour noir ! », Queneau répond : « *Seskivoutrompe, c'en est plein...* »

★

LA traduction française du best-seller américain « Exodus », de Leon Uris (3.500.000 exemplaires, y compris l'édition « Livre de poche ») paraît cette semaine chez Laffont. Depuis sa publication aux Etats-Unis, le tourisme en Israël a augmenté de 11 %. Un « tour Exodus » a été organisé avec arrêt dans les lieux mentionnés dans le livre et lecture d'extraits par les guides israéliens. « Exodus » n'a pas encore été traduit en hébreu. Aussi, des commandes venant d'Israël affluent-elles chez l'éditeur français.

Leon Uris, correspondant de guerre pendant la campagne du Sinaï, avait à l'origine conçu « Exodus » comme un scénario qui lui avait été commandé par Goldwyn. Le scénario terminé, il décida d'écrire un roman en élargissant le thème (sous une forme romancée — une journaliste américaine tombe amoureuse d'un Israélien — ce gros livre de 600 pages retrace l'histoire des Juifs d'Europe depuis 1880. La tragédie de « l'Exodus » n'en est qu'un épisode).

Entre temps, la Metro se désintéressa du scénario et en céda les droits à un directeur de la United Artists (qui avait épousé une Israélienne). Cette société renonça, à son tour, à la réalisation du film et en revendit les droits à Otto Preminger. Celui-ci vient de donner le premier tour de manivelle. Toutes les vedettes américaines étaient sur les rangs pour interpréter le rôle principal. En le confiant à Paul Newman, Otto Preminger s'est brouillé, dit-on, avec Frank Sinatra.

★

TROIS X intriguent depuis plusieurs mois l'Angleterre et depuis quelques jours les milieux littéraires parisiens.

Ils désignent l'auteur, obstinément anonyme, d'un roman intitulé : « Les Particuliers », dont la traduction française sort cette semaine chez Julliard.

Le thème : les amitiés particulières entre jeunes snobs, riches Londoniens (« Vous êtes si délicieux que je voudrais vous avoir pour moi tout seul et vous manger tout à mon aise »). L'auteur, qui a déjà écrit d'autres livres, réussit à ne pas se dévoiler. Il s'agirait d'un haut fonctionnaire britannique, soucieux de laisser son père dans l'ignorance de ses « particularités ». Le bruit court également que l'un des héros du roman serait fort lié avec une très haute personnalité du Royaume-Uni... M. XXX semble en tout cas doué pour la publicité, sinon pour la littérature.

A.-M. V.

LES SUCCÈS D'OCTOBRE

QUELS sont au jour le jour les best-sellers de la littérature ? Aucune réponse précise, fondée, vérifiable n'a jamais pu être donnée à cette question en France — alors que les Américains sont régulièrement informés de ce qui se vend chez eux.

La raison essentielle en est la dispersion et l'abondance des points de vente (près de 15.000) sur le territoire français.

Sans prétendre obtenir des résultats aussi incontestables que les Américains, « L'Express » a mis en place, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui doit nous permettre de fournir régulièrement à nos lecteurs des indications sérieuses.

Les premiers résultats qui nous sont parvenus cette semaine ne concernent que Paris. Nous donnerons très prochainement des indications analogues concernant les grandes villes de province.

1. Charles de Gaulle : « Le Salut ».
2. André Schwarz-Bart : « Le Dernier des Justes ».
3. Françoise Sagan : « Aimez-vous Brahms.. ».
3. Françoise Parturier : « L'Amant de cinq jours ».
5. Zoé Oldenbourg : « Le Bûcher de Montségur ».
6. Albert Ducrocq : « Victoire sur l'Espace ».
7. Robert Flacelière : « La Vie quotidienne en Grèce ».
8. Albert Ollivier : « Le 18 Brumaire ».
9. Frantz Fanon : « L'An V de la Révolution algérienne ».
10. Alain Robbe-Grillet : « Dans le labyrinthe ».

Cette liste a été établie avec la collaboration des librairies suivantes :

AU CHARIOT D'OR, 14 *bis*, avenue Bosquet. CIDINI, 43, avenue Secrétan. MAX PH. DELATTE, 133, rue de la Pompe. FLAMMARION, 25, boulevard des Italiens. GALIGNANI, 224, rue de Rivoli. JOIE DE LIRE, 40, rue Saint-Séverin. JULLIARD, 229, boulevard Saint-Germain. RAYMOND MANGAUD, 128, boulevard Haussmann. ROBERT MARIN, 18, boulevard Haussmann. LIBRAIRIE DE PARIS, 7-9-11, place Clichy. PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 49, boulevard Saint-Michel. STOCK, place du Théâtre-Français. LETTRE OUVERTE, 213, rue Convention. TSCHANN, 84, boulevard Montparnasse.

Romain Gary :
" Mon Morel des Racines du Ciel a été assassiné ".

" Je ne connaissais pas l'existence de Matta lorsque j'écrivais " Les Racines du Ciel ". Je ne savais donc pas que mon Morel, le défenseur des éléphants et de l'homme, existait vraiment. Dans mon roman, à la fin, Morel s'échappe et s'enfonce dans la forêt pour continuer la lutte. Dans la vie, Raphaël Matta a été tué, laissant une veuve et deux enfants ".

Ainsi s'exprime Romain Gary dans la préface du récit bouleversant que viennent de publier les Editions del Duca sous le titre " LE CREPUSCULE DES HOMMES ". L'auteur, le journaliste Jacques Guillaume, fut l'ami et le confident de Raphaël Matta. On verra la foi qui animait cet homme hors-série, qui depuis cinq ans dans la vaste Réserve de la Côte d'Ivoire consacrait le meilleur de lui-même à la protection de la Nature. On saura également dans quelles conditions, à cause de quelles lâchetés et complicités, il est tombé, le 16 janvier 1959, le corps criblé de flèches empoisonnées, le crâne brisé à coups de casse-tête. Car " LE CRÉPUSCULE DES HOMMES " n'est pas seulement l'évocation d'une grande figure, c'est aussi un terrible " dossier " dont il pourrait être question au procès d'Abidjan.

del DUCA PARIS

SEUIL
Bientôt...
LE GUÉPARD

Pourquoi les Russes n'éteignent-ils jamais le gaz ?

On parle beaucoup de l'U.R.S.S. ces temps-ci, on écrit beaucoup également sur ce sujet. Mais si les Spoutniks et autres Luniks n'auront bientôt plus de secret pour les Français, ceux-ci ignorent toujours comment vit réellement le Soviétique moyen. C'est à élucider ce mystère qui n'en est d'ailleurs pas un, que la revue « France-U.R.S.S. » a consacré ce mois-ci d'importants articles réunissant à cet effet les meilleurs spécialistes de la question, de toutes tendances (et notamment M. Jean MARABINI, auteur du dernier « Petite Planète » consacré justement à l'U.R.S.S.).

On trouvera encore dans ce numéro le premier reportage-photos sur l'entraînement des pilotes soviétiques pour le Cosmos, un reportage exclusif sur la Turkémie où l'on fertilise le désert, une enquête passionnante réalisée par des savants soviétiques : « L'Opération phéhistoire », etc.

Mensuel illustré - En vente partout 100 fr.

Envoyez-moi les deux derniers numéros de la revue « FRANCE-U.R.S.S. » contre 100 francs en timbres ci-joints.
Nom : ....
Adresse : ....

Adresser 8 (E) rue de la Vrillière, Paris-1er

LA SAISON DES PRIX

par TIM

"L'AVENTURE VÉCUE"
DAVID HOWARTH
PATROUILLE ARCTIQUE
Traduit de l'anglais
Un épisode héroïque de la seconde guerre mondiale dans la blanche féerie de l'immensité arctique.

Flammarion

SAGAN 265 mille Aimez-vous Brahms..
"les dons qu'on lui connaissait et une adresse qu'on ne lui connaissait pas encore..." GÉRARD BAUER de l'Acad. Goncourt

LES QUATRE ZINGARI
VIALAR
CHRONIQUE FRANÇAISE DU XX^e SIÈCLE - Tome IX
del DUCA PARIS
Gloire éphémère, danger quotidien dans ce monde fascinant qu'est LE CIRQUE...

UN DÉBUT DIGNE D'ATTENTION
ROLAND GAUCHER
LA TÊTE sous le bras
ROMAN
...la fin et les moyens
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
UN DRAME qui, demain, peut être le NÔTRE...

" Je dirai aux membres des jurys littéraires qu'ils ont le devoir, absolu et sans appel, de couronner le roman de JACQUES BUREAU. Ensuite, s'ils ne m'écoutent pas, je les assassinerai tous. Je me consolerai facilement de mon petit forfait : je m'exilerai sur la Lune pour relire, dix siècles durant, TROIS PIERRES CHAUDES EN ESPAGNE."
ALAIN BOSQUET (Combat)
Robert Laffont

MICHEL RAGON

L'AMÉRIQUE c'est beaucoup plus que L'AMÉRIQUE
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

ROMANS

« La Route qui poudroie », par Anne-Marie Bauer.

● *L'éveil d'une petite fille au monde, à la peur, à la solitude.*

ANNE, une vieille fille encore jeune (c'est-à-dire une jeune fille un peu âgée) évoque son enfance et son adolescence et rapporte la tragédie qu'elle a vécue intimement, à titre de témoin : des soldats se sont emparés de Catherine, sa sœur aînée, et l'ont emmenée dans leur pays. Là, Catherine a été enfermée dans un château, en compagnie d'Anne qui n'a pas voulu quitter cette sœur follement aimée. Pendant quelques années, les deux jeunes filles mènent une vie de recluse, sans voir d'autres personnes que le portier du château et sa femme, d'autre paysage que celui qui s'encadre dans leur fenêtre. Un jour, le portier consent à prêter les clefs ouvrant les cent portes du château et qu'il porte en trousseau. Voici Anne et Catherine à la découverte de leur prison : elles essayent les clefs, pénètrent dans toutes les salles ; il ne reste bientôt plus qu'une toute petite clef, un peu rouillée, semble-t-il (ou si quelque sang l'avait maculée ?) Catherine la fait jouer et découvre un charnier : des femmes, au nombre de six, le cou tranché. Et cependant qu'elle veut fuir, l'assassin est déjà là, qui la décapite.

Un charme triste

Oui, c'est l'histoire de Barbe-Bleue qu'Anne-Marie Bauer raconte (1) en prenant bien sûr des libertés avec le texte célèbre de Perrault. Mais elle a gardé l'essentiel et on ne saurait trop la louer de cette idée, car un grand charme triste sourd de chaque page et de chaque ligne. Rarement l'éveil d'une petite fille au monde, à la peur, à la solitude, avait été conté avec cette émotion et cette finesse. Ni l'enfance, évoquée avec un tel bonheur. Le grand mérite de ce récit est qu'il ne se brise pas et que la sensibilité pas une fois ne tourne à la sensiblerie. Je vois au moins deux autres qualités qui devraient incliner chacun à le lire : c'est d'abord que le conte de Barbe-Bleue devient, sous la plume de l'auteur, une histoire neuve et que nous découvrons ; c'est ensuite que l'évocation par Anne de son enfance nous fait souvenir curieusement de la nôtre, où Barbe-Bleue se charge de toutes les terreurs et de tous les enchantements.

YVES BERGER.

« L'Amour profane » par Alfred Kern.

● *Les tumultes de la chair sous les voûtes du cloître.*

LES amours d'un mauvais prêtre avec une mauvaise religieuse : c'est un sujet qui, pour des cœurs de tradition chrétienne, ne peut éviter d'être déplaisant que s'il est terrible. Et il ne peut être terrible que s'il s'agit d'un livre de *piété*, d'une manière ou de l'autre, où les choses se passent sous le soleil de Satan ou sous le grand soleil de Dieu. La tentative de M. Alfred Kern (2) intéresse d'abord, cependant, dans la mesure où il semble vouloir s'en tenir à la lumière froide de l'analyse et de la raison.

Le narrateur, Jean Duperrier, est un prêtre défroqué depuis dix ans déjà. Contraint par la misère, par la faim, il vient solliciter un poste de son évêque, comme on sollicite un emploi de son ancien patron, et sans dissimuler qu'il ne croit plus à rien. Celui-ci, tout à trac, l'expédie comme aumônier d'un couvent de bénédictines de la région des Vosges, Sainte-Hildegarde-du-Mont. Disons tout de suite que l'on a peine à croire à la légèreté de cet évêque qui livre ses filles à un prêtre sans foi et sans repentir, et ajoutons que tout au long du livre on est agacé par de menues erreurs : « Lire la messe » pour « dire la messe », la confusion du calice et du ciboire, de l'Ecclésiaste et du Psalmiste.

Quoi qu'il en soit, à peine arrivé, notre prêtre qui, pour ne plus croire à Dieu ni à diable, n'en est pas moins travaillé par le démon de midi, subit le charme de la supérieure, sœur Marie-Anne. et tout le roman sera fait de leurs flirts et de leurs escarmouches dans les couloirs du couvent et les confessionnaux.

Pour Jean Duperrier, toute son activité de prêtre et d'aumônier, bien entendu, est une comédie ; le langage qu'il est obligé de tenir est un mensonge conscient et il est naturellement enclin à soupçonner celles qui lui répondent dans la même langue de se mentir inconsciemment. Par ses sermons, ses conversations, ses exhortations, il tâchera donc de ramener le plan de la religion au plan de la nature, de présenter le culte et la liturgie du catholicisme comme des formes partielles et incomplètes d'un culte naturel et d'une liturgie cosmique. Faire admettre par la sœur Marie-Anne que sa religion est un langage qui traduit et trahit la réalité du monde et sa réalité propre, c'est pour l'abbé Duperrier une manière de l'amener dans son lit.

La foi et le reste

Cela pourrait d'autant mieux réussir que si la foi de la mère supérieure est assez forte, sa chair est faible. Mais c'est pour une jeune novice, sœur Clotilde, qu'elle éprouve une de ces passions sensuelles dont Diderot dans « La Religieuse » nous a donné de brûlantes images. Feignant alors d'user de son autorité sacerdotale, Jean Duperrier fait éloigner sa rivale, puis il trouble, il égare, il affole Marie-Anne, il exaspère son insatisfaction charnelle plus encore que son orgueil, jusqu'à la rendre malade et malade de désir. Elle va céder, avouer... elle se reprend, elle refuse de tout quitter et de tout renier pour aller vivre avec lui, et il repartira seul vers le siècle, vers ce qui est pour lui la seule vraie vie humaine.

M. Alfred Kern n'a pas choisi cette affabulation exceptionnelle par goût du scandale. Ecrivain sincère et probe, ce qui lui importe, c'est de chercher où est la vérité, où est l'amour, où est la vérité de l'amour. C'est cette ambition qui met son livre à part : mais qui nous laisse aussi mal satisfaits. Peut-être parce que le romancier n'a pas réussi à nous rendre sensibles les forces en présence. L'obsession maniaque du prêtre, la faiblesse de la religieuse, cela ne fait pas un grand amour. Et surtout, puisqu'il ne croit à rien, Jean Duperrier ne peut rien profaner.

Ma grand-mère lisait et relisait chaque année sous mes yeux d'enfant un roman intitulé « L'Abbé Don Juan », dont la couverture représentait un confessionnal coupé par la tranche, avec d'un côté un élégant jeune ecclésiastique et de l'autre une belle dame emplumée et pomponnée. Pour d'obscures raisons, le volume m'était interdit, et je l'ai longtemps regretté : malgré toutes les qualités de M. Kern, je me demande si je ne viens pas de lire un ouvrage de la même inspiration. Les tumultes de la chair sous les voûtes du cloître, c'est dans « Le Moine », le vieux roman noir rafraîchi par Antonin Artaud que nous les entendons gronder, beaucoup plus que dans « L'Amour profane », peut-être parce que l'on ne peut pas renier le sacré et être sacrilège, perdre la foi et garder le pouvoir de blasphémer...

ROBERT KANTERS.

« Les Jeunes Chiens », par Claude Faux.

● *Le désir de vivre et l'incapacité d'espérer, entre les murs d'un sanatorium.*

« LE petit rouquin arriva un vendredi soir ». C'est un nouveau, un « bizuth » qui entre dans un sana de la région parisienne, vers 1947...

Aussitôt commencent les plaisanteries et les brimades : le groupe des « jeunes chiens » malades accomp[...]

(1) Librairie José Corti. 197 pages. 750 francs.

(2) Ed. Galimard. 252 pages. 700 francs.

ses rites de tribu primitive. En apparence, la vie de cette communauté est triviale : faire le mur pour courir derrière des femmes que la peur de la contagion met en fuite, convoiter de près ou de loin les infirmières de la maison, s'enivrer en secret, discuter à perdre haleine, tout cela est monotone. Mais, le soir de l'arrivée du « bizuth », un des malades, Nérouze, meurt frappé d'une hémorragie foudroyante.

Le roman de Claude Faux (3) commence à l'heure où la mort rejette dans une sordide tragédie ceux qui veulent oublier qu'ils ne sont pas libres de leur vie.

La montagne laïque

L'idée de prendre pour thème la vie d'une communauté artificiellement rassemblée par la tuberculose, n'est, il est vrai, pas très neuve. Toutefois, si l'on songe, en lisant « Les Jeunes Chiens », à « La Montagne magique », ce n'est pas forcément pour écraser un premier roman sous le souvenir du grand livre de la maturité de Thomas Mann.

D'ailleurs, la comparaison s'arrête là : le Castorp de Mann entrait au sana comme Dante suivait Virgile aux Enfers ; de puissants visages d'idéologues l'accueillaient et le retenaient. La maladie pénétrait en lui comme une sorte de charme secret. Ici, Claude Faux montre des héros dérisoires, souvent inconsistants parce qu'ils sont condamnés à une vie réduite et à des joies inutiles.

On dirait même que leur situation rend les « jeunes chiens » plus perméables à la sordidité de l'existence...

Il est frappant que nombre de livres écrits par des hommes de l'âge de trente ans se trouvent aujourd'hui en France dans la situation des « jeunes chiens » également tourmentés par le désir de vivre et l'incapacité d'espérer ?

Et si le souvenir de la résistance sert d'arrière-plan à ce roman — comme à tant d'autres, écrits aujourd'hui par des hommes qui ont à peine connu cette époque — n'est-ce point parce que l'on pense y trouver l'idée d'une chance perdue ou d'un commencement qui n'a jamais commencé ? Par là comme par sa netteté, voire sa lucidité, malgré ses maladresses, ses complaisances morbides, le roman de Faux porte l'accent du vrai.

JEAN DUVIGNAUD.

(3) Editions Julliard. 380 pages. 1.350 francs.

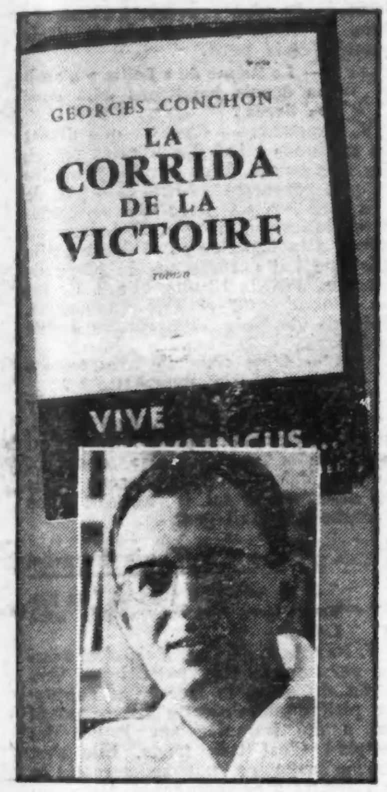
Faux ne se réfèrent d'aucune façon aux théories du « nouveau roman » ; on dirait vraiment que celles-ci ont été inventées pour complaire à des écrivains d'une génération antérieure et que rien de tout cela ne concerne la présente génération.

Liberté conditionnelle

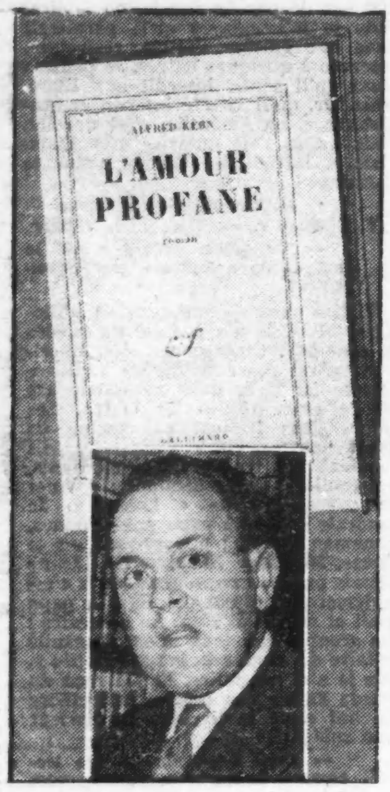
Claude Faux, lui, se soucie peu d' « éliminer la psychologie ». Si sa manière de raconter rappelle celle de Dos Passos, si la situation qu'il décrit évoque celle qui conduisit Sartre à « La Nausée » ou aux « Chemins de la liberté », c'est à une interrogation actuelle qu'il répond avec les moyens les plus simples du roman.

Aussi, ces héros fébriles, leur seule obsession est-elle de retrouver une authenticité qu'ils ne pourront jamais atteindre : l'ombre de la mort de Nérouze plane sur le sana et les quelques heures au cours desquelles se déroule le récit. Elle se glisse dans les consciences, investit les rêves, altère le souvenir, exalte les désirs et bloque l'espoir.

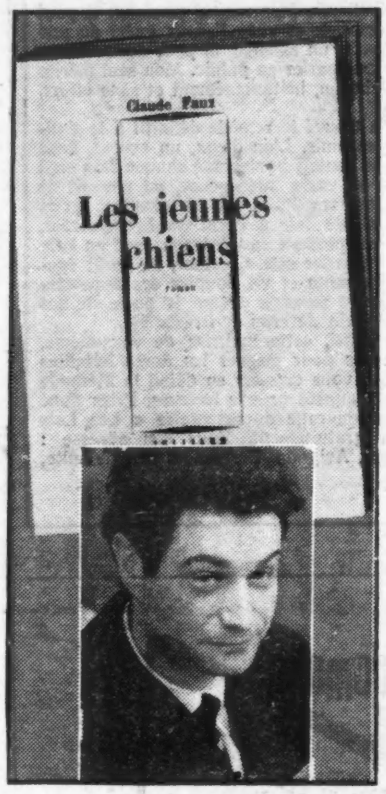
Cette anxiété est très réelle ; elle n'a rien de philosophique ni de « littéraire » au mauvais sens du mot. Combien de jeunes gens de vingt à



GEORGES CONCHON
Aventure



ALFRED KERN
Blasphème



CLAUDE FAUX
Angoisse

« La Corrida de la Victoire » par Georges Conchon.

● *Toutes les victoires mises en accusation.*

La valeur exemplaire de la guerre d'Espagne — du « mouvement », comme disent pudiquement les Espagnols — n'a pas cessé de frapper les hommes de ma génération, ceux qui avaient entre 16 et 20 ans au moment de Teruel et de Guernica. Le « Guernica » de Picasso fut le visage que commençait d'offrir notre monde à qui savait voir. « Pour qui sonne le glas » (Hemingway) « Le Testament espagnol » (Koestler), « L'Espoir » (Malraux) indiquèrent la voie à toute une littérature.

Dans « La Corrida de la Victoire » (4), le propos de Georges Conchon réussit cependant à être original. Nous sommes à Madrid, été 39 : la guerre est finie. Juan le Rouge n'a pu s'enfuir en France, il a regagné clandestinement Madrid pour se réfugier chez son frère, Luis, colonel fasciste. Nous voilà donc du côté des vainqueurs. Et la vie reprend. Elle ne peut pas ne pas reprendre. Tout ne s'est pas arrêté avec la chute de Barcelone et la mort de l'espoir. De cette volonté de vivre qu'il sent jusque dans l'ardeur du trop bel été castillan, Juan souffre comme d'une trahison. Mais la souffrance est encore plus grande pour Luis. Les vainqueurs sont en train de perdre la victoire. A Madrid, été 39, c'est la foire aux places, aux intrigues, aux sauvages ou aux sournois règlements de comptes. Ivrognes, intrigants, menteurs, couards, voilà ce que deviennent, la guerre finie, les héros en disponibilité. C'est lorsque le guerrier se repose, que le pire de l'homme, réveillé par et pour le combat, s'épanouit. « *Nous avons déjà dépassé les bornes dans cette guerre, mais nous irons encore beaucoup plus loin dans la victoire* » pense Luis. Bref, c'est le retour à l'ordre : on épure, on lessive, on exécute. La foule, elle, épuisée, écœurée, apeurée, ne rêve, ne parle que de paso-doble et de corrida.

Le livre de Conchon ne porte donc pas sur la guerre, mais sur la victoire, sur cette victoire particulière qui suit les guerres civiles. Mais à travers cette victoire, ce sont toutes les victoires qui sont mises en accusation : toute guerre aujourd'hui n'est-elle pas civile ? Toutes les victoires ne sont-elles pas amères ? Le prix à payer, qu'on soit vaincu, qu'on soit vainqueur, n'est-il pas toujours exorbitant ? On y perd bien plus que sa vie : ses raisons de vivre. Au terme d'une longue explication, Luis, qui a failli perdre son âme en dénonçant Juan, aidera son frère à gagner la France — où la guerre vient d'emménager.

Le dialogue de Conchon m'a paru trop souvent pasticher le dialogue à la Hemingway — mais n'ai-je pas été exagérément influencé par une certaine parenté d'atmosphère avec « Pour qui sonne le glas ». La bonne vieille (comme dit l'auteur lui-même) analyse psychologique, présentée sous la forme d'une espèce de monologue intérieur (Juan, Luis pratiquent beaucoup l'auto-tutoiement dans leur for intérieur) est parfois bavarde. Mais elle ne cesse pas d'intéresser. Cette lecture ne bouleverse pas notre vision du monde — mais dans ce roman solide, bien fait, l'auteur dit haut, et d'une voix ferme, des vérités amères qu'il faut que nous nous répétions, nous tous qui avons été et continuons d'être les encornés de ces corridas que sont les victoires.

JEAN-LOUIS BORY.

(4) Ed. Albin Michel, 253 pp., 750 francs.

une grande romancière
CLARISSE FRANCILLON
LES GENS DU PASSAGE
un grand roman
PIERRE HORAY

Vient de paraître...
JULLIARD
Lise DEHARME
Laissez-moi tranquille
« Une fois lu ce livre, a écrit Pierre Descaves, l'on conservera longtemps le souvenir de la très singulière Carole... » « Qui je suis ? (cette fois c'est Carole qui parle), une personne qui frôle ses quatorze ans et qui ne veut pas être embêtée ». La véritable existence de Carole, que conte Lise Deharme dans son dernier roman, commence quand papa et maman dorment. Carole enfile son imperméable blanc et part pour de longues randonnées à travers le Paris de minuit. Elle n'a pas froid aux yeux et sort intacte des situations les plus étranges, mais quelle plongée dans le fantastique ! « La sorcière est à l'intérieur », s'écrie Lise Deharme.
Les particuliers
Traduit de l'anglais par Henriette NIZAN
Dans un milieu très fermé de Londres, un riche amateur veut fonder un magazine, avec l'aide d'un dessinateur en vogue et d'un peintre « génial ». Ces trois hommes ont surtout pour souci de retenir là leurs « protégés », Nicolas, un jeune journaliste récemment arrivé de province, un ancien aviateur et, curieusement, la ravissante Lydie, le seul personnage féminin de ce récit. Les intrigues qui se nouent autour du projet, la cruauté des « maîtres » à l'égard de leurs jeunes esclaves, la peinture si juste d'un monde peu connu, donnent à ce roman nouvellement paru l'allure d'une révélation.
JULLIARD

EDITIONS SOCIALES
La Radio et la Télévision en ont souligné les qualités...
Jean JAURES
TEXTES CHOISIS (Tome I)
● Contre la guerre et la politique coloniale
Introduction et notes par Madeleine Rebérioux, agrégée de l'Université
Le volume .... 600 francs
Distributeur exclusif :
ODEON - DIFFUSION
24, rue Racine - PARIS (6e)

ALBERT DUCROCQ

Victoire sur l'Espace
On a beaucoup parlé des satellites artificiels : ici, pour la première fois, ce sont eux qui parlent, nous révélant "en clair" les prodigieuses découvertes qu'ils sont allés faire dans l'Espace.
1 vol. illustré 1.200 frs
JULLIARD

JEAN-FRANÇOIS REVEL
le style du Général
MAI 1958 - JUIN 1959
le miroir
d'une illusion politique
1 vol. 600 frs.
JULLIARD

LA GUÉRISON DE LA TIMIDITÉ

On parle beaucoup d'une récente découverte qui permettrait de guérir radicalement la timidité.

D'après N. C. Borg, la timidité ne serait pas une maladie morale, mais une maladie physique.

« Prenez, dit-il, un timide. Empêchez-le de trembler, de rougir, de perdre son attitude naturelle pour prendre une attitude ridicule. Montrez-lui comment il peut éviter ces manifestations physiques de son émotion et vous l'aurez guéri de son mal. Jamais plus il ne se troublera, ni pour passer un examen, ni pour déclarer son amour à une jeune fille, ni même s'il doit un jour parler en public. Mon seul mérite est d'avoir découvert le moyen qui permet à chacun, instantanément et sans effort, de maîtriser ses réflexes. »

Il semble bien, en effet, que N. C. Borg a trouvé le remède définitif à la timidité. J'ai révélé sa Méthode à plusieurs de mes amis. L'un d'eux, un avocat, était sur le point de renoncer à sa carrière, tant il se sentait bouleversé chaque fois qu'il devait prendre la parole ; un prêtre, malgré sa vaste intelligence, ne pouvait se décider à monter en chaire ; ils furent tous deux stupéfaits par les résultats qu'ils obtinrent. Un étudiant, qui avait échoué plusieurs fois à l'oral du baccalauréat, étonna ses professeurs à la dernière session en passant son examen avec un brio étourdissant. Un employé, qui osait à peine regarder son directeur, se sentit soudain l'audace de lui soumettre une idée intéressante et vit doubler ses appointements. Un représentant, qui hésitait cinq bonnes minutes devant la porte de ses clients avant d'entrer, est devenu un vendeur plein de cran et irrésistible.

Sans doute désirez-vous acquérir, vous aussi, cette maîtrise de vous-même, cette audace de bon aloi, qui sont si précieuses pour gagner les dures batailles de la vie. Je ne peux pas, dans ce court article, vous exposer en détail la Méthode Borg, mais j'ai décidé son auteur à la diffuser auprès de nos lecteurs. Priez donc N. C. Borg de vous envoyer son intéressant ouvrage documentaire « Les Lois éternelles du succès ». Il vous l'adressera gratuitement. Voici son adresse : N. C. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, Avignon. Ecrivez-lui tout de suite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

E. DE CASTRO.

TOUS les romans de

Victor Hugo
illustrés
en 12 volumes

En automne 1958, la société coopérative d'éditions «Rencontre» à Lausanne a réalisé — aux dires d'innombrables lecteurs — un véritable miracle, en publiant «La Comédie Humaine» de Balzac en 24 volumes (un volume par mois) dans une présentation qui fait honneur à l'artisanat suisse. Aujourd'hui Rencontre renouvelle son pari : le texte intégral des 9 romans de Victor Hugo : Bug-Jargal, le dernier jour d'un Condamné, Claude Gueux, Han d'Islande, Notre-Dame de Paris, les Misérables, les Travailleurs de la Mer, l'Homme qui rit, Quatre-vingt-treize, parait à la cadence d'un volume par mois (7 volumes disponibles).

Texte intégral, introduction et notes de Jeanlouis Cornuz, 20 dessins au grain de résine par Jean Monod, d'après les eaux-fortes et les bois des grands maîtres de l'époque, typographie soignée en deux couleurs, sur beau papier apprêté ivoire, reliure de luxe en cuir marsanyl, gaufré or, étiquette et tranche de couleur, tranche-fil, fers originaux et gardes de couleurs de J.-P. Rittener.

Seul un examen personnel sans engagement, vous convaincra de cette extraordinaire réussite coopérative, à un prix auquel vous ne pourrez pas croire quand vous aurez vu un volume. Possibilité de recevoir en une fois tous les volumes parus, ou un volume par mois

750 le volume et par mois

BON POUR UN EXAMEN GRATUIT de 8 jours, sans engagement ni frais

Veuillez m'envoyer à l'examen, sans engagement, le 1er volume des « Romans illustrés de Victor Hugo, et le bulletin de présentation. Après 8 jours, je vous le retournerai, ou m'engage à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin.

M./Mme/Mlle : ______ Prénom : ______

Adresse : ______

______ Signature : ______

J I

A découper et envoyer aux

EDITIONS RENCONTRE
51, rue de la Harpe Paris Ve
69, bd Anspach 2e étage Bruxelles 30, rue de l'Ale Lausanne

ENTRETIEN

Le bon M. Nabokov

Le père de Lolita délaisse les nymphettes au profit de Pouchkine et de Robbe-Grillet.

L'Express. — En France, comme partout ailleurs, « Lolita » a eu bien du succès. Vous y attendiez-vous ?

VLADIMIR NABOKOV. — Lorsqu'un auteur écrit un livre, il a une certaine vision de ce livre. Le succès est contenu dans cette vision : si on écrit un livre, c'est pour qu'il soit publié. S'il doit être publié, c'est pour qu'il soit lu. Et bien lu. Donc pour qu'il ait du succès. Le succès marche avec le livre. C'est un élément du livre même.

Je dois dire que « Lolita » est mon livre favori. Parmi les dizaines de romans que j'ai écrits en russe et en anglais, c'est celui que je préfère. Je m'étais dit : il y a beaucoup de bons lecteurs de par le monde, on le lira. Mais je m'imaginais qu'il paraîtrait dans une édition limitée, restreinte, réservée à quelques lettrés. Je pensais aussi qu'il serait interdit aux Etats-Unis. Or, qu'il ait été interdit en Angleterre et en Australie, c'est normal. Mais qu'on l'ait autorisé aux Etats-Unis et interdit en France, voilà le paradoxe !

— Cela a été réparé depuis.

V. NABOKOV. — Oui, bien réparé.

— De quelle nature a été le succès de « Lolita » aux Etats-Unis ?

V. NABOKOV. — Artistique et philosophique. Cela n'a pas été un succès de scandale. Etrangement, les Américains n'ont pas considéré « Lolita » comme un livre qu'il ne fallait pas mettre entre toutes les mains. Les jeunes gens lisaient ça comme ils lisent autre chose. Ensuite, ils venaient me trouver, des étudiants, des écoliers, et me disaient : « Voici un exemplaire de « Lolita ». Je voudrais l'offrir à papa pour Pâques, à maman à Noël ; pouvez-vous me le signer, Monsieur Nabokov ? » Je ne signais pas les exemplaires, mais c'est la démarche qui compte. Ensuite papa lisait et me disait rien. Au contraire : des groupes religieux m'ont demandé de faire des conférences sur « Lolita ». Que je n'ai pas faites. Et j'ai reçu du monde entier des lettres de lecteurs qui ont aimé le livre et en parlent avec subtilité.

— Pour beaucoup de vos lecteurs, « Lolita » est apparu, sous l'anecdote, comme une bouleversante histoire d'amour. Est-ce cela que vous avez voulu ?

V. NABOKOV. — Il y a dans « Lolita » quelque chose de plein, de plein comme un œuf, d'harmonieux. Il me semble qu'un écrivain aperçoit son livre comme un certain dessin qu'il désire reproduire, et il me semble que j'ai assez bien reproduit ce dessin. Les contours sont là, les détails aussi. Il y a eu un moment où je me suis dit : « Voilà, c'est tout, je ne peux plus rien ajouter. » Peut-être ai-je ensuite éliminé quelques pages par-ci par-là ; quelques longueurs. Mais le livre est là. J'ai peiné dessus, pendant des années. J'avais autre chose à faire : mes conférences à l'Université de Cornell, et un autre livre, un travail savant sur Pouchkine qui m'a pris dix ans (j'allais dire cent ans...). C'est seulement pendant les vacances que j'écrivais « Lolita ». Ma femme et moi, nous parcourions l'Amérique, toute l'Amérique, les motels. Nous faisions la chasse aux papillons dans les montagnes Rocheuses et quand il pleuvait, que le temps était gris, si je n'étais pas fatigué, je m'installais dans notre auto qui stationnait près de la cabine du motel et j'écrivais. J'écrivais une page, deux pages, et si cela marchait, je continuais.

Chasseur de papillon

— Vous écriviez dans votre voiture ?

V. NABOKOV. — Oui, j'écris à la main sur des cartes que l'on appelle chez nous des « index-cards ». J'écris au crayon. Mon rêve serait d'avoir un crayon toujours bien taillé. Ce premier brouillon, je l'écris ensuite à l'encre sur du papier normal. Puis ma femme le tape à la machine. Je ne sais pas taper à la machine. Je ne sais rien faire de mes mains. Pas même conduire une auto.

— Ne disiez-vous pas que vous chassiez les papillons ?

V. NABOKOV. — Eh bien, oui, justement, c'est la seule chose ! Quand je commence à démonter, démembrer un papillon pour l'examiner au microscope, c'est alors que tout à coup je développe des mains très délicates, des doigts effilés, et je peux tout faire avec mes doigts. Mais c'est la seule chose. Ensuite, je suis de nouveau, comme disent les Anglais, « all thumbs », tout pouces.

— Apportez-vous beaucoup de corrections à vos livres ?

V. NABOKOV. — Tout le temps. C'est pour cela que j'écris d'abord au crayon : on peut prendre une gomme et réparer. L'écriture, chez moi, ne vient pas d'un jet continu. J'ai beaucoup de mal, beaucoup de difficulté. Ecrire une lettre, même une carte postale, me prend des heures. Je ne sais pas comment cela se fait.

— Pourquoi ce prénom « Lolita » ?

V. NABOKOV. — Ça a commencé avec Dolorès. C'est un très beau nom, Dolorès. Un nom avec un long voile, un nom aux yeux liquides. Le diminutif de Dolorès, c'est Lola, et le diminutif de Lola, Lolita.

Vous savez où il y a une Dolorès ? Je viens de m'en souvenir à l'instant : dans « Monte-Cristo ». Je le lisais quand j'étais petit.

— Le thème de « Lolita » n'est-il pas depuis longtemps déjà dans vos livres ?

V. NABOKOV. — C'est ce que disent les critiques : j'ai des fillettes par-ci, des très jeunes filles par là, peut-être un peu perverses... Je ne sais pas. Je vais publier un livre de souvenirs chez Gallimard, il y a là-dedans un amour d'enfance. Je parle d'une petite fille que j'ai connue sur la plage de Biarritz. J'avais 10 ans, elle 9. Ce fut un amour tout à fait platonique. Absurde de voir la première Lolita là-dedans.

— C'est vous qui avez inventé l'expression « nymphette » ?

V. NABOKOV. — C'est moi, oui. Il y avait déjà « nymphe ». Et Ronsard, qui aime les diminutifs latins, s'est servi de « nymphette » dans un sonnet. Mais pas dans le sens où je l'ai utilisé. Pour lui, il s'agissait d'une nymphe qui était gentille.

Trois langues

— La vôtre en effet ne l'est pas. Vous avez été assez dur avec Lolita.

V. NABOKOV. — Oui. Mais c'est aussi un personnage très pathétique. Vers la fin du livre, le lecteur et l'auteur ont pitié d'elle, de cette pauvre enfant qui a été immolée sur l'autel des motels ! C'est très triste. Elle s'est mariée avec ce pauvre garçon, ce Schiller, et à ce moment-là, Humbert-Humbert comprend qu'il l'aime et que cette fois c'est le véritable amour. Elle n'est plus jolie, elle n'est plus gracieuse, elle va avoir un enfant, et c'est maintenant qu'il l'aime. C'est la grande scène d'amour. Il lui dit : « Laisse ton mari et viens avec moi », et elle ne comprend pas. C'est toujours sa Lolita et il l'aime d'un amour très tendre. Non plus avec cette passion morbide. Puis elle meurt. Déjà dans l'introduction je parlais d'une Mrs Schiller qui est morte dans un petit hameau de l'Alaska, Grey Star. C'était elle, mais comme le lecteur ne sait pas qu'elle va se marier et qu'elle va se nommer Schiller, il ne comprend pas. Pourtant, c'est déjà là : « planté », comme disent les Américains. Lolita est morte puisque le livre est publié et que c'en était la condition. Tout ça m'a coûté des larmes de sang. Tous ces petits détails. C'est très difficile de faire un livre qui se tienne de bout en bout.

— Ecrivez-vous autre chose en ce moment ?

V. NABOKOV. — Oui, une œuvre formidable, ce travail dont je vous parlais sur Pouchkine. Cinq volumes. C'est juste fini et entre les mains de deux éditeurs à New York. Random House et Morning Press. Maintenant, je vais me reposer en bavardant un peu avec vous et puis je vais écrire un autre livre. Un autre roman, je crois.

— Sur quel sujet ?

V. NABOKOV. — Non, je ne peux pas vous en parler. Si je commence à parler de ces choses, elles meurent. C'est comme une métamorphose, elle n'a pas lieu si on la regarde.

— On a beaucoup admiré le style dans lequel est écrit « Lolita ». Croyez-vous que votre parfaite connaissance de trois langues, le russe, le français et l'anglais, y soit pour quelque chose ?

Nabochodonosov

Les héros de la prochaine vague littéraire (1)

V. Nabokov. — J'aime les mots. Oui je connais bien ces trois langues, cette troïka, ces trois chevaux que j'ai toujours eus attachés à mon véhicule. Ma premi're bonne, ma nourrice, était Anglaise. Puis j'ai eu une gouvernante française. Tout ce temps-là, je parlais évidemment le russe. Puis sept ou huit gouvernantes anglaises, un instituteur anglais et aussi un instituteur suisse.

— Education de prince !

V. Nabokov. — Education à la Rousseau plutôt. On parlait les trois langues à la maison. Mais à table, quand les trois domestiques servaient, pour qu'ils ne comprennent pas, on parlait français ou anglais.

Une framboise

— Est-il indiscret de vous demander dans quelle langue vous pensez ?

V. Nabokov. — Est-ce qu'on pense dans une langue ? On pense plutôt en images. C'est l'erreur qu'a faite Joyce, il me semble, la difficulté qu'il n'a pas su tout à fait surmonter. Vers la fin d' « Ulysse », dans « Finnegan's Wake », c'est un flot de mots, sans ponctuation, qui tente d'exprimer le langage intérieur. Mais les gens ne pensent pas comme ça. Par mots, oui, mais aussi par formules toutes faites, par clichés. Et puis par images, le mot se dissout en images, puis l'image produit le mot suivant.

— Quelle différence d'usage indiqueriez-vous entre ces trois langues, ces trois instruments ?

V. Nabokov. — Des nuances. Si vous prenez par exemple « framboise », en français, c'est une couleur écarlate, une couleur bien rouge. En anglais, le mot « raspberry » est plutôt terne, avec peut-être un peu de brunâtre ou de violacé. Une couleur assez froide. En russe, c'est un éclat de lumière « malinoé », le mot a des associations brillantes, de la gaieté, il y a des cloches qui sonnent. Comment voulez-vous traduire ?

(1) Première manifestation : « Le Centenaire », de René de Obaldia.

— Vous avez fait dans « Lolita » une satire assez violente de l'Amérique.

V. Nabokov. — Peut-être. Mais c'est une maquette de l'Amérique et j'aurais pu en construire une autre. J'ai fait une Amérique qui me plaît, bizarre, amusante, et j'ai fait circuler mes personnages parmi ses jardin: et ses montagnes, que j'ai imités, ou plutôt inventés. Quant aux idées que j'ai données à ce monsieur Humbert-Humbert, elles sont assez neutres. Ce sont les idées du professeur moyen. Pas les miennes.

— Il a l'air en effet profondément choqué par ce qu'il y a de scandaleux dans son aventure. Tandis que l'auteur lui-même paraît prendre une certaine distance, se mettre en position d'ironie vis-à-vis de tout ce drame que fait Humbert-Humbert au sujet de ses rapports avec Lolita. N'est-il pas vrai ?

V. Nabokov. — Je ne prends pas parti. C'est son affaire. Il en meurt. On peut dire : au fond, voici la morale, le gendarme de la morale qui arrive à la fin du livre. Mais aussi... il devait en mourir. Sinon il n'y aurait pas eu de livre.

Il y a plus que ça : Humbert-Humbert n'a pas eu la chance de se trouver là où il aurait dû être. Dans un Etat comme le Texas ou le Mississippi, on peut se marier avec une jeune fille de 11 ans. Mais cela, mon bonhomme ne le savait pas !

Américains et Russes

— Comment se fait-il que vous ne le disiez pas ?

V. Nabokov. — Si je le disais, il n'y aurait pas de livre !

— Vos idées personnelles sur l'Amérique. Quelles sont-elles ?

V. Nabokov. — C'est le pays où j'ai respiré à pleine poitrine.

— N'avez-vous pas eu à souffrir de ce qu'on nomme son matérialisme ?

V. Nabokov. — Pas du tout. C'est comme partout ailleurs, il y a des fâcheux et des personnes intéressantes, des philistins et des honnêtes gens. Toutes les sociétés sont matérialistes. On l'était déjà quand on écrivait avec une plume d'oie et de la poudre à sécher l'encre.

— Retournerez-vous en Russie ?

V. Nabokov. — Non. Jamais. Pas en Russie. La Russie, c'est fini. C'est un rêve que j'ai fait. J'ai inventé la Russie. Ça a très mal tourné. C'est fini.

— Lisez-vous beaucoup ?

V. Nabokov. — Oui. Trop. Deux ou trois livres par jour. Et puis j'oublie tout.

— Lisez-vous des romans ?

V. Nabokov. — Pour ce travail sur Pouchkine, j'ai relu toute la littérature française jusqu'à Chateaubriand et toute la littérature anglaise jusqu'à Byron. Je lis vite, mais ça m'a pris du temps. « La Nouvelle Héloïse », par exemple. Je l'ai lu en trois jours. J'étais presque mort après, mais je l'ai lu.

J'ai lu aussi l'abbé Prévost. « Manon Lescaut », c'est très beau. Vous parliez d'histoire d'amour : « Manon Lescaut » est un de ces livres qui donnent le frisson, vous savez ? ce frisson... Une petite note de violon, sanglots longs...

— Pensez-vous qu'on écrive encore des romans d'amour aujourd'hui ?

V. Nabokov. — Il y a Proust...

Gide est rasant

— Je voulais parler des contemporains.

V. Nabokov. — J'avais vingt ans quand Proust est mort. C'est de mes jours. Mais prenez « La Jalousie », de Robbe-Grillet: voilà un très beau roman d'amour. Un des livres les plus poétiques que je connaisse, qui donne ce petit frisson dont nous parlions.

— Vraiment ?

V. Nabokov. — Oui, le plus beau roman d'amour depuis Proust. Mais ne parlons pas des contemporains, les pauvres, ils ne sont pas morts.

— Oui, il ne faut pas les tuer d'avance. Avez-vous aimé Gide ?

V. Nabokov. — Pas trop. Il y a des choses très bien, « Les Caves du Vatican ». Mais à la longue, c'est rasant. Il ne connaissait pas la vie. Il ne sait rien du monde. Sa description des petits Arabes n'est peut-être pas trop mal... Un certain genre de fruits confits...

— Allez-vous au théâtre ?

V. Nabokov. — Je connais très bien le théâtre de Scribe où l'on époussette les meubles au premier acte... Et j'aimais beaucoup les pièces de Lenormand quand j'étais jeune. Les donne-t-on encore ?

— Non.

V. Nabokov. — C'est fini, fini ! C'était si joli, si poétique. Je ne vais pas souvent au théâtre. La dernière fois, c'était en 1932.

— Et au cinéma ?

V. Nabokov. — Il y a la télévision. Voir un Hitchcock ici ou là, n'est-ce pas, cela revient au même.

— Vous intéressez-vous au film que l'on va tirer de votre livre ?

V. Nabokov. — Je sais qu'il y aura une très jolie Lolita, très bien formée. Mais c'est tout.

— Que venez-vous fa're en Europe ?

V. Nabokov. — Me reposer et revoir des amis ou des membres de ma famille. J'ai une sœur que je n'ai pas vue depuis 1935 et qui habite Genève, je vais la voir. J'ai aussi un frère à Bruxelles.

— En quelle année avez-vous quitté l'Europe ?

V. Nabokov. — En 1940, sur le « Champlain ». Un charmant bateau qui naviguait en zigzag, pour éviter les sous-marins, sans doute. Ce fut son dernier voyage. Il a été coulé par la suite. Dommage.

— Qu'est-ce qu'il y a de changé en Europe depuis vingt ans ?

V. Nabokov. — Les autos. C'est à peu près tout. Et aussi il y a davantage de salles de bains.

PAUL KLEE
JOURNAL
Un apport capital à l'histoire de l'Art moderne
1 vol. ill. GRASSET 1.400 fr.

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
JACQUES VILLON
20 reproductions en couleurs
500 francs
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

La cabale de « Tête d'Or » — Mᵉ Torrès parlait trop — Un nouveau producteur : Limoges.

L'ATMOSPHERE de complot, les manœuvres au second degré, les intrigues de couloir se sont propagées cette semaine jusque dans les coulisses du théâtre. Sur ordre de la direction, la publicité concernant « Tête d'Or » a été refusée dans un grand quotidien parisien. A « Carrefour », le critique Morvan Lebesque (qui réussit le prodige d'écrire en même temps dans « Carrefour » et dans « Le Canard Enchaîné ») a été prié de ne pas faire sur « Tête d'Or » un article élogieux. Ne tenant pas compte de cette pression, le critique a écrit ce qu'il pensait : « *Cuny est la tragédie même... Il faudrait rendre hommage à tout le monde... Cette grande soirée,* », etc., mais dans le journal, pour compenser, sur la page opposée à la critique, dans un grand article non signé, intitulé : « La Vᵉ République a manqué son premier rendez-vous avec la Renaissance culturelle », il est dit exactement le contraire. Exemple : « *Tête d'Or* », *c'est une fusée pour la Lune qui explose à deux mètres du sol* ».

Derrière Barrault, vise-t-on Malraux ? Le voici en l'occurrence en compagnie de Claudel, dans la position inattendue d'être surtout soutenu par la presse de gauche.

★

A la Comédie-Française, l'ambiance a été frondeuse. Au gala d' « Electre », Robert Hirsch a refusé de serrer la main du Général, en signe de désapprobation pour les décrets Malraux et en réponse à son interdiction à la T.V. L'Elysée a demandé des explications.

M. de Boisanger a l'habitude des formules diplomatiques, mais si le ministre avait vraiment l'intention de nommer lui-même le nouveau comité (qui était auparavant élu par l'assemblée des comédiens), une grande partie des sociétaires donneraient leur démission. Pour l'instant, ce projet n'est qu'un bruit qui circule.

★

CE qui se raconte encore : certains « Parisiens » ne pouvant supporter l'idée qu'on représente sans scandale une pièce de Genet (« Les Nègres » dont R. Kanters vous parle page 37) en ont inventé un assez rocambolesque. La pièce, disent-ils, a été commanditée par un groupe d'extrême-droite, qui voit dans les dialogues de Genet une mise au point des questions coloniales du genre « *les Noirs resteront toujours des Noirs* (*donc bons à se faire coloniser*) » et qui attend au tournant les journaux de gauche qui défendront la pièce.

En réalité, les commanditaires sont deux honnêtes dames, Mmes Tezenas et Lucie Germain, qui aiment les arts et les protègent, avec les revenus d'exploitations fruitières qu'elles possèdent dans la région de Toulouse. Grâce à ces pommes, ces poires et ces scoubidous, le théâtre de Lutèce, renouvelé, rebichonné, tout en bois tel un chalet savoyard, nargue la Halle aux Vins, et s'apprête à accueillir chaque soir trois cents personnes.

Ce théâtre de Lutèce remplacera les Noctambules et le Babylone disparus sur cette rive gauche où il ne reste plus que la Huchette et le Théâtre de Poche et à laquelle se consacre presque exclusivement Roger Blin, le curieux metteur en scène des « Nègres ».

Ancien vagabond, ancien journaliste, très influencé par Antonin Artaud, une cinquantaine qui n'apparaît pas, Roger Blin s'intéresse au théâtre depuis une vingtaine d'années. Il a monté Strindberg, Adamov, Duvignaud, Beckett.

Pur, intransigeant, il n'aime qu'une certaine forme de théâtre.

— Quelle est cette forme ?

— *Difficile à définir. Un seul critère au fond. J'aime les pièces où l'on parle au moins une fois de nourriture. Je me méfie d'une pièce où les gens ne pensent pas à bouffer. Racine, Marivaux, cela m'em... C'est du théâtre hermétique.*

(Bernand.)
ROBERT HIRSCH
La fronde

Le critère est sommaire, mais la foi est immense. Depuis un an, Blin travaille avec les treize comédiens noirs de la Compagnie des Griots. Etudiants, barmen, ethnologues, secrétaires, ces treize acteurs ont presque tous un second métier pour vivre. Il a fallu faire coïncider leurs horaires, unifier leurs accents, les faire jouer. Blin insiste : « *Les meilleurs comédiens blancs n'auraient pas pu faire passer comme eux, tout ce qu'il y a dans ce texte* ».

★

A la radio, encore des raisons souterraines pour provoquer la révocation de Mᵉ Henry Torrès de la présidence du Conseil Supérieur de la R.T.F.

Gaulliste bon teint, Mᵉ Torrès avait été pressenti par M. Malraux pour être nommé directeur de la R.T.F. Le jour prévu pour sa nomination, c'est M. Soustelle qui a été nommé ministre de l'Information à la place de M. Malraux. Le Général a alors lui-même convoqué Mᵉ Torrès, le priant d'accepter de présider le Conseil Supérieur, institution plus honorifique qu'effective, aux pouvoirs indéfinis.

« *J'ai répondu au Général qu'en qualité d'ancien député de Menton, j'étais déjà président de l'Amicale des joueurs de boule de Cap-Martin,*

(Bernand.)
ROGER BLIN
La foi

qu'il n'avait pas besoin de moi pour jouer les fantoches. Je suis un homme d'action, pas de conseil. Le Général m'a dit que justement il avait besoin de moi, que le Conseil devait être une commission de contrôle, et qu'il m'appartenait de le former. J'ai alors accepté. J'ai fait nommer douze personnalités, mais nous n'avons pas pu siéger une seule fois. Mon action s'est limitée à faire une émission hebdomadaire de radio : « Où en sommes-nous ? » et une émission de T.V. : « Hommes et idées ». Je parlais de tout très librement et j'ai une « grande gueule ». Il y a eu quelques plaintes.

Mais je dois cette révocation à l'affaire de la Bibliothèque polonaise. J'étais en mission en Pologne, lorsque Bidault a voulu faire voter une contre-proposition. Les Polonais étaient fous de colère et moi j'étais là-bas pour fortifier l'amitié franco-polonaise, alors je leur ai dit ce que je pensais, que Bidault était un petit c..., et que seule avait vraiment de l'importance la décision de de Gaulle concernant la ligne Oder-Neisse.

Quand je suis rentré, blâme de la Commission des Affaires Etrangères, blâme de la Commission de Culture. Elle est présidée par Delbecque. Il doit s'agir de la Culture des patates. Et l'on m'a demandé de démissionner. J'en avais assez de ces entraves, mais démissionner eût été reconnaître mes torts. Je jugeais ne pas en avoir, et j'ai attendu une bonne révocation bien franche. Je pense que le Général n'a pu faire autrement. C'est le jeu classique des opérations de contrepartie. D'ailleurs cela n'est pas grave, cette commission n'a aucune autorité ».

(Keystone.)
Mᵉ HENRY TORRÈS
La fermeté

C'est M. Pierre Descaves, ancien administrateur de la Comédie-Française, qui a trouvé là sa voie de garage.

★

AU cinéma, l'atmosphère est moins trouble. Elle est à l'économie et même chez les grands des grands. Raoul J. Lévy a racheté à Darryl F. Zanuck les décors du Palais de Justice où se tourne actuellement « Drame dans un miroir », le roman de Marcel Haedrich réalisé par Richard Fleischer, le fils de Max Fleischer, créateur de Popeye. Les décors serviront à H.-G. Clouzot pour y tourner en mars « La Vérité ».

★

SYSTEME économique également, celui qu'utilisa Paul Bordry, jeune fonctionnaire de 31 ans, pour tourner son premier film : « Un jour comme les autres ». Il a eu l'idée originale de demander à une municipalité de devenir producteur de cinéma, et la ville de Limoges a accepté l'expérience, donnant toutes facilités et toute liberté au metteur en scène et à sa troupe. Nino Franck et Jean d'Ormesson ont écrit le sujet et les dialogues du film (qui n'est aucunement à la gloire de Limoges). Raymond Bussières, Annette Poivre, Jean Davy, Georges Chamarat et de jeunes acteurs se sont prêtés à l'expérience, en faisant confiance aux recettes. Pendant le temps du tournage, la troupe a été nourrie à la cantine des trolleybus et couchée dans les hôtels de la ville. Les décors et les costumes ont été fournis par les antiquaires et les magasins de couture de la ville. Le groupe électrogène a été fourni par le dépôt de Limoges de l'Energie Atomique. Bref, le film revient au maximum à 10 millions.

★

LES films du Cinérama ont, en revanche, des budgets fabuleux. Celui qui sort cette semaine à Paris : « Aventures dans les mers du Sud », a été tourné pendant un an, à Tahiti, aux îles Fidji et dans tous les atolls polynésiens. Mais, depuis le 17 mai 1955, les quatre programmes Cinérama qui ont été exploités à travers le monde, ont rapporté jusqu'à présent 13.629.313 dollars (près de 7 milliards de francs).

MICHELE MANCEAUX.

GAITÉ-MONTPARNASSE
Denise Grey - Henry Guisol
bon week-end Mr. Bennett!
Mise en scène M. Vitold
MED. 16-18

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
ONCLE VANIA
de TCHEKHOV
100
par la Compagnie Sacha PITOEFF
BAL. 00-87

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

PEINTURES :
M. Knoedler & Cᵒ
Paris, 22 rue des Capucines
SERGE POLIAKOFF
OEUVRES RÉCENTES
A PARTIR DU 7 NOVEMBRE
GOUACHES :
Berggruen & Cie
Paris, 70 rue de l'Université

CONCOURS INTERNATIONAL
du
TOUR DU MONDE - LE MARIAGE DE FIGARO
organisé par la COMEDIE-FRANÇAISE et la R.T.F.
et doté de nombreux prix de valeur
Pour participer à ce concours
ALLEZ VOIR
LE MARIAGE DE FIGARO
LE DEUXIÈME SPECTACLE FILMÉ DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE
Mise en scène de JEAN MEYER
Actuellement aux cinémas
LE TRIOMPHE • LUTETIA
SELECT PATHÉ • CINEMONDE-OPÉRA • LE CAPRI
ET N'OUBLIEZ PAS DE RÉCLAMER A L'ENTRÉE DE LA SALLE LE BULLETIN - RÉPONSE

GARY COOPER DANS « CEUX DE CORDURA ».
Dans le désert de la lâcheté.

CINÉMA

La critique de Denis Vincent

« *La Jument verte* » : *un intermède qu'on aimerait sans lendemain.*

AVEC « La Jument verte » (1), il est visible qu'Autant-Lara, flanqué de ses complices Bost et Aurenche, s'est offert un divertissement. Les galopades au générique du quadrupède en titre, barbouillé de chlorophylle, témoignent pour une fois d'un manque notable d'ambition. Lâchant ses proies habituelles, et desserrant un peu sa ferme denture, le réalisateur du « Diable au Corps » semble ici s'être moins préoccupé d'iconoclastie ou de pamphlet social que de brosser très vite, presque au passage, une fresque très gaillarde aux traits bien appuyés. Il y avait dans le roman de Marcel Aymé un survol désinvolte des faits et épisodes qui se refusait le choix d'un mode de récit. Bost et Aurenche, nécessairement, ont dû opter : ils ont refusé l'art pour adopter la franche grivoiserie.

Dans cette leste histoire de vengeance paysanne, les taureaux sont surpris à l'ouvrage, on fait trembler les lits, et les pantalons tombent dans le même mouvement que les jupons, sans que la nuance soit pour autant mobilisée. Du même coup, la fameuse hargne de l'équipe s'est évanouie. L'anecdote est à ce point lointaine (nous sommes sous le Second Empire), à ce point transcendée, que les repères habitue's (armée, clergé ou patronat) se voient oblitérés. Le réalisateur aux champs ramène sa stratégie aux assauts des coqs de village, s'amuse à pasticher tel tableau de Courbet (bonjour monsieur Courbet), évoque Georges Darien dans le style du « Petit Journal ». Quant au dialogue, il évoque les vacances polissonnes d'un tandem d'écrivains naturellement portés à l'invective, si ce n'est au réquisitoire.

Bost et Aurenche, rappelons-le, ont survécu aux crises périodiques du scénario.

A travers fastes et éclipses, ils se sont calmement acharnés à maintenir leur ligne de conduite, presque unique dans le cinéma, celle d'un anticonformisme agressif. Leur « mauvais esprit », allié à la faconde d'Autant-Lara, a, dans les meilleurs cas, quelque chose de très tonique. Il y passe une vie intense et une indulgence foncière pour le passionnel. La « jeune critique », ennemie jurée du *sujet*, les avait pris pour têtes de Turc ; « La Traversée de Paris » et « En cas de malheur », chefs-d'œuvre d'insolence et de subversion, sont sortis indemnes (et victorieux) de ce conflit.

Le trou normand

La nouvelle vague de réalisateurs, qui promettait de mettre un terme au « cinéma de scénaristes », s'est contentée de promouvoir une inédite couvée de dialoguistes menée par Paul Gégauff et Marcel Moussy, dont le modèle avoué demeure le sketch intime à la « Marty ». Le scénariste, cette valeur tant décriée, semble encore mener le jeu, le recours actuel aux méthodes transalpines d'improvisation technique n'a pas interrompu l'éternelle chasse aux bonnes répliques, et quand le besoin se fait sentir d'une solide structure littéraire, on sollicite Schéhadé (« Goha »), Duras (« Hiroshima »), Queneau (« Le Couple ») ou Vilmorin (« Les Amants »).

Dans l'intervalle, Bost-Aurenche, comme un seul homme, se donnent des vacances. L'intermède est de taille : on l'aimerait sans lendemain.

« La Jument verte » avec ses décors de calendrier, ses teintes assassines (Autant-Lara n'est pas un coloriste de tout bonheur), ses guignols en sabots, est, on aime à le croire, une pause, une version scénique du trou normand. Passé la première surprise d'une provocante verdeur, il n'en subsiste guère en fin de compte que le jeu des acteurs. Bourvil, chaque jour plus fin et renouvelé, donne maintenant à Gabin, d'une exclusivité à l'autre, une sérieuse leçon de sobriété.

A ses côtés, Francis Blanche compose un vétérinaire cocassement veule, Guy Bertil bafouille splendidement et le clown Zavatta nous donne l'inattendu portrait d'un facteur émotif.

DENIS VINCENT.

(1) Ambassade, Richelieu.

La critique de René Guyonnet

« *Un trou dans la tête* » : *à décourager de l'humour italo-américain.*

LE dernier grand succès de Frank Capra, « Arsenic et Vieilles Dentelles » date de 1942. Depuis, Capra n'a réalisé que six films, dont le dernier : « Un trou dans la tête » (« A Hole in the Head) (2), met fin à un silence de sept ans. Aucun de ces films, cependant, ne retrouve la verve de sa bonne période. Du Capra qui collectionnait les Oscars, il ne reste en effet que le pire, l'esprit ; le meilleur, la manière, a disparu.

« Un trou dans la tête » conte l'histoire d'un jeune veuf léger sur le point d'être expulsé de l'hôtel dont il est le gérant et qui fait des pieds et des mains pour éviter l'expulsion et pour garder à ses côtés son fils âgé de dix ans. Après une vaine démarche auprès du propriétaire, la contre-offensive de notre jeune veuf se développe sur deux plans : d'une part, il s'efforce de convaincre un de ses anciens copains devenu milliardaire de financer un projet, croit-il, fabuleux ; d'autre part, il tente de persuader son frère aîné, commerçant enrichi, de le « dépanner », comme il l'a fait tant de fois.

On voit ce qui, dans ce sujet tiré d'une pièce d'Arnold Schulman, a séduit Capra : la possibilité de renouer avec sa méditation sur les rapports de l'argent, du bonheur et de la moralité. Cette méditation a toujours été du plus grand simplisme, mais ici l'apologie de la médiocrité prend un tour nettement agressif.

« *Je vais te dire la source de tes difficultés,* dit le grand frère au jeune veuf. *C'est que tu n'as jamais voulu vivre comme tout le monde, tu as toujours eu des idées de grandeur.* »

Le « happy end » sera donc le renoncement du jeune veuf aux idées de grandeur et son acceptation de la vie comme tout le monde. Ce retour à la moralité selon Capra se fera dans le cadre d'une assez basse intrigue à base de proxénétisme familial.

Tout n'est pas mauvais, bien sûr, dans « Un trou dans la tête » et le film, il faut le dire, est bien accueilli par le public, qui rit beaucoup. De fait, certains personnages secondaires sont dessinés avec une certaine liberté et même une certaine cruauté. Mais toutes les scènes entre le jeune veuf et son fils, et elles sont nombreuses, se perdent dans une sensiblerie à décourager pour longtemps de l'humour italo-américain.

Et ce n'est pas le grand mouvement de bonne humeur de la fin, par lequel tous les problèmes se trouvent brusquement résolus, qui suffit pour dissiper l'impression désagréable laissée par les attendrissements de mauvais aloi et les mesquineries sournoises.

« Ceux de Cordura »

Avec « Ceux de Cordura » (« They came to Cordura ») (3), de Robert Rossen, l'échec, sur le plan du spectacle, est plus grand qu'avec « Un trou dans la tête », mais l'impression finale est moins désagréable. Incontestablement, le film est raté, mais nous ne nous sentons pas portés à penser du mal de Robert Rossen et de son scénariste Ivan Moffat.

Leur propos, en effet, bien que pompeux, est digne d'estime : s'interroger sur les notions de courage et de lâcheté. La situation choisie pour développer ce thème, d'autre part, est une situation riche en possibilités dramatiques, qui a fait ses preuves dans de nombreux westerns: un groupe d'hommes prêts à s'entretuer traversent ensemble un désert.

Mais cette situation, au lieu d'être exploitée pour elle-même, est mise démonstrativement au service du problème moral. Ainsi n'avons-nous plus un film, mais une très ennuyeuse allégorie. C'est dommage, parce qu'il y a dans « Ceux de Cordura » une mise en scène non dénuée d'autorité, une certaine élévation de ton et une intéressante opposition entre le courage purement agressif des « héros » et la volonté consciente de tenir bon manifestée par le « lâche » sur le chemin du rachat.

RENE GUYONNET.

(2) Normandie.

(3) Marignan.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

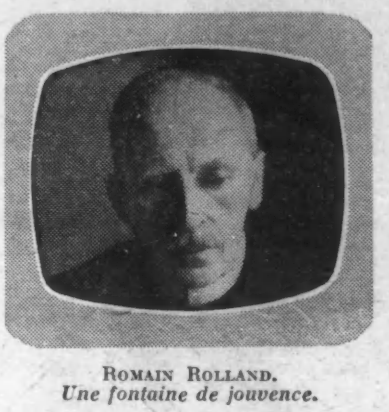
● ***Le handball : qu'est-ce que cela encore ? Maurice Schumann : muet comme une carpe. Jérôme Peignot : il est important d'être myope.***

« *JE l'aimais par devoir, ce devoir dure encore.* » C'est au sport que j'applique ce vers de Corneille. Il faut bien s'efforcer de les aimer tous quand on est un télespectateur de profession. J'y étais parvenu. Je croyais ne plus rien ignorer de ce que les hommes peuvent faire avec un ballon et avec une balle, de leurs pieds ou de leurs mains, en sautant avec une perche ou sans perche, sur la terre ou sur l'eau ; je ne m'étonnais plus des possibilités d'encaissement qu'offre le visage humain et que le cartilage de ce petit nez soit si résistant. Et puis, tout à coup, je découvre avec horreur que le cycle des sports n'est pas clos, qu'on en invente encore. Je l'avoue à ma honte : je n'avais jamais entendu parler du handball. Qu'est-ce que cela encore ? En voilà pour une heure à voir des garçons s'agiter sur l'écran, selon des règles inconnues, pour la jubilation de l'insatiable Etienne Lalou, qui connaît tous les jeux par une sorte de grâce infuse, et même les noms des garçons qui jouent au handball, il les désigne à notre admiration ! Je suis découragé, révolté, résolu à ne rien connaître du handball. La peste soit des divertissements des autres ! « *Si tu es sage*, disait-on à un enfant du Second Empire, *nous irons regarder manger des glaces chez Tortoni.* » Et nous aussi nous regardons, chaque jour, des garçons s'amuser à des jeux auxquels nous n'avons aucune part et dans lesquels nous n'entrons pas. C'est « la glace chez Tortoni » de notre vieillesse.

(Press-Sports.)

UN JOUEUR DE HANDBALL.
Une glace chez Tortoni.

J'AI été très étonné par « Les Loups » de Romain Rolland. Ce théâtre humanitaire et que je croyais grandiloquent n'a pas pris une ride ; et c'est trop peu dire : il a perdu celles qu'il avait en naissant. Je crois en vérité que Romain Rolland doit beaucoup au metteur en scène et à ses interprètes : Marcel Bluwal, André Valmy, Michel Etcheverry, Jacques Castelot et tous les autres. Il s'agissait pour eux de ne pas céder à l'enflure. Ils y sont parvenus. Ce style de Romain Rolland a plus de naturel que nous ne pensions. C'est le style même de théâtre qui convient au petit écran : à hauteur d'homme, accessible à tous, vrai théâtre populaire, et la question qu'il pose concerne chacun de nous : les droits de la justice sont imprescriptibles. Il n'y a pas de Raison d'Etat qui tienne... L'affaire Dreyfus avait fait de ce débat pour chaque Français une passion vécue ; mais l'éternelle affaire Dreyfus qu'est l'Histoire de France, cette bataille de loups que demeure aujourd'hui plus que jamais la bataille politique dans ce doux pays, a curieusement rapproché de nous ce drame, écrit il y a soixante-dix ans. Que valent les autres pièces de Romain Rolland ? Peut-être l'auteur de « Jean-Christophe » trouvera-t-il à la télévision sa fontaine de jouvence.



ROMAIN ROLLAND.
Une fontaine de jouvence.

ENCORE la salle du nouvel Odéon : c'est le champ de Waterloo après la bataille, mais personne n'est mort, la vieille garde ne s'est pas rendue. Les géants n'ont pas fui. Toute la troupe bien vivante entoure son chef et, cette fois, les spectateurs sont des amis. Que je sois d'accord avec eux, il va sans dire. Pourtant, quelle équivoque ! La question n'est pas de savoir si Claudel a du génie, si nous avons eu raison d'admirer « Tête d'Or » quand nous avions vingt ans. Parbleu, oui, nous avions raison de l'admirer et de l'aimer. La question est de savoir si Jean-Louis Barrault a bien fait de choisir ce drame pour inaugurer son théâtre. Je n'en déciderai pas, mais ce ne sont pas les propos de Jean-Louis Barrault, d'Alain Cuny, de Maurice Clavel, qui éclaireront beaucoup les téléspectateurs. Selon Clavel, Jean-Jacques Gautier en attaquant « Tête d'Or », a défendu la classe bourgeoise ! Qu'est-ce que la bourgeoisie a à voir dans cette histoire ? La bourgeoisie ? Mais elle a produit Claudel comme Valéry et Gide, comme Manet et Cézanne, et presque tout ce qui compte dans tous les ordres. L'hermétisme est éminemment bourgeois. Un théâtre populaire est un théâtre à hauteur d'homme.

★

LECTURES POUR TOUS. Le général de Gaulle nous parle : non pas en chair et en os. Mais voici son porte-parole de Londres : Maurice Schumann. C'est lui qui va commenter ici le tome III des « Mémoires ». S'il descendait de l'écran, il ne serait point dépaysé dans ma vieille maison, malgré les gentillesses que nous avons échangées dans la bataille. Sans y être jamais venu, Maurice Schumann est chez lui à Malagar comme dans mes livres. Il appartient à cette génération de mes premiers lecteurs qui chérissaient en moi le romancier. Telle est la justice de l'homme de lettres : selon mon code secret, il sera beaucoup pardonné à Maurice Schumann parce qu'il a beaucoup aimé mes histoires. Ce parlementaire beau parleur parle fort bien des « Mémoires » de de Gaulle, mais demeure muet comme carpe sur ce qui en est la part essentielle : le conflit de l'homme solitaire et des partis, et entre tous le parti de la fidélité... Il suffit ; taisons-nous.

Un jeune auteur lui succède, Jérôme Peignot, bien sympathique, mais qui croit que c'est important d'être myope, et original de considérer la myopie comme une chance de sa vie. Que l'art ait beaucoup à voir avec la dioptrie, je le crois après tout. Mais ce Jérôme en est trop obsédé. La veille, précisément, au cours de l'émission de Bernard Gavoty, Jean Langlais, organiste de Sainte-Clotilde et aveugle de naissance, nous confiait qu'il considérait sa cécité comme la plus grande des grâces, car elle lui avait ouvert le monde enchanté de la musique. Après cela, Jérôme Peignot avait bonne mine avec sa myopie, dont il était si content qu'il en oubliait de nous parler de son livre ! Je compte d'ailleurs le lire dès mon retour à Paris, car ce garçon a bien de l'esprit...

★

LES PYGMEES. Pauvres pygmées, traités en esclaves par des colonialistes féroces qui, pour une fois, ne sont pas des blancs, mais des noirs. Encore le jeune explorateur Lucien Demesse n'a-t-il osé rien nous dire ce qu'il a confié à « Télé-Magazine » : que ces noirs ont eu quelquefois une façon à eux de bien aimer les pygmées : ce fut de les faire cuire et de les manger.

Nous avons vu, à Cinépanorama, des noirs d'Afrique du Sud danser leurs danses frénétiques sur l'asphalte d'une grande ville, Johannesburg je crois, sous le regard méprisant et apitoyé des blancs. Ici, l'image en dit plus long que tous les livres. Un seul regard suffit pour que nous comprenions ce qui se prépare là-bas de terrifiant.

★

L'AMAZONE ET L'ACCORDEUR, de Jerome K. Jerome. Une certaine espèce de niaiserie est spécifiquement anglaise. Elle nous est servie ici à l'état pur. C'est ce qui fait le grand intérêt de cette pièce. Autour de moi, on suppliait : « Tournez le bouton ! ». Mais j'étais comme fasciné.

FRANÇOIS MAURIAC.

(R.T.F.)

JÉROME PEIGNOT.
Bien de l'esprit.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● ***Giraudoux : à verser dans le cadre de réserve de notre littérature — « Les Nègres » : l'évangile selon saint Genet.***

C'ETAIT une fête de l'esprit : l'entrée de Jean Giraudoux dans ce musée imaginaire de la tragédie dont André Malraux s'est institué le conservateur. L'écrivain le plus subtil et le plus élégant de la IIIe République, le témoin le plus ironique et le plus lucide de l'entre-deux-guerres, celui qui, dans les années 30, opéra la réconciliation miraculeuse du théâtre et de la littérature, celui dont la moindre ligne appartenait tout naturellement à la prose la plus succulente et la plus classique, l'écrivain français par excellence enfin, et qui le savait, sa place était à la Comédie-Française.

Et la fête fut réussie. Les comédiens-français y donnèrent le meilleur d'eux-mêmes, et c'est beaucoup. La mise en scène de M. Pierre Dux, un peu lente, est un modèle d'intelligence et de sensibilité ; presque tous les rôles sont tenus par des acteurs probablement très supérieurs à ceux de la création (Annie Ducaux, Renée Faure, Micheline Boudet, Pierre Dux lui-même, Jacques Toja, François Chaumette). Seul peut-être, M. Robert Hirsch a eu tort de prendre sur un ton constamment geignard ce que Giraudoux lui-même appelait le « lamento du jardinier », alors que le morceau semble écrit pour faire sourire d'abord et serrer le cœur ensuite.

Oui, il faut féliciter la Comédie-Française pour cette très belle représentation. Et pourtant, il y manquait quelque chose, presque rien. Comme si l'hôte d'honneur n'avait pas très bonne mine. On s'attendait à assister au couronnement à Notre-Dame et c'était le retour des cendres.

Quand un divorce semble se déclarer ainsi entre un écrivain hier adulé et un nouveau public, c'est aux torts réciproques. Le coup de vieux, est-ce lui, est-ce nous qui l'avons pris ? Disons que, pour le moment, Giraudoux s'éloigne de ce pas toujours aussi jeune et sportif qui donne envie de dire non pas : « Il marche », mais : « Il fait du footing. » Tout l'art de Giraudoux était de rendre les sujets les plus graves juste assez frivoles pour qu'un public frivole prête l'oreille et en perçoive la gravité. Alors qu'aujourd'hui notre public frivole est devenu sourd et notre public grave un peu trop grave.

Giraudoux a connu son premier succès de romancier et son premier succès de dramaturge avec les deux versions de la même œuvre : « Siegfried », cette histoire d'un homme amnésique qui survit sans le savoir à un traumatisme de guerre. Tout se passe comme si tous les livres de Giraudoux avaient été écrits par un Siegfried : ils nous parlent tous de la guerre et de la mort. Mais ils dressent en face une merveilleuse image de la vie, c'est-à-dire une figure de femme. S'il fallait choisir une épigraphe musicale pour ses œuvres complètes, il faudrait inscrire à la première page le thème de « La Jeune Fille et la Mort » de Schubert.

Cela est manifeste si nous essayons de nous en tenir au théâtre et surtout aux trois tragédies : « Judith » (la seule pour laquelle Giraudoux ait employé le mot tragédie sur la couverture ; pour les autres, il dit « pièce »), « La Guerre de Troie n'aura pas lieu » et « Electre ». Les problèmes de vie ou de mort d'une civilisation qui se sait mortelle, comme Valéry le lui a dit, sont clairement débattus : mais le sort est entre les belles mains de Judith, entre les mains idiotes d'Hélène, entre les mains maniaques d'Electre. Ce que nous voyons sur la scène, c'est la Jeune Fille. La Mort n'est qu'une ombre portée.

Pourquoi pas le pinson ?

Et, d'autre part, l'inspiration de Giraudoux est intimement hostile à toute politique de grandeur : chez lui, ce sont toujours les imbéciles et les hypocrites qui invoquent les grands principes et prononcent les grands mots ; les autres, les héros selon son cœur, n'ont pas assez de mots, même quand ils en ont trop, pour chanter le plaisir de vivre et le plaisir d'aimer, le chambéry-fraisette, les vignes à flanc de coteaux modérés, les voluptés un peu douillettes de l'amour fait à loisir... La grandeur d'une civilisation, nous souffle-t-il, c'est beaucoup plus que la grandeur : c'est la perfection d'un art de vivre.

Cela se traduit dans le langage théâtral le plus discrédité aujourd'hui, à tort ou à raison : celui de la tragédie bourgeoise. Giraudoux le savait et le voulait : la seule forme de fatalité pour le Français, disait-il, c'est la fatalité familiale, et tout le répertoire, tragédie et comédie, « *peut se contenter comme décor de la chambre à coucher et de la salle à manger* ».

Cela n'est pas faux ; disons : c'est une vérité souriante, qui ne nous fait plus tout à fait sourire et qui ne nous apparaît plus tout à fait comme une vérité, parce que les mœurs ont bougé par rapport à la littérature. Il écrit encore : « *Les scènes dans Racine sont aussi indéfiniment renouvelables que des repas de famille.* » Eh bien ! son « Electre » aujourd'hui, c'est un banquet familial qui dure un peu trop longtemps.

Et le style, le merveilleux style de Giraudoux, n'arrange rien, au contraire, parce que le feu d'artifice comme le banquet nous paraît un peu trop long et un peu trop gratuit.

Que de trouvailles, que d'images fraîches et éclatantes. Voici dans le texte d' « Electre » le flox, le réséda, la jacinthe, le narcisse : mais à la

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Mardi 10.....	20 h. 30	CARMEN (première)
Mercredi 11..	21 h.	SYMPHONIE / LES NOCES FANTASTIQUES / SUITE EN BLANC
Vendredi 13..	20 h. 30	CARMEN
Samedi 14 ..	20 h.	FAUST
Dimanche 15.	20 h.	FAUST

OPERA-COMIQUE

Mercredi 11..	14 h. 30 / 20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT / —
Jeudi 12	21 h.	LA TOSCA
Vendredi 13..	20 h. 45	LAKME
Samedi 14 ..	21 h.	ORPHEE
Dimanche 15.	14 h. 30	LA FILLE DE Mme ANGOT

THEATRE - CLUB

THÉATRE EN CONSERVE, Œuvres américaines

SALLE PLEYEL, mardi 10 novembre à 20 h. 45 (Spectacle-Club)

avec notamment projection du film « ILS ETAIENT TOUS MES FILS », d'après la pièce d'Arthur MILLER

Rappel des représentations de novembre :

LES NEGRES de Jean GENET et LES 3 MOUSQUETAIRES adapt. de Roger PLANCHON

Inscription et renseignements : THEATRE-CLUB - MED. 13-13 (de 13 heures à 19 heures)

27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS - PARIS (VIe)

longue toutes ces fleurs qui poussent entre les pavés de la cour d'Argos m'empêchent de voir la forêt. Voici le couplet du hérisson, celui du rossignol, celui de l'aigle : mais pourquoi pas le bouvreuil, le pinson, le chardonneret ? Nous savons trop que la ménagerie rhétorique de Giraudoux est, elle aussi, indéfiniment renouvelable, que tous les personnages en ont d'ailleurs les clés et s'en servent avec un égal bonheur.

Il y a un point d'équilibre au théâtre entre l'attention que nous donnons au verbe et l'attention que nous donnons à l'idée : Giraudoux le fait trop souvent basculer en faveur de la musique verbale. Quand Oreste ouvre la bouche, on se demande, chez Racine, ce qu'il va dire et, chez Giraudoux, comment il va parler.

Ce langage, me dit-on, est la forme d'une exquise pudeur. L'œuvre de Giraudoux est une œuvre pleine de tendresse écrite avec une extrême retenue parce que, à cette époque, le cœur ne se portait pas. Mais cela aussi est assez loin de notre temps. L'erreur de M. Robert Hirsch jouant « en direct » un texte dont la puissance d'émotion est d'autant plus grande qu'elle est voilée et comme seconde, me paraît significative d'un divorce entre le texte d'hier et la sensibilité d'aujourd'hui.

Disons, pour parler d'une façon sommaire, qu'il y a un classicisme de Giraudoux et un romantisme de la nouvelle vague dont on pourrait mettre les oppositions en évidence en comparant par exemple l'essai de Giraudoux sur Laclos et le film de M. Roger Vadim.

Dans deux articles fameux, à la veille de la guerre, le jeune Jean-Paul Sartre secouait le cocotier pour en faire tomber Mauriac et Giraudoux. Mauriac tient bon, sur la plus haute branche. Mais Giraudoux ? Le plus Français des écrivains n'est-il pas en train de devenir une sorte d'Anatole France ? Ne le prenons pas comme une condamnation, d'ailleurs : quand je dis que la sensibilité de Giraudoux n'est plus tout à fait accordée à la sensibilité de notre temps, cela ne signifie pas que l'une a raison et l'autre tort. Il y a deux ou trois ans, à Blois, « Electre » ne m'avait pas paru aussi loin...

Dans le passé, le service rendu par Giraudoux au théâtre en lui restituant le goût et le sens de la plus haute littérature est immense. Dans l'avenir, un temps viendra sûrement où l'on aura de nouveau soif et besoin de la grande rhétorique et de la grande pudeur. Mais pour l'instant, peut-être faut-il le verser dans le cadre de réserve de notre littérature...

Les Nègres

Passer de Giraudoux à Jean Genet, c'est passer du salon au... — au salon où se tiennent « ces dames »... De la fleur au fumier ; d'un art de la litote à un art de l'imprécation ordurière. Mais les changements d'air font du bien à la santé de l'esprit, et quand l'imprécation ordurière devient un art...

Impossible de résumer correctement « Les Nègres ». C'est une clownerie, dit Genet, une pièce-piège où celui qui s'y attend le moins reçoit tout d'un coup la tarte à la crème sur la figure.

Des nègres qui sont des acteurs jouent devant nous et devant une cour de blancs (la reine et son valet, le gouverneur, le juge, le missionnaire). Mais jouent-ils ? Ou bien célèbrent-ils une sorte de cérémonie rituelle dont le meurtre *réel* d'une blanche est un élément capital ? Et ces blancs qui composent la cour, nous voyons bien que ce sont des nègres grossièrement masqués — des acteurs eux aussi peut-être, ou des victimes en puissance. Et ces acteurs noirs qui jouent les rôles d'acteurs noirs ou blancs, célébrants ou victimes d'un sacrifice réel ou imaginaire, quels sont leurs rapports avec nous autres, spectateurs blancs, public second, assis dans les fauteuils de la salle ?

A chaque instant, avec une totale brutalité, le jeu se fait et se défait, se rompt et se reprend, jusqu'à ce que nous ne sachions plus très bien où nous en sommes et qui nous sommes. Il faut rendre un hommage éclatant au metteur en scène, M. Roger Blin, qui, avec une virtuosité sans défaillance, a établi et éclairé ce jeu de miroirs où les images se répercutent à l'infini. La messe (noire) devient théâtre et le théâtre, ô souvenir d'Antonin Artaud, devient messe noire.

Un cri de révolte

On n'assiste pas au spectacle : on participe. Et, dans un dispositif scénique excellent, mais un peu à l'étroit sur le plateau du théâtre de Lutèce, les comédiens noirs de la compagnie

(Pic.)

GISÈLE BAKA DANS « LES NÈGRES ».
Des coups sur la tête

des Griots semblent eux aussi jouer au-delà du jeu. C'est une sorte de distanciation, mais une distanciation vers l'intérieur du comédien. Si vous aimez recevoir des coups sur la tête, il faut aller voir « Les Nègres ».

Cela dit, quel est l'évangile selon saint Genet que l'on prêche à cette messe ? Un évangile de dérision beaucoup plus que de haine. L'avilissement du blanc, l'avilissement de la femme, l'avilissement du prêtre, ce sont les trois grands articles de l'anticredo que l'on nous récite à satiété. La reine, le juge, le missionnaire, le gouverneur sont les figures d'un guignol, ou mieux d'un jeu de massacre où l'on frappe avec une gaieté énorme qui est souvent une grosse gaieté. Le blasphème tombe comme un paquet d'ordures sur l'autel et sur l'autel de la patrie. Parfois la préciosité de Jean Genêt fait écho à la préciosité de Jean Giraudoux : ainsi, quand le missionnaire s'écrie : « Depuis deux mille ans, Dieu est blanc, il mange sur une nappe blanche, il essuie sa bouche blanche avec une serviette blanche », etc. ; ou bien dans la discussion sur l'hostie blanche, ou grise, ou blanche d'un côté et noire de l'autre ; ou dans le couplet où la reine fait appel pêle-mêle aux « anges du portail de Reims, colonnes valéryennes, Musset, Chopin, Vincent d'Indy, cuisine française, Soldat Inconnu... ». N'est-ce pas un Giraudoux un peu trop peuple ?

Et à la longue, est-ce qu'un excès ne rejoint pas l'autre ? Giraudoux n'en dit pas assez, Genêt en dit trop, et c'est monotone. Si c'est une grande audace de mettre des paroles profanes, ou obscènes, ou blasphématoires sur l'air du « Dies Irae » ou de la « Marseillaise », alors les salles de garde des hôpitaux sont les salles d'avant-garde du théâtre. Un paquet de boue sur les idoles, c'est vengeur et amusant, deux paquets de boue, dix paquets de boue, cela risque de faire un tas de boue. Le sacrilège systématique ennuie un peu, comme tout ce qui est visiblement systématique.

La pièce est provocante, scandaleuse pour les bien-pensants, et après tout il est parfois nécessaire de crier trop fort pour être entendu, il est courageux de briser les icônes au nez et à la barbe des dévots. Cela dit, chacun devrait savoir ces temps-ci qu'en matière de provocation, il faut se méfier des agents provocateurs. Le préfet de police et l'archevêque ne devraient pas se scandaliser trop vite, ni M. Sékou Touré, par exemple, se réjouir trop tôt. L'œuvre de Jean Genet en général, et « Les Nègres » en particulier, ce n'est pas une révolution, c'est une révolte.

C'est le long cri de révolte d'un homme seul. D'un « nègre ». Et c'est lorsque nous entendons ce cri de révolte et de souffrance, malgré les jeux de miroirs de l'action, malgré le grossier tam-tam des gros mots, que nous sommes enfin touchés. Alors la voix du poète s'élève, et nous, nous atteignons un fond de vérité.

Les imprécations de M. Jean Genêt visent toutes les institutions et tous les hommes, parce que toutes et tous ont essayé de l'empêcher de devenir ce qu'il est. Mais il n'est pas *pour* quelque chose — même s'il est pour la liberté, c'est une liberté triste qu'il chérit avec une délectation amère, pour de mauvaises raisons. Ainsi, les excellents acteurs noirs du Lutèce (Mmes Darling Legitimus, Lydia Ewande, Toto Bissainthe, MM. Bachir Touré, Mamadou Condé, Robert Liensol, etc.) sont obligés de se faire plus nègres que nature pour jouer l'œuvre de l'auteur blanc, ce sauvage. Pièce baroque, parfois immonde et parfois sophistiquée, dont la représentation dure plus de deux heures sans pause, sans entracte — mais ce sauvage, ce hors-la-loi, ce Byron de la crapule, c'est notre Byron et notre frère... (1).

ROBERT KANTERS.

Pub. H. RAPIN

Dans le numéro de Novembre de

cinéma 59

L'AGE D'OR DU RIRE

ET DES TEXTES SUR L'ART CINÉMATOGRAPHIQUE DE

ROGER PLANCHON, INGMAR BERGMAN et MARC DONSKOÏ

Un scénario complet et la critique des films du mois

PORTRAIT

Jean Genet

● ***Avec ses japonaises excuses, Jean Cau vous présente un monstre.***

ECRIRE de Jean Genet ? C'est ne rien dire si l'on ne dit tout et j'avertis que cet article ne dira à peu près rien mais me vaudra d'être sévèrement engueulé par mon ami Genet lorsqu'il sera de retour de Grèce. Il me dira : « *Pourquoi avez-vous accepté de dire des conneries sur moi?* »

Très embêté, je lui répondrai : « *Parce que je ne voulais laisser à personne d'autre le soin de déclarer que vous êtes un monstre.* »

Il s'écriera en levant les yeux : « *Té, je suis un monstre ?* »

Je répondrai : « *Enfin... un drôle de type, non ?* »

Il dira : « *Oui, tout ça, c'est de la connerie.* »

J'ajouterai : « *Si X... ou Y... avait écrit l'article, je vous entends : « Vous avez lu ce qu'il raconte, ce crétin, dans* L'Express ? » *A tout prendre, j'ai préféré être ce crétin-là.* »

Il coupera net : « *Puis, de toute façon, je m'en fous* » et me parlera de son travail : une suite de sept pièces de théâtre composant une sorte de cycle. Une œuvre à la fois ouverte et close où chaque pièce constituera un tout en même temps qu'elle ne prendra de valeur que par rapport à l'ensemble ; avec des personnages qui passeront d'une pièce à l'autre ; des répliques, des fragments entiers qui se retrouveront intacts ici et là... : « *Vous verrez, c'est très rigolo, je m'amuse beaucoup. J'en ai pour dix ans...* »

...Ici, je restai sec. Ayant imprudemment accepté de présenter Genet aux lecteurs de « L'Express » (à l'occasion de la représentation à Paris de sa pièce « Les Nègres » et sous prétexte que c'est un copain et que je le connais bien), je mesurai tout un jour la difficulté de la tâche et m'y repris à six fois pour accoucher d'un article. Désolation ! En fin de journée, je me retrouvai devant plusieurs débuts d'article que je déposai sur le bureau du rédacteur en chef pour preuve de mon impuissance et de ma bonne volonté.

Voici donc, en vrac, mes débuts d'article sur l'auteur des « Nègres » assortis de mes japonaises excuses au très honorable lecteur.

● Premier essai :

De Genet, il n'est absolument pas nécessaire de savoir ceci qui n'a au-

→

(1) « Electre » à la Comédie-Française. « Les Nègres » au théâtre de Lutèce. La pièce a été publiée avec beaucoup de goût aux Editions de l'Arbalète, à Décines (Isère). On a vu aussi cette semaine deux spectacles de pur divertissement : avec agrément, « La double vie de Théophraste Longuet » au Gramont, et avec beaucoup de plaisir, « Bon week-end M. Bennett ! » à la Gaîté-Montparnasse.

→

cune importance : enfant de l'Assistance publique, il a passé ses premières années chez des paysans du Morvan.

Il s'est enfui de ce délicieux séjour. Il a commis quelques larcins — il a dû voler un œuf — et a été enfermé dans une maison de correction. Il s'est enfui de cet Eden. Il a été rattrapé.

Il a servi de canne blanche à un aveugle. Il s'est engagé dans l'armée pour toucher la prime d'engagement. Il était un soldat obéissant et propre. Il a déserté. Il est passé en conseil de guerre et a juré ses grands dieux qu'il était un simulateur. Il a été réformé, du coup, pour bizarrerie de caractère. (En Syrie, au cours de grandes manœuvres, il déclara un jour à un général auquel il faisait un rapport capital sur l'activité de l'ennemi : *« Ecoutez, mon général, si je vous fais mon rapport au garde-à-vous et le regard à six pas, je n'arriverai jamais à vous expliquer le machin. Moi, il faut que je bouge. Vous permettez ? »* Il se mit à bouger avec force gestes. Le général expédia l'agent de liaison Genet en prison.)

Rendu à la vie civile, il a escroqué, volé, vagabondé à travers une Europe pour lui déserte de palaces ou de musées, mais étrangement couverte de prisons. En France, nouvelles prisons. Il a purgé une douzaine de condamnations. Il a, d'un cheveu, évité la relégation. Il a, en prison, écrit ses premiers livres. Depuis, il a commis un certain nombre d'amusantes escroqueries aux dépens d'honnêtes gens, c'est-à-dire d'éditeurs, de producteurs de cinéma ou de mécènes milliardaires.

Aujourd'hui, c'est un petit homme chauve de quarante-cinq ans environ, au teint rose et au regard terrible de bonté et d'intelligence. Il a des rhumatismes au bras droit et ses douleurs le mettent parfois en colère. Il raconte comment, à Pise où il fait des cures, on le badigeonne de boue radioactive avant de l'envelopper d'une toile cirée qui conserve à cette boue miraculeuse la chaleur. Mais Jean Genet...

Deuxième essai :

Dites à un honnête homme de 1959 de vous désigner les plus grands écrivains — français ou étrangers — vivants. Il y a gros à parier qu'il oubliera Jean Genet. Il se trouve pourtant...

Troisième essai :

Qui est Jean Genet ? Où le situer sur la carte littéraire? A quelle famille des lettres appartient-il ? Quels sont ses ancêtres

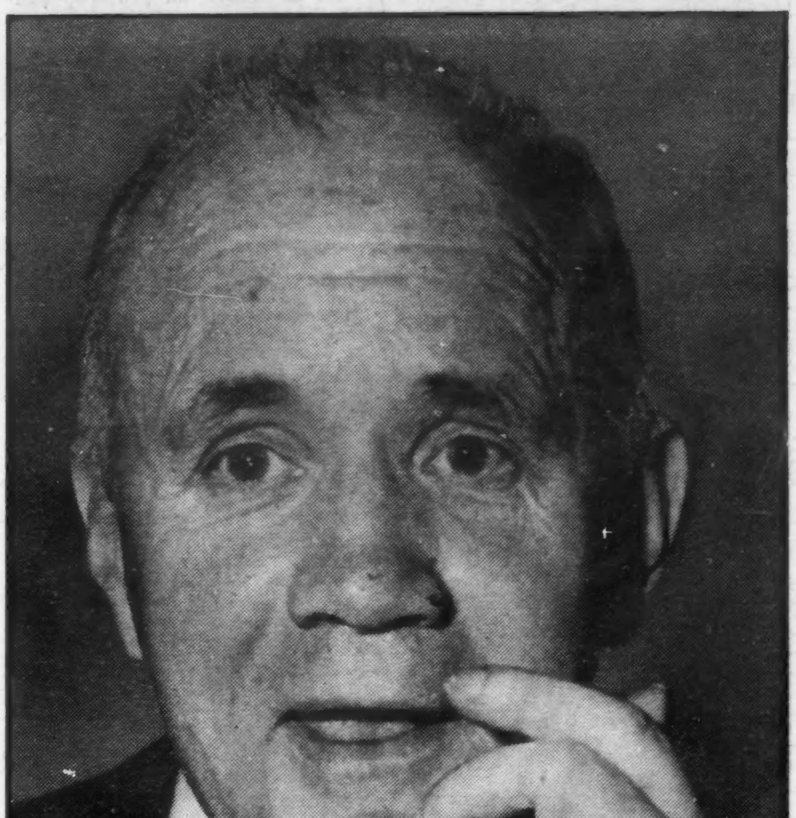
A l'aube de l'après-guerre, quelques amateurs de littérature se repassaient, la mine grave, de somptueux volumes tirés sur les presses à bras de l'éditeur artisanal et lyonnais Marc Barbezat. Leurs titres : « *Notre-Dame des Fleurs* », « *Miracle de la Rose* », « *Pompes Funèbres* »... Leur auteur : un certain Jean Genet.

De celui-ci on chuchotait qu'il était un repris de justice, un voleur, un autodidacte et un pédéraste avéré. Des livres, qui valaient une fortune et proposaient leur luxe comme une insulte à la misère des temps, on discutait à tort et à travers.

L'époque était aux morales et aux moralismes, aux manichéismes, aux générosités et chacun — oh ! quel spectacle ! — s'efforçait de se sentir lié au monde avec bonne conscience. Coupables et justiciers, bourreaux et victimes peuplaient la terre. Sur les ruines des morales et des villes, il était fort question ici de la trahison des clercs, là de l'engagement de l'écrivain, là de « l'homme nouveau », ici de l'humanisme et là de la terreur. Le mot « objectif » faisait rage.

Or, sur cette terre, d'hommes où l'homme ne se reconnaissait plus et essayait, manches retroussées, de remettre en marche les tacots poussifs d'humanismes contraires, surgissait un Martien : Jean Genet.

En une prose d'une somptuosité inouïe, parfois trouée par les éclairs



(Camera Press.)

JEAN GENET
« Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures »

de l'argot des voyous, des condamnés de droit commun et des tantes (il y a chez Genet un usage sadique de l'argot : il apprivoise la prose, la charge d'ors et de brocarts, l'alourdit de traînes... Elle est une reine descendant un escalier de marbre. Soudain, Genet lui place un croc-en-jambe très sec et la reine s'étale, découvrant un mollet maigre, eczémateux et poilu, et se met à jurer comme le palefrenier qu'elle est en vérité. Genet est aussi « l'affreux jojo » de la beauté), un poète chantait le vol, les criminels (de droit commun), les voyous grands et petits, les tantes, les frappes... Un poète chantait la trahison, l'ordure, le mal. Par quel bout prendre cette œuvre ?...

Quatrième essai :

Il existe une recette pour se débarrasser de Genet et clouer le bec aux quelques déments qui vont le désignant comme le plus grand poète et le plus grand *moraliste* français vivant : ne pas lire Jean Genet. Déclarer — de confiance — que cette crapule n'écrit que des crapuleries et qu'on ne s'intéresse pas aux « histoires de pédés ».

Dans notre âme plus en repos qu'un lac, pourquoi jetterions-nous l'œuvre de Genet, ce pavé qui en bouleverserait le miroir et risquerait de faire monter à la surface vases, bulles et odeurs ? *« Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures ! »* C'est Pascal qui le dit, mais c'est Genet qui en fait un poème. Et voilà bien l'aventure qui t'est proposée, ô imprudent lecteur de Genet : tu vivais dans un monde où, dès l'enfance, tu savais juger du bien et du mal, du moral et de l'immoral, du beau et du laid, du vrai et du faux, de l'ordure et des fleurs. Pour mesurer les distances au monde, aux choses, aux êtres, tes poches étaient bourrées de mètres et d'étalons ; tu avais tes « trucs », tes astuces, tes ruses, tu te débrouillais pour vivre avec ton cœur « *creux et plein d'ordures* ».

Mais voici Genet qui célèbre « *le couple éternel du criminel et de la sainte* », qui prend l'ordure à pleine prose et — c'est le diable ! — la transforme en beauté. Vas-tu *juger* cette beauté, oseras-tu te boucher les oreilles, à ouïr ce chant terrible de splendeur ? T'en tireras-tu par une pirouette en déclarant que les poètes sont, de toute façon, des fous et que ce qui compte dans Genet ce sont les draperies dont il a enveloppé sa misère ?

Je sais bien que tu as de la ressource : tu as déjà « possédé » Baudelaire et Rimbaud et ça n'était pas tellement commode. Avec Genet, c'est encore plus dur et tu ne posséderas pas ce monstre si facilement.

Pour t'approprier la beauté qu'il te livre, tu seras obligé de franchir le barrage de l'horreur et je t'assure que tu y laisseras quelques-unes de tes belles plumes. Le temple est là, souverain, mais gardé par d'affreuses gorgones dont la seule vue te lève le cœur. « *Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère* », avance si tu l'oses, comme t'y invite cette crapule de Genet.

Cinquième essai :

L'œuvre de Jean Genet n'est qu'un traité de morale. Non, mieux : un discours de la méthode. Avec méthode, rigueur, patience, travail, acharnement, un poète, Jean Genet, pose que la morale n'est pas un ensemble de règles préfixées mais, d'abord, une « démarche » — et la plus belle, si possible, en son défi et en sa solitude — vers l'acte. « *Tout acte inachevé est infâme* », déclare Genet. C'est dire qu'il s'agit d'être nègre, par exemple, jusqu'au bout de sa « noirceur », criminel jusqu'au bout de son crime, etc.

Hors de cette attitude rigoureuse et de cette sévérité aiguë de soi sur soi, on tombe dans la hideur du repos moral. « *Toute tragédie*, dit encore Genet, *suppose la rigolade.* » Autrement dit : je suis nègre *aussi* parce que je fais le nègre et que je deviens ainsi le comédien exaspéré de ma solitude, de ma misère et de ce qui (« *Y'a rien à foutre !* », dirait Genet) est ma tragédie.

Sixième essai :

Jean Genet, à y regarder de près, est le contraire d'un monstre. Créateur d'un monde, il y exerce une dictature de fer et y inscrit un ordre d'une rigueur absolue. Les frontières franchies, la « normalité » de ce monde effraie le voyageur. Il y reconnaît « la face inconnue » de ses actes. Vous qui irez voir « Les Nègres », prenez garde : du théâtre de Lutèce, avec un peu de cœur, vous risquez de ne pas sortir tout à fait blancs, à moins que Genet n'ait réussi son coup et ne vous ait rendus encore plus « blancs » que vous ne souhaitiez l'être...

J. C.

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

La peinture actuelle : Diderot serait content.

« ON voudrait l'artiste immuable alors que le monde dans lequel nous vivons n'a plus grand-chose de commun avec celui d'hier... Si le public ne manifestait pas un respect apeuré pour la science, il devrait trouver le Musée de la Découverte à Paris, beaucoup plus farfelu, absurde et délirant, que le Musée d'Art Moderne... »

Michel Ragon, dans le petit livre — aussi intelligemment rédigé qu'illustré — qu'il vient de consacrer à « La Peinture actuelle » (1) a raison de poser, dès l'abord, le problème en ces termes.

L'exemple qu'il donne du Tintoret

(1) Michel Ragon : « La Peinture actuelle », collection « Voi[...] la France », Ed. Fayard, 158 pages, 500 francs. Une exposition d'un certain nombre des toiles dont parle M. Ragon dans son livre est — d'autre part — organisée à la Galerie Arnaud, 34, rue du Four.

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

NOUVEAU PROGRAMME
L'ECLUSE
lance la
NOUVELLE VAGUE
au cabaret
15, quai des Grands-Augustins
Tous les soirs 22 h. 30, sauf lundi

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY
LES BERNARDS
ÉLY. 11-61

TH. de l'ALLIANCE FRANÇAISE
101, Boulevard Raspail - LIT. 87-93
BEATRICE BRETTY
joue
"UN JOUEUR"
d'après DOSTOIEVSKI
Mise en scène et adaptation
André CHARPAK
Location ouverte

OUI
un disquaire-conseil
1er PRIX DU CONSERVATOIRE DE PARIS
et 20 % de remise
PAN
APPAREILS ET CHAINES HAUTE FIDÉLITÉ-DISQUES
mono et stéréo
Bulletin des meilleurs enregistrements du trimestre sur demande
G. MILETRE, 11, rue Jacob
Paris 6e - Tél. Danton 18-25
envoi gracieux en province

1.

2.

composant son « Paradis » de personnages disposés par ondes concentriques, au moment même où Copernic découvrait les lois de la gravitation universelle prouve, en effet, que *« l'œuvre d'art n'est pas une conséquence, mais une anticipation ou une coïncidence »*.

L'enquête anxieuse menée sur les « structures de la vision » par les cubistes à la suite de Cézanne et les abstraits à la suite de Mondrian ne s'est pas développée par hasard en même temps que les recherches sur la structure de l'atome. Ce n'est pas non plus par hasard que l'épicentre de l'art dit « informel » est le Japon où l'homme fut appelé pour la première fois à connaître les effets de la désintégration atomique. Mais déjà cet art informel est dépassé. C'est de la Lune et des fantastiques paysages interplanétaires qu'il s'agit, comme en témoigne la dernière exposition de Théo Kerg (2).

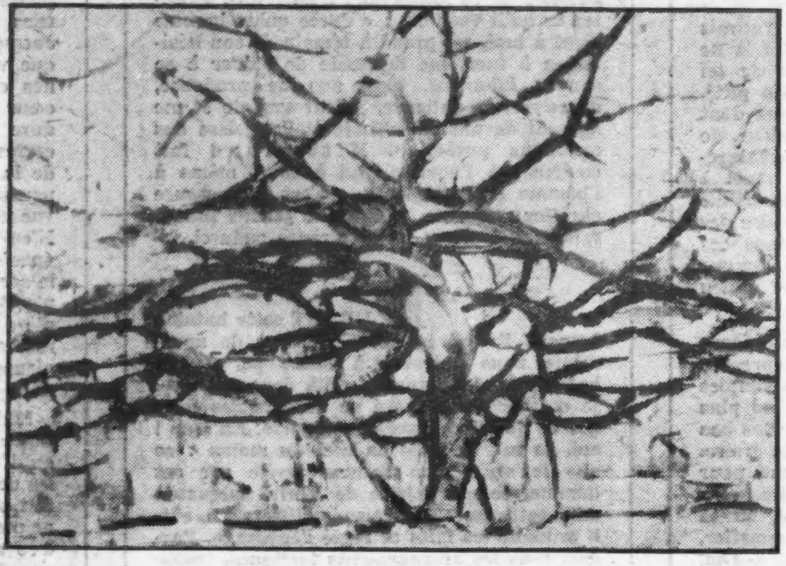
A la vitesse où va la science, on peut craindre que la peinture ne cesse bientôt d'être « anticipation ou coïncidence » pour redevenir descriptive, explicative et éducatrice, comme le voulait Diderot. Le photographe ne traduit que des instants ou des détails d'une épopée. **Le peintre seul — comme ceux, autrefois, de la Marine — est capable d'en faire une synthèse, arbitraire, certes, mais mémorable. D'une certaine façon, c'est donc d'un retour au réalisme que nous sommes aujourd'hui menacés.**

Peintres de la Machine

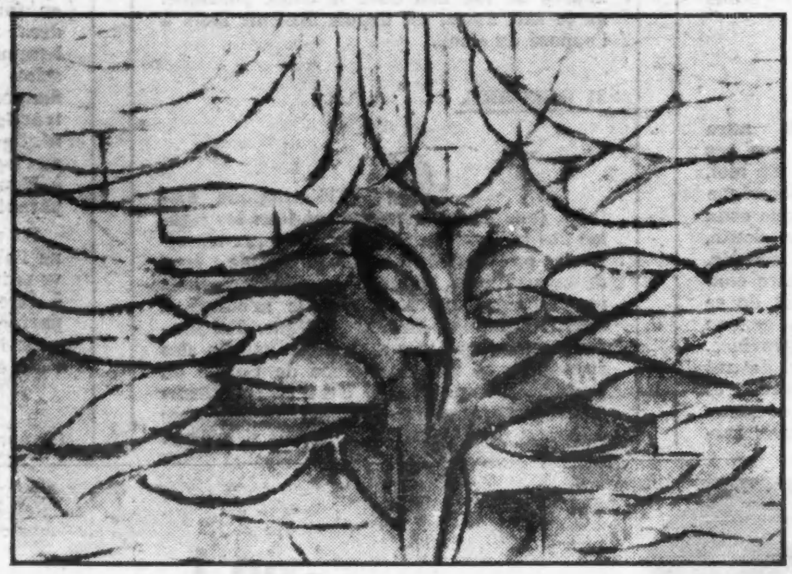
Henri Michaud, poète majuscule des sensations minuscules, s'adresse à la mescaline et, au besoin, à sa propre imagination naturellement incisive et cocasse pour exprimer en taches calligraphiées les « signaux sensibles » qui échappent au rayon d'action de sa palette verbale (3). Les poètes dessinent presque toujours avec une surprenante liberté. Peut-être parce qu'ils sont des peintres ratés — Victor Hugo, Baudelaire, Max Jacob, etc. — mais sans complexes.

Reynold Arnould (4) et Gérard Singer (5), eux, s'intéressent, en tant que peintres, à la machine. Non seulement sous son aspect spectaculairement « engagé » dans le paysage contemporain — comme Nora Auric ou Carzou, par exemple — mais aussi sous son aspect fonctionnel.

(2) Galerie de Bellechasse, 266, boulevard Saint-Germain.
(3) Galerie Cordier, 8, rue de Miromesnil.
(4) Musée des Arts Décoratifs, Pavillon de Marsan, rue de Rivoli.
(5) Galerie Lorenceau, 18, rue La Boétie.



3.



« Aventures d'un arbre », par Mondrian (*)
Du figuratif à l'abstrait.

4.

L'entreprise est d'autant plus délicate que, sauf pour quelques rares initiés, les machines électroniques ou autres sont aussi monstrueusement incompréhensibles que pratiquement indispensables.

Reynold Arnould est descendu dans la mine, a passé des mois entiers dans les aciéries, dans la solitude aussi des bureaux de commandes automatisées. Il en a ramené des milliers de croquis dont il a fait — en trois ans — des centaines d'esquisses et de toiles qui, en traduisant les « rythmes essentiels » des formes ou des moments de l'industrie, ne se différencient guère du restant de la peinture abstraite.

Etait-ce vraiment la peine de se donner tant de mal ?

Oui, si l'on considère que, grâce à son assiduité, il est arrivé à faire comprendre à ses mécènes industriels que l'art possède aussi sa vitalité propre, ses propres possibilités de reconversion. Il les a aidés à marquer un point sur beaucoup d'amateurs d'art qui, de leur côté, affectent de croire que les mécaniques n'existent pas ou sont nécessairement antiesthétiques.

Cela dit, l'expérience titanesque d'Arnould a été trop vite menée pour être tout à fait probante sur le plan pictural. Ce n'était d'ailleurs pas là son but. Il espérait que quelques ouvriers ou ingénieurs, coupés du monde artistique, reconnaîtraient dans telle ou telle toile jugée « incompréhensible » par le grand public telle ou telle des machines qu'ils utilisent chaque jour et s'apercevraient ainsi qu'on peut créer de la beauté à partir d'un disjoncteur comme à partir d'un coucher de soleil. De ce point de vue, sa réussite est réelle. Grâce à lui, un nouveau public peut être amené à reconsidérer son point de vue sur la peinture actuelle.

Avec les yeux de Singer

Arnould s'efforce « d'attirer l'industrie vers la peinture ». La démarche de Singer est inverse : c'est de la peinture qu'il va à l'industrie. Il cherche à renouveler son inspiration devant Saclay comme Rembrandt l'exerçait sur les plaines de Hollande où le découpage en prairies et la présence de maisons constituent en fin de compte un paysage tout aussi « antinaturel » que celui d'énormes cylindres métalliques posés parmi les pommiers ou les oliviers.

Et quand, à l'intérieur de Saclay, il peint une machine, c'est avec la même ferveur que Chardin peignant un compotier.

Esthétiquement, le résultat est excellent. Le monde apparent, qu'il soit artificiel ou non, nous est ici révélé dans sa vérité profonde par le tempérament d'un peintre. On voit Trouville avec les yeux de Boudin, Sainte-Victoire avec ceux de Cézanne. On verra Saclay avec ceux de Singer.

Ce qu'il y a de curieux dans la facture très particulière de ce jeune peintre d'une trentaine d'années, ce ne sont pas tant ses larges touches de couleur qui donnent à ses toiles l'aspect de mosaïques en épaisseur, c'est une certaine perspective à laquelle nous nous habituerons de plus en plus, au fur et à mesure que nous pratiquerons davantage les moyens de transport aériens.

Prenez, en été, l'avion de Nice qui remonte au petit matin la chaîne des Alpes vers Paris. Pas de premiers plans. Les chaînes décorées de nuages à mi-pente des vallées se déroulent « à plat ». Et pourtant, elles nous apparaissent « debout ». Exactement comme dans la perspective chinoise.

Les Chinois, qui ne connaissaient pas l'avion, avaient découvert cette perspective par intuition. Gérard Singer la retrouve par expérience et avec la complicité d'un de ses cousins pilote de chasse.

« Le monde dans lequel nous vivons n'a plus grand-chose de commun avec celui d'hier... » Il est pourtant toujours régi par les mêmes lois. Non seulement les peintres mais aussi les savants n'ont pas fini de s'émerveiller de certaines données intuitives qui se trouvent soudain revalorisées et justifiées par le résultat de travaux scientifiques menés pendant des siècles.

Mais il s'agit là d'un problème aussi mystérieux que celui du don, du talent ou du génie. Il dépasse donc, de beaucoup, celui de la « peinture actuelle » qui est peut-être celle dont on parle. Peut-être une autre.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(*) Pour illustrer ses idées sur le néoplasticisme, Mondrian montre en ces quatre tableaux du même sujet comment on devient abstrait.

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
LES CONTES DE LA LUNE VAGUE
de KENJIMIZOGUCHI
avec MACHIKO KYO

ODEON
TH. DE FRANCE
Vendredi 6 novembre 21 heures
« DOMAINE MUSICAL »
Strawinsky - Schoenberg
Bartok - Berio
Haubenstock - Ramati
(Premières auditions)
ORCHESTRE DU SUDWESTFUNK (Baden-Baden)
Direction : Pierre BOULEZ

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN
17, rue Caumartin OPE. 81-50
LE CHEF-D'ŒUVRE DE
LUCHINO VISCONTI
OSSESSIONE
« LES AMANTS DIABOLIQUES » v.o.
DERNIERS JOURS

LA BRUYERE - Dir. VITALY
L'EFFET GLAPION
d'AUDIBERTI
Mise en scène G. Vitaly

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

30 OCTOBRE.

LETTRE de Paris : ma position dans l'affaire Mitterrand aurait suscité chez certains, m'écrit-on, de la stupeur. Selon eux, en dépit de l'éloignement, j'ai dû être chambré. Ils insinuent que le téléphone n'a pas été inventé pour les chiens. En vérité, j'ai rédigé mon dernier Bloc-notes sans avoir vu ni entendu aucun Parisien. Je me suis décidé, comme je fais toujours en ces occasions-là, selon ce qu'exige le démon ou l'ange qui me souffle ce que je dois écrire... Mais non : c'est là une image trop commode. Il existe toujours des raisons au parti que nous prenons. Ici, je note d'abord le dégoût que m'inspirent ces becs féroces, dans le poulailler, tendus contre le coq qui saigne. On aime bien achever les blessés, dans notre joli monde.

Eussé-je cru Mitterrand coupable, j'aurais eu beaucoup de peine à me tenir coi, à ne pas prendre à deux mains la tête de tel confrère de province, à qui je fais pitié, pour l'obliger à renifler ces cadavres dont il fait semblant de ne pas sentir l'odeur. Je ne songe pas seulement à Lemaigre-Dubreuil, au commandant Rodier, mais à tous les musulmans abattus par la même bande. C'est plus simple de rire, de faire des mots et des chansons, comme si tous ces meurtres n'avaient pas été commis, comme si les meurtriers n'étaient pas au milieu de nous.

Mais enfin, j'ai lu avec attention la défense de Mitterrand dans le dernier « Express ». Que les choses n'aient pas été aussi simples qu'il les montre, qu'il ait cru jouer au plus fin avec des assassins qui ne sont certes pas mythiques, il se peut et j'incline à le croire. N'empêche que cette confession rend pour moi, sur l'essentiel, le son de la vérité. « Un temps implacable, écrit Mitterrand, où la force et la haine ne font pas de quartier, c'est ce que j'ai oublié un instant... ». Oui, cette histoire est celle d'un instant : l'attention du lutteur s'est détendue au cours d'une bataille sans merci.

MITTERRAND aura payé cher d'avoir été moins fort que ses ennemis eux-mêmes n'avaient cru. Et moi, je lui sais gré de sa faiblesse : elle témoigne qu'il appartient à une autre espèce que ceux qui l'ont fait trébucher et qui, sans doute, avaient deviné en lui cette faille secrète. Mitterrand demeurait capable de faire confiance à un homme taré qui feignait de se livrer à lui ; c'est qu'il a été un garçon chrétien, pareil à nous, dans une province. Il a rêvé, il a désiré comme nous, devant ces coteaux et ces forêts de la Guyenne et de la Saintonge qui moutonnaient sous son jeune regard et que la route de Paris traverse. Il a été cet enfant barrésien « souffrant jusqu'à serrer les poings du désir de dominer la vie ». Il a choisi de tout sacrifier à cette domination.

Il aurait pu comme moi-même (cette page le montre bien qu'il a publiée dans « L'Express ») être un écrivain, raconter des histoires au lieu de vivre des histoires. Il a choisi de les vivre. Mais ce choix impliquait un durcissement de sa nature. Il s'est endurci, j'imagine, autant que l'eût exigé une époque autre que celle-ci. Mais aujourd'hui, c'est le temps des assassins. Cette phrase de Rimbaud, nous la citons volontiers, nous autres écrivains. Pour Mitterrand, qui est dans le coup, qui a été ministre de l'Intérieur et garde des Sceaux, que les assassins ont peut-être résolu d'abattre, et sûrement de déshonorer, il y allait de la mort et de la vie d'être plus dur encore qu'il n'était devenu.

C'est son malheur qu'une part de lui ait subsisté de ce Mitterrand d'autrefois. Ecoutez ce qu'il vous dit : « Parce qu'un homme vient à moi, me prend à témoin de son hésitation à tuer, me demande de l'aider à se sauver lui-même, cinq ans de prudence, d'analyse, de patience, cèdent soudain et me laissent devant la solitude et l'angoisse des questions posées... ». Mitterrand fait confiance à l'homme tout à coup, même à l'homme taré et perdu : c'est la blessure chrétienne qui ne se cicatrise jamais tout à fait dans le cœur en apparence endurci.

DURANT cette bataille à mort, il arrive que le meilleur de nous-même nous entraîne à notre perte. Les habiles se moqueront : voilà donc sur quoi je me décide, moi qui ne connais des faits que ce que l'intéressé en rapporte. Eh bien ! oui, je m'y connais en ceci du moins : ce que le style d'un homme révèle sur cet homme, ce qui palpite de Vérité saignante dans cette page de François Mitterrand, eût-il ordonné les faits et réglé l'éclairage. Par-delà tous les arrangements tactiques, transparaît assez de vérité pour que je demeure auprès de lui, moi dont le choix politique, on le sait assez, est depuis dix-huit mois à l'opposé du sien...

31 OCTOBRE.

CETTE tragique histoire, tous les chansonniers et tous les rigolos des petits et des grands journaux n'arriveront pas à me la faire trouver drôle : trop de crimes sont impunis, trop de criminels parlent en maîtres. Mais elle m'oblige à approfondir ma réflexion politique. J'ai horreur, autant que mes amis de la gauche, des circonstances qui ont amené de Gaulle au pouvoir. Ce que je nie, c'est ce qu'affirme notre ami Jean-Jacques Servan-Schreiber dans son dernier article, à la fois si brillant et si injuste. De Gaulle n'a pas été le maître de l'événement qui lui a permis de reprendre la barre, à la dernière seconde avant la catastrophe. Il ne l'a pas préparé. La meilleure preuve qu'après son départ, il n'avait pas compté sur l'armée pour revenir, c'est précisément ce qui m'avait mis en désaccord avec lui : la tentative du R. P. F. Il s'est efforcé de prévenir un malheur qu'il savait inévitable non par un appel à l'armée mais par la voie la plus normale dans une démocratie parlementaire, et il a échoué. Je révise mon jugement sur ce point particulier : le R. P. F. prouve qu'il n'y eut chez lui aucune préméditation.

IL reste ceci : les hommes qui ont cherché à abattre Mitterrand n'ont en réalité qu'un adversaire, le seul qui leur ait tenu tête et dont l'admirable dessein se poursuit, à travers tous leurs attentats et tous leurs crimes. Cet homme, cher Jean-Jacques, n'est pas le personnage inhumain que vous décrivez et pour qui nous serions des choses. (Et peut-être dissimule-t-il un cœur plus tendre qu'aucun de vous, sous sa dure armure). Des éphémères à ses yeux, certes, nous le sommes ; cette part vivante de la France qui demain sera retournée en poussière ; mais la France, elle, durera. Cette vue ne comporte aucun mépris à notre égard. N'en doutez pas, de Gaulle sait aussi, et (peut-être) se l'avoue-t-il à lui-même dans le secret de ses nuits, que la nation non plus n'est pas éternelle. Il me semble que la dernière page des « Mémoires » s'arrête au moment où sa méditation va devenir religieuse. Quelle est la prière de de Gaulle, nous ne le saurons jamais.

Mais voyez votre injustice : ce génie politique vous émerveille, et vous exigez de lui qu'il ait toutes les qualités humaines, tous les dons qui sont à l'opposé de ceux qui ont fait sa gloire et assuré notre salut ! Car on ne peut être à la fois celui que vous décrivez, « ce maître en diplomatie à l'égal des plus grands, qui mesure, calcule, ajuste à chaque instant son attitude, ses paroles et ses actes en fonction des objectifs qu'il doit atteindre... » on ne peut être tout ensemble cet homme-là et un citoyen, un parlementaire selon votre cœur, soucieux avant tout des finances, du niveau de la vie et de la reconstruction (ce que de Gaulle, d'ailleurs, n'a pas négligé, en laissant le soin aux techniciens et aux spécialistes et il aura finalement mené à bien dans cet ordre-là une œuvre incomparable).

Sa revanche est de vous forcer, vous qui ne l'aimez pas mais qui aimez la justice, à vous tenir derrière lui. L'Histoire vous oblige à être du même côté que cet homme et à partager ses risques — et sa victoire, que vous le vouliez ou non, sera votre victoire, celle d'une France libérale et humaine.

F. M.

(Copyright « L'Express » : « Mondial Press »)